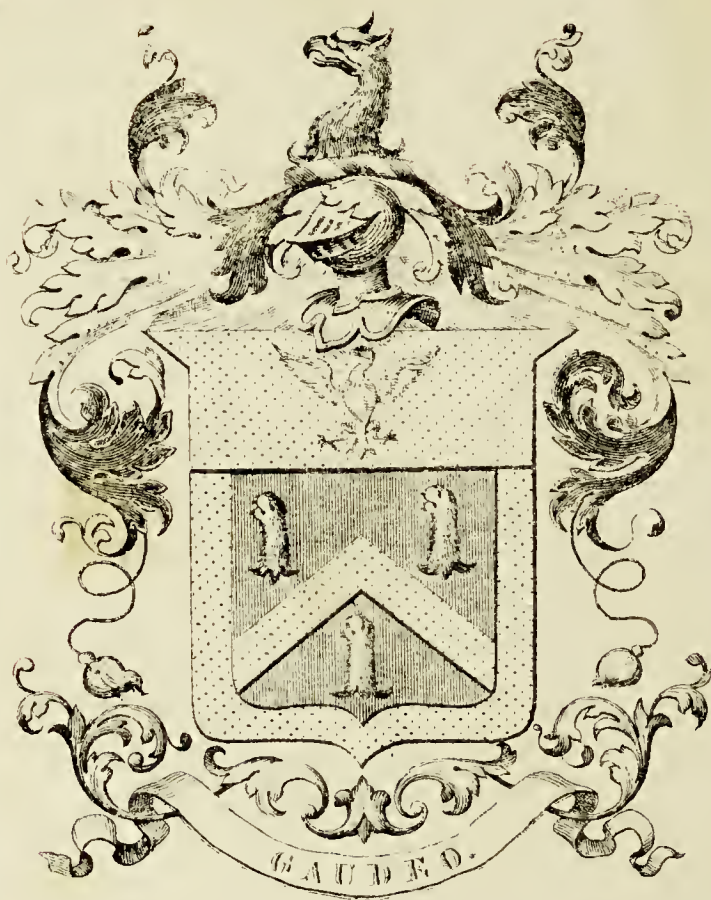






A246

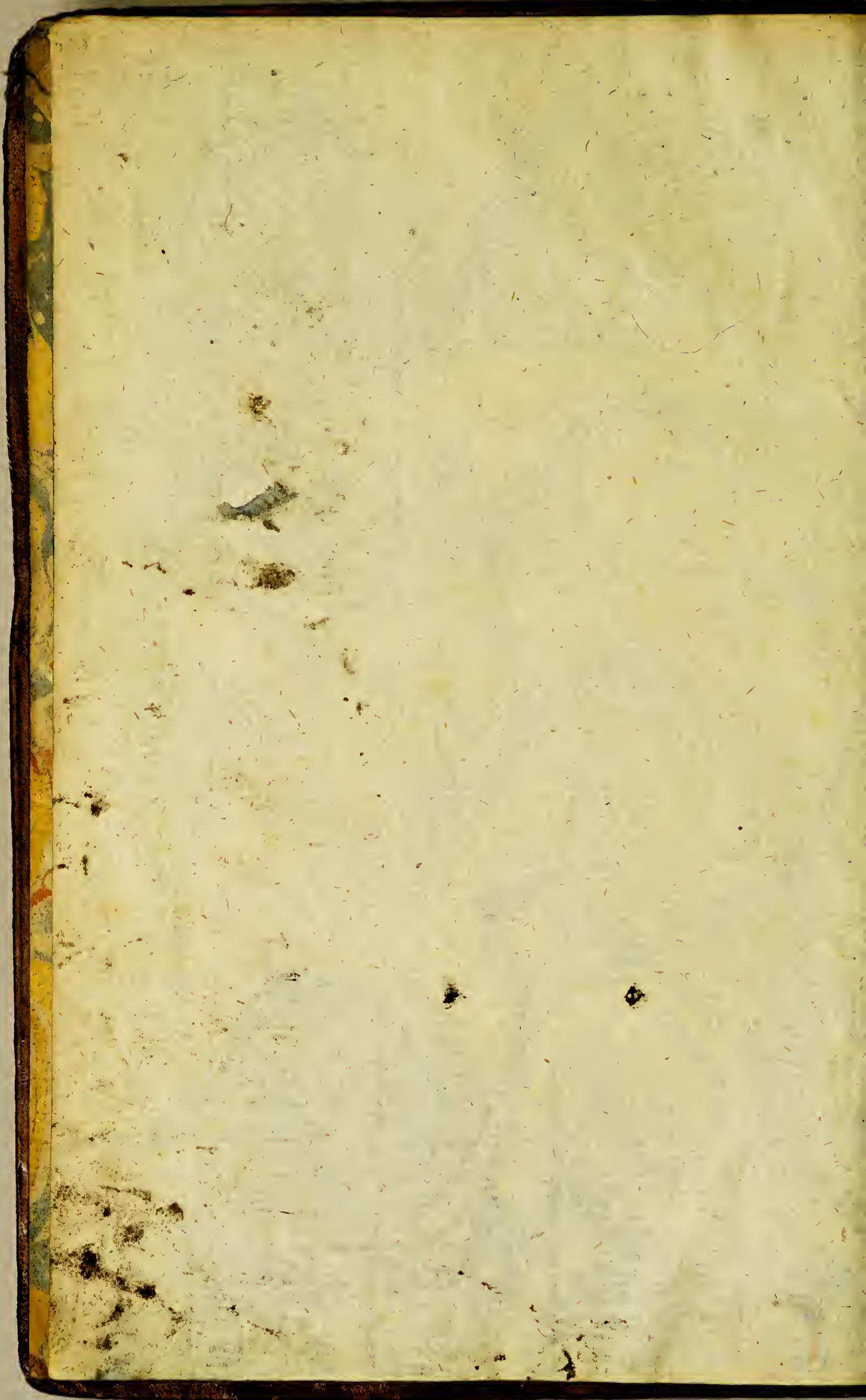


John Carter Brown.

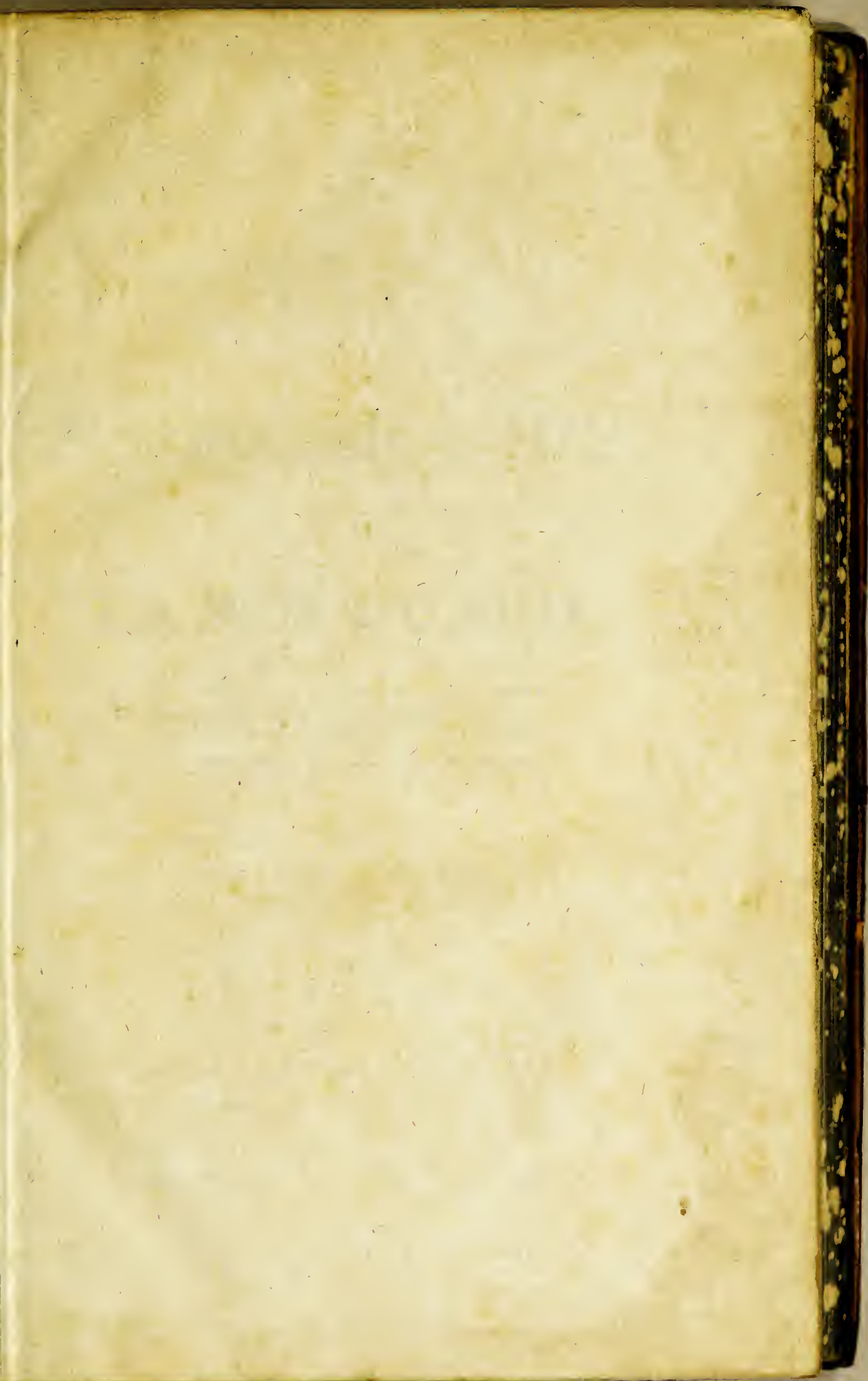




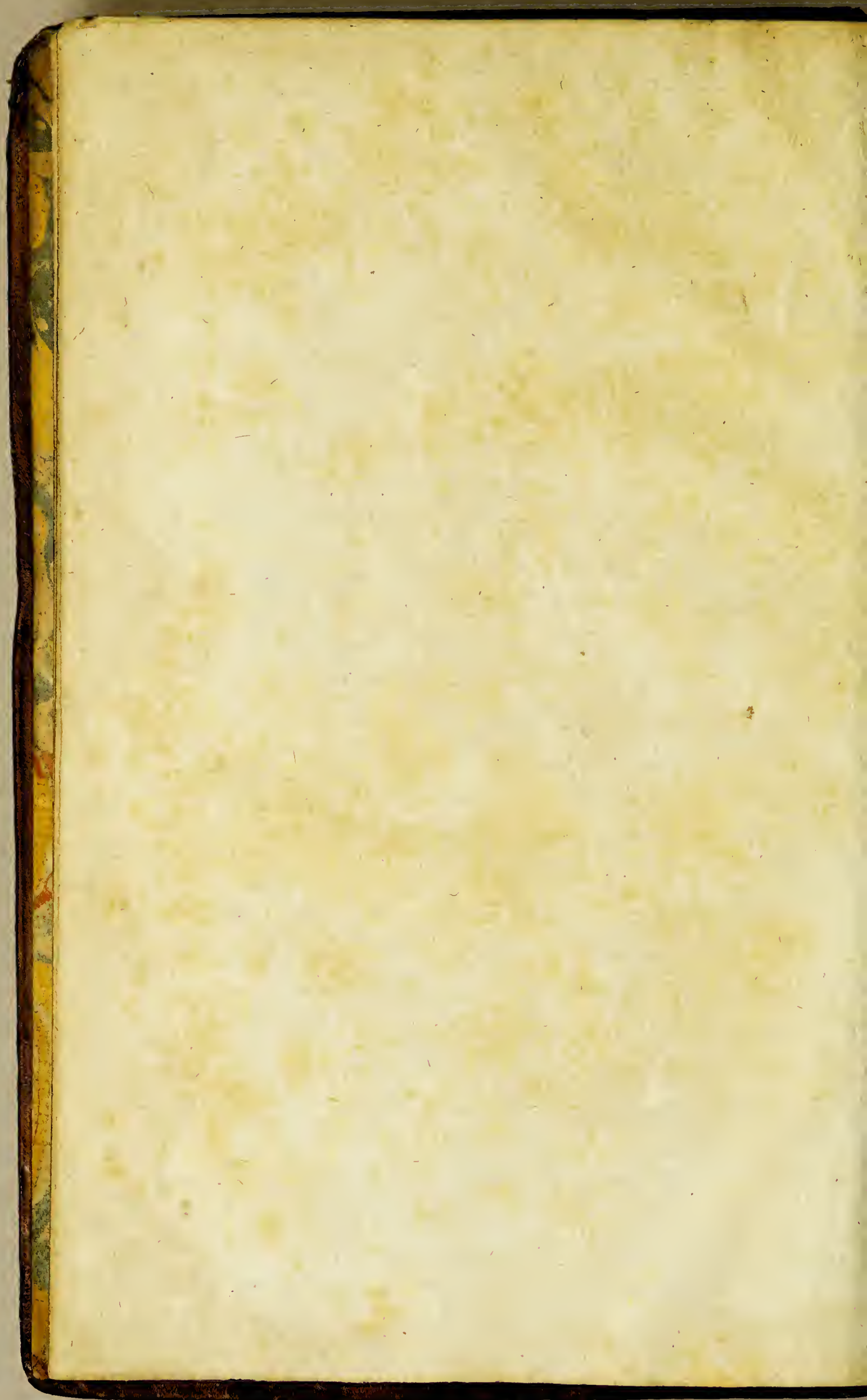














HYDROGRAPHIE

DE

LA MER DU SUD.

---

*TOME SECONDE.*

---



THE GAZETTE

OF

THE EAST INDIES

FOR THE YEAR 1807

1807



# HISTOIRE

DES NOUVELLES

## DÉCOUVERTES

FAITES DANS LA MER DU SUD  
EN 1767, 1768, 1769 & 1770.

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES RELATIONS

Par M. DE FRÉVILLE.

*Accompagnée d'une Carte dressée par M. de Vaugondy.*

---

TOME SECOND.

---



A PARIS,  
Chez DE HANSY le jeune, Libraire,  
rue Saint Jacques.

---

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



LISTE

DES

COUVERTS

DE LA

TABLE

DE LA

MAISON

DE LA

ROYAUME

DE FRANCE

DE LA

MAISON

DE LA

ROYAUME

DE FRANCE

DE LA

MAISON

DE LA

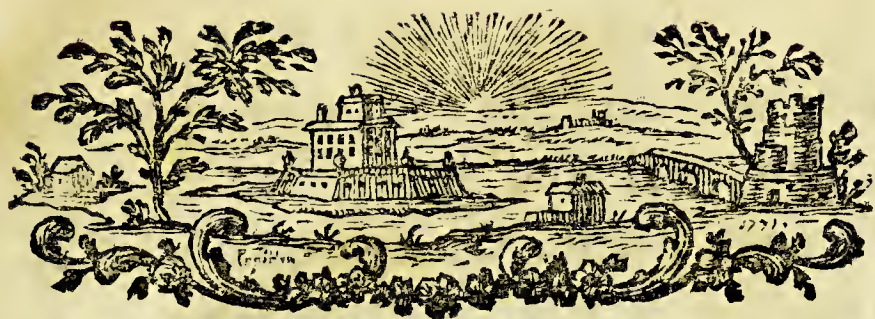
ROYAUME

DE FRANCE



RPJCb

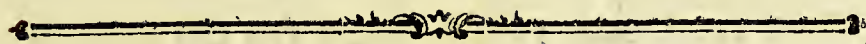




HISTOIRE  
DES DERNIERES  
DÉCOUVERTES  
DANS  
LA MER DU SUD.



SECONDE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

*Nouvelle Zélande; incidens arrivés aux  
Anglois à leur atterrage sur ces côtes.*

LA nouvelle Zélande paroît devoir  
d'abord fixer notre attention par son  
importance, & parce qu'elle est la plus  
Sud des Isles récemment découvertes

*Tome II.*

A



à l'Ouest du deux cens vingtième méridien , qui font la matière de cette seconde Partie. On fait qu'Abel Tasman eut la vue de cette terre le 13 Décembre 1642 : il en suivit la côte occidentale l'espace de cent soixante lieues ; mais il ne fit que la reconnoître sans y descendre : elle étoit entièrement inconnue à l'Europe. Ce qu'avance l'Abbé Prevost dans son Histoire des Voyages , que les Hollandois l'ont depuis visitée en 1654, est sans aucun fondement ; on doit d'autant moins l'en croire , qu'il paroît ignorer le nom du Navigateur , & qu'il ne nous apprend rien des remarques qu'on peut y avoir faites.

LA découverte de cette terre appartient sans contestation à M. Cook. Sa circonvallation autour de l'Isle , le gissement de ses côtes géographiquement déterminé, les détails qu'il donne des productions de cette contrée singulière & des mœurs de ses habitans,



les plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler , en présentant à l'esprit humain une scène intéressante & neuve , supposent une intelligence , une intrépidité de courage & un amour pour la gloire qui le place au rang des plus grands Navigateurs.

CE Marin, dont on a suivi les découvertes dans la première Partie de cet Ouvrage jusqu'à son départ d'Oteroah, ayant continué de courir au Sud, eut la vue de la nouvelle Zélande le 6 d'Octobre 1769 ; à l'instant il gouverna sur cette terre, qu'il se proposoit de reconnoître. Ses terres parurent de loin de la plus grande élévation : les montagnes , en s'élevant les unes sur les autres , présentoient un immense amphithéâtre ; on en distinguoit cinq étages , & la dernière chaîne de ces montagnes portoit leur cime au-dessus des nuages.

A la vue de cette terre, les Anglois se crurent arrivés aux régions Australes



inconnues. Ils découvrirent une baie qui s'enfonçoit dans les terres ; plusieurs pirogues la traversoient sans paroître prendre aucune connoissance du vaisseau. Bientôt ils virent distinctement des maisons ; elles étoient petites , mais propres , & un nombre considérable d'Insulaires, qu'on crut être les mêmes que ceux qui étoient d'abord dans les pirogues, se montrèrent sur le rivage : mais un grand sujet d'étonnement pour les Anglois , ce fut d'appercevoir sur une petite péninsule vers la pointe du Nord-Est de la baie, une enceinte palissadée , haute & régulière. Etoit-ce un parc pour renfermer les bêtes fauves, ou un enclos pour le bétail ? C'est sur quoi ils étoient partagés d'opinion.

PARVENUS dans l'intérieur de la baie, ils rangèrent le côté du Nord-Ouest , à une demi-lieue du rivage , jusqu'à ce que se trouvant par le travers d'une belle rivière, ils laissèrent tomber l'ancre sur dix brasses d'eau d'un excellent



fond de fable. Les deux côtés de la baie sont des rochers blancs escarpés & d'une considérable hauteur. Le fond est une terre basse, & plus loin des collines élevées par étage les unes sur les autres se terminent par une chaîne de montagnes très-reculées dans les terres.

CE même soir, M. Cook ayant fait armer deux bateaux, alla à terre avec MM. Banks & Solander. Ils descendirent vis-à-vis le vaisseau, sur la rive orientale de la rivière, dont la largeur en cet endroit est d'environ cent vingt pieds; mais quelques Indiens ayant paru sur l'autre bord, & la rivière ne se trouvant pas guéable, ils la traversèrent dans leur *Jole*, laissant la chaloupe à son embouchure.

AU moment de leur descente, les Indiens ayant pris la fuite, ils laissèrent quatre jeunes gens pour garder l'*jole*, & s'avancèrent vers quelques



maisons qui étoient à environ cent cinquante toises dans les terres.

LORSQU'ILS furent éloignés, quatre Insulaires armés de longues piques sortirent du bois, & marchèrent droit à la petite barque pour l'attaquer. Ils l'auroient certainement enlevée, si les gens de la chaloupe, qui les apperçurent, n'avoient pas crié à ceux qui étoient dans l'jole de s'éloigner.

LES quatre jeunes gens ramèrent aussitôt sur la chaloupe, mais les Indiens les ferroient de très-près : un coup de fusil tiré de la chaloupe les arrêta court ; ils regardèrent autour d'eux, & se remirent à la poursuite de l'jole, sans daigner s'apercevoir d'un second coup, qui fit siffler les balles à leurs oreilles. L'un d'eux levoit déjà sa pique pour frapper sur l'jole ; mais un troisième coup l'étendit roide mort.

LES Insulaires voyant tomber leur compagnon, demeurèrent immobiles



& comme pétrifiés d'étonnement. Revenus à eux-mêmes, ils se hâtèrent de regagner le rivage, traînant le mort après eux; mais bientôt ils l'abandonnèrent pour fuir avec plus de célérité.

Au bruit du premier coup de fusil, les Anglois qui s'étoient écartés les uns des autres, se rassemblèrent & retournèrent sur leurs pas: ils virent l'Indien qui avoit reçu un coup de fusil étendu par terre; une balle lui avoit percé le cœur: c'étoit un homme de moyenne taille; sa couleur étoit un peu bronzée: sur un des côtés de son visage, on voyoit plusieurs traits d'un bleu foncé imprimés sur la peau en lignes spirales très-régulières. Son vêtement, d'une étoffe fine, étoit d'une fabrique inconnue aux Anglois. Il avoit les cheveux relevés & noués sur le sommet de la tête, sans panache. Les Anglois, après l'avoir considéré, revinrent à bord: ils virent les Insulaires s'assembler sur le rivage: ils parurent dans une certaine



agitation, & parloient d'un ton de voix à être entendu distinctement du vaisseau. La mort de leur compatriote leur donnoit sans doute quelques inquiétudes, & ils délibéroient sur ce qu'il convenoit de faire.

LE lendemain dans la matinée, on vit plusieurs Insulaires rassemblés à l'endroit même où on les avoit déjà aperçus la veille : trois ou quatre d'entr'eux portoient de longues piques ; mais le grand nombre étoit sans armes. Comme il étoit intéressant de traiter avec eux, on fit aussitôt armer trois bateaux, & M. Cook s'embarqua avec MM. Banks, Solander, quelques autres personnes & Tupia pour aller à terre.

LES Indiens, au nombre de cinquante environ, voyant les bateaux s'approcher du rivage, restèrent assis de l'autre côté de la rivière, & parurent attendre les Anglois. MM. Cook, Banks, Solander & Tupia étant débarqués,



marchèrent vers les Indiens, qui se levèrent à leur approche : chacun d'eux étoit armé d'une longue pique, ou d'une espece de casse-tête de talc verd parfaitement poli.

TUPIA leur adressa la parole en son langage ; mais ils ne répondirent qu'en branlant leurs armes d'un air menaçant, faisant signe en même tems qu'on ait à se retirer. Un coup de fusil tiré dans leur voisinage, & dont ils virent la balle s'enfoncer dans l'eau, les rendit plus circonspects.

DÈS qu'on fut soutenu par les Soldats de la Marine, on s'avança jusques sur le bord de la rivière, où Tupia leur adressa une seconde fois la parole. Ce fut pour les Anglois une surprise agréable de voir que Tupia étoit parfaitement compris, & que cet Indien & les Insulaires parloient seulement différentes dialectes de la langue d'Otahiti. Il leur dit qu'on ne leur demandoit que des vivres & de l'eau ; & qu'en échange



ils recevroient du fer , dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il en fut capable.

LES Indiens répondirent , qu'ils traiteroient volontiers, si l'on vouloit passer de leur côté : on y consentit , à condition qu'ils mettroient bas les armes ; ce qu'on ne pût jamais leur persuader.

DURANT cette conversation , Tupia avertit les Anglois d'être sur leurs gardes , & de ne pas se fier à ces Insulaires. On les pressa de passer eux-mêmes la rivière , s'ils avoient dessein de traiter. L'un d'eux se deshabilla , & nâgea sans armes , vers les Anglois. L'instant d'après , il fut suivi de deux autres , & bientôt ils passèrent au nombre de vingt-cinq ou trente : mais ces derniers étoient armés.

ON leur fit à tous des présens de fer & de grains de rassade , auxquels ils ne parurent pas attacher une grande valeur ; particulièrement au fer , n'ayant pas la plus légère idée de ses usages. On



n'obtint d'eux, en retour, que quelques plumes. Ils proposèrent d'échanger leurs armes contre celles des Anglois; & sur leurs refus, ils firent plusieurs tentatives pour les leur enlever des mains.

TUPIA leur répéta que s'ils commettoient quelques violences, ils en feroient les victimes, & qu'on leur donneroît la mort. Il avertit en même-tems les Anglois, de se défier de la perfidie des Insulaires. Il arriva néanmoins que M. Gréen s'étant tourné, un Indien se saisit de son couteau de chasse, & se retira à quelques pas, en s'applaudissant de son adresse & montrant le coutelas d'un air de triomphe. Le reste commença à devenir insolent, & d'autres arrivèrent du côté opposé de la rivière pour se joindre à eux.

ON se vit alors dans la nécessité de les réprimer, M. Banck coucha en joue le voleur du couteau de chasse, & tira sur lui à dragées, dans un éloignement d'environ trente toises. L'Insulaire at-



teint du coup, cessa ses cris de joie, & se retira un peu plus loin, continuant toujours de faire parade de son vol; mais percé d'une balle que lui tira M. Monkhouse, il tomba mort.

A cette décharge, les autres Indiens qui s'étoient d'abord retirés sur un rocher dans le milieu de la rivière, voulurent revenir. Deux Indiens qui se trouvèrent près de celui qu'on venoit de tuer, coururent à lui : l'un prit son casse-tête de talc verd, & l'autre alloit se saisir du coutelas, si M. Monkhouse ne l'eût pas prévenu.

Tous ceux qui étoient sur le rocher s'avançoient pour attaquer les Anglois; mais la décharge de trois mousquets chargés à dragées, leur fit tourner le dos, ils se jettèrent dans l'eau & nâgèrent vers l'autre bord. On s'apperçut à leur descente, qu'il y en avoit deux ou trois de blessés. Ils se retirèrent lentement dans les terres, & les Anglois se rembarquèrent.



« D'APRÈS ce malheureux événement, on ne pouvoit pas douter, dit M. Cook, qu'il n'y eut plus rien à faire avec les Indiens de cette place. L'eau de la rivière se trouvant salée, je prolongeai le rivage autour de la baie, pour découvrir quelque source d'eau fraîche, & je me proposai de me saisir, s'il étoit possible, de quelques Insulaires, de les conduire à bord, où par des présens & de bonnes façons, on parviendroit à gagner leur amitié, & à établir une correspondance avec leurs compatriotes ».

« J'EUS le chagrin de ne trouver aucun endroit propre au débarquement. Une lame terrible battoit tout le rivage, & rendoit la descente impraticable. J'apperçus deux pirogues qui venoient du large : l'une alloit à la voile & l'autre à la rame. Cette occasion me paroissoit favorable pour prendre quelques Insulaires, sans qu'il arrivât rien de funeste, puisque ce ne pouvoit être que des pêcheurs sans armes, & que



j'avois avec moi trois bateaux armés ».

« Nous nous disposâmes à leur couper le chemin du rivage. La pirogue qui alloit à la pagaie, s'en étant d'abord apperçue , tira vers la terre la plus voisine, & forçant de rames elle nous échappa. L'autre fit voile jusqu'à ce qu'elle fût entre les bateaux, sans nous avoir distingués. Dès le moment que les Indiens nous reconnurent, ils amenèrent leur voile , & se servant de leurs pagaies, ils ramoient avec tant de diligence, qu'ils dépassoient déjà les bateaux. Comme ils étoient encore à portée de la voix, Tupia leur cria d'approcher, en les assurant qu'ils n'avoient rien à craindre ; mais sans confiance dans nos promesses, ils forçoient de rames pour s'éloigner ».

« J'ORDONNAI qu'on leur tirât un coup de fusil par-dessus la tête, dans l'espoir de les engager à se rendre. A cette décharge, ils cessèrent de nâger, & commencèrent à ôter leurs habits. Je ne



doutai pas que leur dessein ne fût de se jeter à la nâge ; je me trompois. Ils prirent sur le champ , la résolution , non de fuir , mais de combattre ».

« AUSSITÔT que nous les joignîmes , ils nous attaquèrent si vigoureusement , en se servant de leurs pagaies , de pierres & d'autres armes offensives qui se trouvoient dans leur pirogue , que nous fûmes dans la fâcheuse nécessité de faire feu sur eux pour notre propre défense. De sept qu'ils étoient , quatre tombèrent morts. Les trois autres , dont le plus âgé avoit environ dix-neuf ans , & le plus jeune onze , sautèrent dans l'eau. On eut toutes les peines du monde à se saisir du plus âgé ; les autres furent pris avec moins de difficulté ».

« CES jeunes Indiens , qu'on avoit forcés d'entrer dans le bateau , s'attendoient à recevoir la mort. On se hâta de les rassurer par tous les moyens possibles. On leur fournit des habits , & on leur donna les témoignages de bonté



les plus capables de dissiper leurs craintes, & de gagner leur amitié ».

« A ce traitement , si inattendu , ces jennes Indiens passèrent de la consternation la plus profonde , à la joie la plus vive. Avant que nous fussions arrivés à bord , leurs soupçons & leurs inquiétudes furent dissipés ; bientôt ils montrèrent la plus grande gaieté , & mangèrent ce qu'on leur présenta avec un appétit dévorant ».

« Ils répondirent , avec plaisir , à diverses demandes , & firent à leur tour , plusieurs questions de l'air le plus satisfait. Dès que le dîner fut servi , ils voulurent goûter de tous les plats. Le porc salé fut le mets préféré ».

« APRÈS le souper , ils allèrent se reposer avec toute l'apparence du plus parfait contentement. Dans la nuit on les entendit soupirer. Tupia s'en approcha , adoucit leurs chagrins , & réussit à les mettre de si bonne humeur , qu'ils commencèrent à chanter avec un degré



gré de goût qui nous surprit. Leur chant grave & lent, avoit quelque ressemblance avec la psalmodie de nos Eglises ».

« RIEN n'annonçoit, dans ces jeunes gens, l'embarras & la timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples sans culture. Leur confiance dans notre hospitalité devint bientôt aussi grande, que s'ils en eussent déjà fait une longue expérience. Ils étoient bien pris dans leur taille, & parfaitement proportionnés dans leurs membres. Le feu de leurs yeux marquoit de l'intelligence, & tous les traits de leur visage avoient de l'expression. On remarquoit dans celui qui paroissoit être de l'âge de quinze ans, un air ouvert & des manières aisées, qui avoient quelque chose de frappant. Les deux plus âgés étoient freres. Ils se nommoient *Taa-hourange* & *Koikerange* ; & le nom du plus jeune étoit *Maragovete* ».

« LORSQUE nous revînmes au vais-



seau avec ces jeunes gens, nous trouvâmes un morceau de pierre-ponce qui flotloit sur l'eau : c'étoit là un indice qu'il devoit y avoir quelque volcan dans le voisinage ».

« CES trois jeunes Indiens se levèrent le matin dans une parfaite gaieté, & déjeunèrent avec tout l'appétit de leur âge. On leur donna des vêtemens & quelques parures à leur manière. On leur annonça alors qu'on alloit les remettre à terre. Cette nouvelle les transporta de joie ; mais voyant qu'on se proposoit de débarquer près de la rivière, ils supplièrent, en larmes, qu'on ne les mît pas à terre en cet endroit, où étoient, disoient-ils, leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les tuer & de les faire rôtir ».

« C'ÉTOIT là pour moi un fâcheux contre-têms. J'avois espéré que le rapport que feroient ces jeunes gens à leurs compatriotes sur le traitement qu'ils avoient reçu, nous concilieroit la bien-



veillance des Insulaires, & j'avois déjà envoyé à terre un détachement sous les ordres d'un Officier, pour y faire une coupe de bois. J'étois donc résolu de descendre en cet endroit; mais de ne pas abandonner ces jeunes hommes, s'ils vouloient rester avec nous, & de les renvoyer le soir en canot, vers la partie de la baie où ils souhaitoient descendre ».

« NÉANMOINS, lorsque nous fûmes à terre, ils changèrent de résolution, & prirent congé de nous; mais avec regret & les larmes aux yeux. Dès qu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais pour tuer quelques canards; & quatre Soldats de la Marine furent postés sur une petite éminence, qui commandoit toute la contrée ».

« Nos jeunes gens, ayant fait environ un mille, nous crièrent qu'ils voyoient un corps nombreux d'Indiens, qui s'avançoient rapidement sur nous. A cette nouvelle, nous nous



réunîmes, & songeâmes à regagner nos bateaux ».

« COMME nous nous y disposions, ces jeunes gens sortirent d'un buisson où ils s'étoient d'abord cachés, & revinrent en diligence, se mettre sous notre fauve-gardé. Nous les reçûmes avec plaisir, & nous nous hâtames d'arriver à nos bateaux ».

« LES Indiens étoient divisés en deux bandes, l'une marchoit le long de la hauteur qu'avoient quittée les Soldats de la Marine, & l'autre faisoit le tour du marais pour n'être pas apperçue. Nous voyant réunis, ils ralentirent leur marche, & nous suivirent au petit pas, circonstance heureuse; car lorsque nous arrivâmes sur le bord de la rivière, la chaloupe qui devoit nous porter du côté où se trouvoient les travailleurs, étoit à une demi-lieue de son poste, parce que l'Officier qui commandoit la descente, l'avoit envoyée chercher un oiseau qu'il avoit tué. L'iole fit trois



voyages pour nous passer tous de l'autre bord ».

« LES Indiens nous y suivirent, non pas en corps, comme nous nous y étions attendus; mais par petits pelotons, tous armés. En très-peu de tems, leur nombre s'accrut jusqu'à deux cens. Comme nous désespérions de faire la paix avec eux; voyant que la crainte de nos armes n'avoit pu les éloigner, & que le vaisseau étoit à une trop grande distance pour commander cette place, nous prîmes le dessein de nous rembarquer ».

Nous allions prendre la chaloupe qui étoit de retour, lorsqu'un de nos trois jeunes Indiens, appercevant son oncle parmi les Insulaires, nous pria de nous arrêter, afin d'avoir avec lui une explication. Tupia entra en conférence avec eux. Durant cette conversation, les jeunes gens leur montraient les présens qu'on leur avoit faits, comme autant de marques de notre amitié



& de notre bienveillance à leur égard ; mais aucun des trois ne nâgea vers l'autre bord où les Indiens étoient rassemblés , ni aucun Indien ne s'avança vers eux ».

« CEPENDANT l'oncle de Maragovete se détacha du corps , nâgea vers nous , & vint nous présenter un rameau verd , que nous reçûmes en signe de paix. Nous lui fîmes aussi quelques présens , & nous l'invitâmes à venir à bord , ce qu'il refusa. En le quittant , nous pensâmes que son neveu & ses deux compagnons , demeureroient avec lui ; mais à notre grande surprise , ils préférèrent de nous suivre ».

« DÈS que nous fûmes embarqués , l'oncle alla couper une autre branche d'arbre , s'approcha du corps de l'Indien qu'on avoit tué la veille , & que les trois jeunes hommes avoient déjà couvert de quelques-unes des hardes qu'on leur avoit données ; & ayant fait autour du mort , plusieurs singeries



avec son rameau verd , il le jetta sur le corps ».

APRÈS toutes ces cérémonies , il passa la rivière & alla rejoindre les autres Insulaires , qui , assis sur le rivage , attendoient l'issue de sa négociation. Dès qu'il arriva , ils firent cercle autour de lui , & ne parurent plus s'occuper de nos mouvemens ».

« NOUS étions un peu plus curieux. Nous les observâmes du vaisseau avec nos lunettes d'approche. Nous en vîmes quelques-uns traverser la rivière sur un radeau ; quatre d'entr'eux prirent le mort & l'emportèrent dans une espece de bierre ».

« DANS l'après-midi , je fis demander par Tupia , aux trois jeunes Indiens , s'ils craignoient encore qu'on les mît à terre dans l'endroit où nous avions quitté l'oncle ; car nous regardâmes l'enlèvement du mort comme la ratification du traité de paix ; ils répondirent qu'ils n'avoient plus aucun sujet de



crainte, & qu'ils étoient prêts à descendre de ce côté. Ils s'embarquèrent à l'instant, & dès qu'ils touchèrent au rivage, ils sautèrent à terre avec l'air de la plus grande satisfaction ».

« CEPENDANT, on les vit bientôt revenir sur leurs pas; ils crièrent aux gens du bateau de venir les reprendre, & paroissoient être dans de très-vives allarmes; mais j'avois expressément ordonné de les laisser à terre ».

« NOUS étions très-attentifs à ce qui alloit se passer sur le rivage; & observant avec nos lunettes, nous vîmes un Indien passer la rivière sur un autre radeau, & conduire les trois jeunes hommes à l'endroit où les Insulaires étoient assemblés au nombre de quarante ou cinquante. Ils restèrent dans cette même place jusqu'au coucher du soleil. Au moment où ils s'ébranlèrent, nous distinguâmes nos trois prisonniers, qui, séparés de la troupe, s'avancèrent sur le rivage, firent par trois fois, des signes



au vaisseau avec leurs mains, & rejoignirent ensuite les autres qui marchaient négligemment vers la pointe, où les jeunes gens avoient d'abord demandé qu'on les débarquât. Nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur étoit rien arrivé de fâcheux ».

TANT que les Anglois furent à l'ancre dans cette baie, ils entendirent le son éclatant de plusieurs voix, sur le rivage, durant la nuit ; mais ils n'ont jamais su ce que cela pouvoit signifier.







## CHAPITRE II.

*Description de la Baie de Pauvreté & de l'aspect de la contrée adjacente ; navigation de cette baie jusqu'au cap Turnagain ; & en retournant jusqu'au cap Tologa ; divers incidens arrivés sur cette partie de la côte.*

LE lendemain à six heures du matin , les Anglois levèrent l'ancre & sortirent de cette misérable baie , à laquelle ils donnèrent le nom de *Baie de Pauvreté* , & que les naturels nomment *Taoneroa* ; *long sable*. Elle est par les trente-huit degrés quarante-deux minutes de latitude australe , & cent quatre-vingt-seize degrés cinq minutes de longitude.

LA forme de cette baie est celle d'un fer à cheval. Elle est reconnoissable à un Islot , qui est près de la pointe du Nord-Est. Les deux pointes , qui forment l'entrée , sont des rochers blancs ,



fort escarpés & d'une grande élévation. Elles gissent entr'elles Nord-Est-quart-Est & Sud-Ouest-quart-Ouest, à la distance d'une lieue & demie ou deux lieues l'une de l'autre. Dans toute la baie, on y trouve depuis douze jusqu'à cinq brasses d'eau, fond sablonneux. L'ancrage y est bon; mais les vaisseaux y sont exposés aux vents qui soufflent entre l'Est & le Sud. Les canots peuvent à toute heure, s'il fait beau, entrer dans la rivière & en sortir soit dans le flot, soit dans le jusant; mais c'est ce qui devient impraticable, si la mer est houleuse, à cause d'une barre qui est à son embouchure. Le plus sûr pour entrer dans la rivière est toujours de ranger le côté du Nord-Est.

DANS l'intérieur de la baie, le rivage présente une terre basse, unie, qui s'étend jusqu'aux pieds des montagnes. Le terrain est très-agréablement diversifié par des côteaux plantés de grands arbres, & des vallées de la plus riante



verdure. La contrée paroît être bien peuplée, particulièrement les vallées, qui depuis la baie s'élèvent en pente douce : c'est du moins ce qu'on doit conjecturer de ce grand nombre de fumées qui montent en nuages les unes derrière les autres à une très-grande distance, jusqu'à ce que la vue se termine sur les montagnes d'une hauteur qui étonne l'imagination.

LA pointe du Sud-Ouest de la baie fut nommée la *Pointe de Nicolas Young*, du nom d'un jeune homme qui aperçut le premier cette terre. De cette pointe la côte s'étend depuis le Nord-Est quart de Nord jusqu'au Sud. M. Cook se proposa de suivre la direction de la côte au Sud jusques vers le quarante-unième degré de latitude; &, s'il ne trouvoit pas quelques motifs d'encouragement pour aller plus loin, de revenir au Nord.

LE calme qui régna dans l'après-midi ne permit point de faire route :



les Insulaires s'en étant apperçus , plusieurs pirogues ramèrent vers le vaisseau ; mais elles en restèrent à la distance d'environ un quart de mille. On ne put jamais leur persuader de s'approcher de plus près , quoique Tupia leur criât de toute sa force qu'on ne leur feroit aucun mal : mais son éloquence en cette occasion fut à pure perte.

On vit arriver une pirogue de la baie de Pauvreté , qui , sans s'arrêter & sans prendre connoissance des autres , rama droit au vaisseau ; elle ne contenoit que quatre personnes , qu'on persuada aisément de se rendre à bord : leur exemple fut à l'instant suivi par les autres pirogues ; & les Indiens se trouvèrent dans le vaisseau au nombre de cinquante. On leur fit à tous des présens d'une main libérale ; & malgré cela , le desir de se procurer quelques bagatelles de plus , les engageoit à vendre leur vêtement & leurs pagaies. Il



n'y avoit parmi eux que deux armes , c'étoit des casse-têtes de talc verd. Cet instrument est façonné en lame à deux tranchants , & dans laquelle on enchâsse un manche fort court. Cette arme , que les naturels nomment *Patoo-patoo*, est bien imaginée pour combattre de près ; car il n'y a point de crâne si dur qu'elle ne puisse fendre d'un seul coup.

QUAND ces Indiens furent un peu revenus des premières impressions de crainte , qui , malgré leur résolution de monter à bord , les avoient jettés dans un certain trouble , M. Cook leur demanda des nouvelles des trois jeunes garçons qu'il avoit renvoyés à terre. L'Indien, qui le premier étoit monté dans le vaisseau , lui répondit qu'ils étoient chez leurs parens ; qu'il ne leur étoit rien arrivé de désagréable , & qu'il s'étoit déterminé à venir à bord d'après le récit qu'ils avoient fait des merveilles contenues dans le vaisseau ,



& des généreuses bontés qu'on avoit eues pour eux.

LES Indiens ne sçavoient quel témoignage d'amitié donner aux Anglois ; ils les pressèrent de retourner à leur premier poste, ou du moins à une petite anse qu'ils leur montroient, & qui n'étoit pas à beaucoup près si éloignée : mais M. Cook préféra de poursuivre ses découvertes, espérant d'ailleurs trouver quelque meilleure rade que celles qu'il avoit déjà vues.

ENVIRON une heure avant le coucher du soleil, les pirogues quittèrent le vaisseau, & le petit nombre de pagaies qu'ils s'étoient réservées, leur suffirent à peine pour regagner le rivage. Trois Indiens étoient restés dans le vaisseau ; dès qu'on s'en apperçut, on héla les pirogues ; mais aucune d'elles ne voulut retourner pour les prendre à son bord ; ce qui nous surprit beaucoup. Ces Indiens délaissés ne perdirent rien de leur humeur enjouée ; toute



la soirée ils dansèrent & chantèrent à leur manière, soupèrent de grand appétit & se livrèrent ensuite au sommeil avec une parfaite sécurité.

UNE légère brise s'étant levée, M. Cook continua de prolonger la côte à petites voiles jusqu'à minuit; alors il fit mettre en travers, & l'instant d'après il y eut un calme absolu. Le vaisseau se trouvoit à quelques lieues de l'endroit où l'avoient quitté les pirogues. Ce fut pour les Indiens, qui se réveillèrent avec le jour naissant, un sujet de consternation & de terreur : ils déplorèrent leur situation ; leurs gestes étoient ceux du désespoir ; leurs yeux se remplirent de larmes. Tupia eut bien de la peine à les réconcilier avec eux-mêmes.

VERS les sept heures du matin, le vaisseau, à l'aide d'une petite brise, continua sa route dans la direction du Sud-Ouest, en prolongeant la côte.

HEUREUSEMENT pour les Indiens,  
deux



deux pirogues qui étoient en mer nagèrent vers le vaisseau pour le reconnoître ; mais s'étant arrêtées à une petite distance, elles ne paroissoient pas vouloir s'en approcher de plus près. Les Indiens étoient dans le plus grand trouble de les voir dans cet état d'incertitude : ils leur faisoient les plus pressantes instances pour s'approcher du vaisseau. Les Anglois ne furent pas peu surpris d'apprendre de Tupia que ces Indiens, entr'autres raisons de rassurer les pirogues, leur certifioient que les gens du vaisseau ne mangeoient pas les hommes. On n'avoit regardé le discours des trois jeunes hommes que comme l'expression exagérée de leurs craintes ; mais d'après ce nouveau témoignage, on ne pouvoit presque plus douter que cette terre ne fut habitée par un peuple antropophage.

UNE des pirogues s'approcha enfin du vaisseau. Un vieillard, que son vêtement magnifique & la supériorité de



ses armes annonçoient être un Chef, crut, sur les assurances réitérées qu'on lui donna de n'être pas mis à la broche, pouvoir se hasarder à bord. Il ne s'y arrêta pas longtems; & en prenant congé, il emmena avec lui les trois Indiens, à leur grande satisfaction & à celle des Anglois.

A sept lieues & au Sud de la baie de Pauvreté, le vaisseau se trouva à la hauteur d'un cap d'où la côte court Sud-Sud-Est. Ce cap, qui, d'après l'aspect qu'il présente, fut nommé le *Cap Table*, gît par trente-neuf degrés sept minutes de latitude australe, & cent quatre-vingt-seize degrés cinq minutes de longitude. Il s'élève à une hauteur considérable, fait un angle saillant très-aigu, & à son sommet il paroît être plat & uni.

Au Sud du cap, on trouve, en prolongeant la côte, à la distance de deux ou trois lieues, depuis vingt jusqu'à trente brasses de profondeur, & une



chaîne de brisans qui s'étendent à une lieue au large, en s'élevant à différentes hauteurs au-dessus de l'eau.

LE vaisseau étant à quatre lieues du cap Table, qui lui restoit au Nord vingt degrés à l'Est, on eut la vue d'une petite Isle dans le Sud, soixante-dix degrés à l'Ouest, distante d'environ trois milles. Cette Isle, que les naturels appellent *Teahowray*, reçut le nom d'Isle de *Port-Land*, à cause de sa grande ressemblance avec *Port-Land* dans la Manche. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ.

A deux milles au Nord, cinquante-sept degrés à l'Est de la pointe septentrionale de *Port-Land*, est une chaîne de roches à fleur d'eau sur lesquelles la mer brise avec une grande violence. Le vaisseau passa en terre de ces brisans, & trouva depuis dix-sept jusqu'à vingt brasses d'eau.

EN faisant voile le long du rivage,



on vit nombre d'Indiens assemblés. On distinguoit des terrains cultivés : dans quelques-uns la terre paroissoit fraîchement retournée & formée en sillons ; d'autres offroient des plantations dans divers degrés de croissance. Les hauteurs parurent en deux endroits bordées de hautes palissades, semblables à celles qu'on avoit observées sur la péninsule de la pointe du Nord-Est de la baie de Pauvreté ; avec cette différence que les premières formoient une enceinte, & que celles-ci étoient sur une seule ligne ; ce qui fit conjecturer qu'elles étoient l'ouvrage de quelque superstition.

ON apperçut vers midi, une autre pirogue, qui avoit quatre hommes à son bord. Elle n'approcha le vaisseau qu'à la distance d'un quart de mille. On vit faire aux Indiens diverses cérémonies ; l'un d'eux qui étoit sur l'avant de la pirogue, paroissoit demander & offrir la paix, & quelquefois menacer de la



guerre, en agitant l'arme qu'il tenoit à la main. Du discours, il passoit à la danse & au chant. Tupia parla beaucoup avec lui, sans pouvoir jamais lui persuader de venir à bord du vaisseau.

SUR les deux heures, étant à l'Ouest de Port-Land, on découvrit que l'Ouest de la côte s'étendoit au Sud à perte de vue. Dans ce moment, le vaisseau ayant rangé de trop près la pointe méridionale de l'Isle, se trouva sur un bas-fond. On avoit toujours eu sept brasses d'eau & au-dessus; mais les sondes étoient si irrégulières, qu'elles n'étoient jamais les mêmes deux fois de suite, & qu'elles passoient tout d'un coup d'onze brasses à sept: cependant, le vaisseau repassant bientôt sur une plus grande profondeur, fut hors de tout danger.

ON n'étoit alors qu'à un mille de Port-Land. Les Indiens assis sur les rochers qui bordent l'Isle, fixoient leurs regards sur le vaisseau. Ils s'étoient sans doute apperçus de quelque irrégularité



dans la manœuvre qu'on avoit faite pour sortir des bas-fonds. Conjecturant par les mouvemens qu'ils remarquoient sur le pont, qu'on devoit être dans un grand désordre, ils songèrent à en tirer avantage; car on vit dans ce moment, cinq pirogues armées, se détacher du rivage, & forcer de rames sur le vaisseau. Elles l'approchèrent de si près, les Indiens étoient si disposés à commettre des hostilités, par leurs cris menaçans, leurs gestes furieux, les traits qu'ils tenoient prêts à lancer, qu'on craignit pour l'iole occupée à prendre les sondes. Un coup de fusil tiré par-dessus leur tête, loin de les faire fuir, ne fit que les animer davantage à engager le combat. Mais la décharge d'un canon de quatre, chargé à mitrailles, qu'on tira dans leur voisinage, produisit un meilleur effet. Au bruit du canon, tous se levèrent en poussant des cris; mais au lieu de faire une retraite précipitée, ils se réunirent, & après une courte con-



férence, ils regagnèrent tranquillement le rivage.

APRÈS avoir dépassé l'Isle de Port-Land, en rondissant le long de sa côte, le vaisseau s'approcha de la terre, dans la direction du Nord-Ouest; une jolie brise du Nord-Est qui favorisoit sa marche, ayant calmé, on laissa tomber l'ancre sur vingt brasses d'eau, fond de sable fin. La pointe méridionale de Port-Land, restoit au Sud-Est, un demi-rumb au Sud à la distance d'environ deux lieues; une pointe basse de la principale terre, au Nord un demi-rumb à l'Est. Dans la direction de cette pointe s'ouvroit une baie profonde; la terre, par derrière, est terminée par le cap Table, de sorte qu'elle forme une péninsule qui ne laisse entre la baie & le continent, qu'une langue de terre très-étroite. Cette péninsule reçoit des habitans le nom de *Terakaco*; le cap Table en fait la pointe septentrionale, & l'Isle Port-Land celle du Sud.



LE vaisseau étant à l'ancre, deux pirogues s'en approchèrent; l'une étoit armée, l'autre n'étoit qu'une petite barque de pêcheurs, portant quatre hommes à son bord. Elles vinrent reconnoître le vaisseau de fort près. Tupia entra en conversation avec les Indiens, qui répondirent obligeamment à toutes ses questions; mais ses invitations ne purent les porter à se rendre à bord. On leur jeta du vaisseau quelques présents: ils les reçurent avec joie, & se retirèrent.

DES feux furent entretenus toute la nuit sur le rivage: c'étoit sans doute, pour annoncer que les habitans étoient trop sur leurs gardes pour être surpris.

VERS les cinq heures du matin, la brise s'étant fait sentir de la partie du Nord, on leva l'ancre pour se rapprocher de la terre. Là, le rivage forme une grande baie, dont Port-Land est la pointe du Nord-Est, & la baie qui court derrière le cap Table en est un



bras. M. Cook auroit fort souhaité reconnoître cette partie , qui paroissoit offrir un mouillage sûr ; mais l'incertitude du fait & le vent contraire , le firent renoncer à ce dessein. On avoit vingt-quatre brasses d'eau d'un fond clair en dedans de Port-Land. Le rivage est d'une hauteur modérée : un rocher blanc en fait la bordure , & la plage est sablonneuse. La contrée , qui depuis le rivage va toujours en s'élevant , offre à l'œil une très-belle perspective , elle est heureusement diversifiée par l'inégalité du terrain , des vallons de verdure , des pieces d'eau , des bois plantés de grands arbres , dont les rameaux ne se développent que vers la cime , & qu'on prendroit pour des cèdres. Cet horizon est terminé par une chaîne de montagnes dont quelques-unes sont aussi hautes que le pic de Ténériffe. Leur sommet couvert d'une neige éternelle se perd dans les nues.

DANS la soirée , on gouverna sur



l'endroit de la terre qui paroissoit présenter une ouverture ; mais ce n'étoit qu'un coude ; comme on s'en éloignoit, une grande pirogue se mit à la poursuite du vaisseau. Elle contenoit dix-huit ou vingt hommes armés , qui , ne pouvant l'atteindre , pousèrent de grands cris , & agitant leurs armes d'un air terrible , défièrent les Anglois au combat.

LE jour suivant , dans la matinée , on eut constamment la vue de ces hautes montagnes , qui occupent l'intérieur du pays ; la contrée s'abaisse près du rivage : elle paroît peu propre à la culture ; en quelques endroits , on distinguoit quelque chose de jaune , comme si la terre eût été couverte d'une riche moisson de grain ; ce n'étoit probablement que des joncs , connus sous le nom de glaieux , dont les feuilles larges & plates étoient desséchées. A quelque distance de-là , on apperçut des plantations d'arbres , qui présentoient l'apparence de plu-



seurs bosquets, & comme on n'étoit pas à plus de deux lieues du Sud-Ouest du fond de la grande baie, dont on côtoyoit le rivage depuis deux jours, on mit deux bateaux dehors pour prendre les sondes, & chercher un mouillage propre à faire de l'eau; mais la vue de plusieurs pirogues qui partoient du rivage, fit reprendre les bateaux à bord. Il eût été peu prudent de les exposer au milieu de ce grand nombre de pirogues.

VERS les dix heures, cinq de ces pirogues s'étant rassemblées comme pour se consulter, voguèrent ensuite sur le vaisseau. Elles portoient près de quatre-vingt-dix hommes armés. Quatre autres pirogues les suivoient à quelque distance, comme pour soutenir l'attaque. Quand les premières furent à cinquante toises environ du vaisseau, les Indiens entonnèrent leurs chants de guerre, & branlant leurs piques, ils se préparoient à combattre.



« DANS cette circonstance , dit M. Cook , il n'y avoit pas un moment à perdre , pour prévenir une attaque , que la nécessité de nous défendre devoit rendre funeste aux agresseurs. Tupia eut donc ordre de leur annoncer que nous avions des armes , qui , semblables au tonnerre , les étendroient morts en un instant ; que nous allions les convaincre à l'heure même de la puissance de ces armes terribles , sans leur faire aucun mal ; mais que s'ils persistoient à commettre quelques hostilités , nous serions forcés de nous en servir pour notre propre défense : la décharge d'un canon de quatre , chargé à balles , & tiré à quelques pas d'eux , produisit l'effet qu'on en attendoit. Le bruit du canon , la fumée , le sifflement & la dispersion des balles les pénétrèrent d'une telle frayeur , que jettant leurs armes & faissant leurs pagaies , ils ramèrent avec une vitesse incroyable vers le rivage ».

« ALORS Tupia leur cria , autant



qu'il put se faire entendre, que s'ils vouloient revenir sans armes, on les recevroit avec amitié. Une des pirogues ayant mis ses armes à bord d'une autre, se rendit sous l'arrière du vaisseau. Nous fîmes plusieurs présens aux Indiens, que nous aurions sûrement engagés à monter à bord, si les autres pirogues n'étoient pas aussitôt revenues, en poussant des cris menaçans, & agitant leurs piques pour commencer une attaque; ceux qui étoient venus sans armes, nous quittèrent, mais en nous marquant que c'étoit avec regret, & toutes les pirogues se retirèrent ».

« DANS l'après-midi, nous gouvernâmes sur la pointe méridionale de la baie; mais n'ayant pu y arriver avant le crépuscule du soir, nous passâmes la nuit sur *les bords* ».

« LE lendemain, vers les huit heures, comme nous étions à la hauteur de la pointe, plusieurs barques de pê-



cheurs accostèrent le vaisseau, & nous vendirent du poisson déjà corrompu; c'étoit le meilleur qu'ils eussent; & nous voulions traiter avec eux à quelque prix que ce fut ».

« Nous fûmes contents de la conduite de ces Indiens, & nous nous en ferions séparés bons amis, s'il n'étoit pas survenue une grande pirogue, ayant à son bord vingt-deux hommes armés. Cette pirogue que nous observâmes bientôt n'avoir aucun article de commerce, se présenta hardiment devant le vaisseau. Nous voulumes bien, dans la vue de nous concilier la bienveillance de ces nouveaux Indiens, leur faire présent de deux ou trois piéces d'étoffe, qu'ils acceptèrent avec un grand plaisir ».

« J'OBSERVAI qu'un de ces Indiens avoit sur les épaules une peau noire, assez ressemblante à celle d'un ours; curieux de connoître plus particulièrement à quel animal elle avoit ap-



partenu, je lui en offris une piece d'étoffe rouge. Il parut charmé de faire cette échange : il l'ôta à l'instant, & la présenta, sans cependant vouloir s'en défaire qu'il n'eût en sa possession la piece d'étoffe. Comme il eût été impossible de faire cette échange, si j'eusse voulu user de mon côté de la même précaution, j'ordonnai qu'on lui remit la piece d'étoffe. Mais dès qu'il l'eût entre les mains, au lieu de donner la fourrure, il commença à l'empâter avec la piece qu'il avoit reçue, & mit le tout dans une corbeille avec un sang froid surprenant, sans aucun égard à ma demande, ni à mes remontrances, & il s'éloigna avec les pirogues des pêcheurs ».

« LORSQU'ILS furent à quelque distance, les pirogues se réunirent, & après une assez courte conférence, les pêcheurs revinrent au vaisseau, pour nous offrir encore du poisson : nous consentîmes à leur en ache-



ter , quoiqu'il ne fût bon à rien ».

« DANS le nombre de ceux qui étoient placés sur le côté du vaisseau pour prendre ce qu'on achetoit des pêcheurs , se trouvoit le jeune Tayeto , serviteur de Tupia. Un des Indiens qui épioit l'occasion , saisit ce jeune homme subitement & le tira dans sa pirogue ; deux autres le passèrent sur l'avant , tous alors prenant leurs pagaies , commencèrent à fuir à force de rames vers le rivage ».

« J'ORDONNAI à l'instant aux soldats de la Marine qui étoient sur le pont de tirer sur cette pirogue , mais de manière à manquer plutôt les rameurs , que de risquer de blesser le jeune homme. Un des coups porta si heureusement qu'un des rameurs tomba mort ; les autres lâchèrent aussitôt Tayeto , qui se sentant libre n'eut rien de plus pressé que de sauter dans l'eau & de nager vers le vaisseau ».

« LA grande pirogue se mit à sa poursuite ,



pour suite & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eut pu regagner le vaisseau , sans la décharge d'un canon , pointé un peu au-dessus des Indiens ; ce qui les obligea à virer promptement de bord pour fuir précipitamment. Je fis sur le champ mettre en panne , & un canot dehors , qui ramena ce pauvre enfant sain & sauf ; mais il avoit eu une telle frayeur & ses forces étoient si fort épuisées , qu'il parut pendant quelque tems avoir perdu l'usage de tous ses sens ».

ON nomma la pointe du Sud de la baie , où arriva ce fâcheux accident ; le cap *Kidnappers*. Il est par les trente-neuf degrés quarante-trois minutes de latitude australe & par les cent quatre-vingt-quinze degrés dix-sept minutes de longitude. Il est particulièrement remarquable par deux rochers blancs , l'un & l'autre d'une forme conique. Il est à treize lieues & au Sud-Ouest-quart-d'Ouest de l'Isle Port-Land. La baie



qui est entre l'Isle & ce cap , dont il forme , comme on l'a dit , la pointe du Sud , fut appelée la baie de Hawkes , du nom de Sir Edouard Hawkes , premier Lord de l'Amirauté. Cette baie offre aux vaisseaux un excellent mouillage , & l'on y trouve depuis sept jusqu'à vingt-quatre brasses d'eau. Du cap Kidnappers , la côte court Sud-Sud-Ouest. Le vaisseau continua de la prolonger dans cette direction à la distance d'environ une lieue , par un vent favorable & un très-beau tems.

Aussitôt que le jeune Tayeto fut remis de sa frayeur , il apporta un poisson à Tupia , pour être présenté en offrande à son Eatua , le Dieu qui l'avoit si heureusement fait échapper au danger qu'il avoit couru. Tupia , en homme sage , loua sa piété , & lui ordonna de jeter le poisson dans la mer , ce que le religieux jeune homme exécuta avec joie.

VERS les deux heures de l'après



DANS LA MER DU SUD. 51  
midi, le vaisseau se trouva par le travers d'une petite Isle, très-voisine de la côte. Elle est très-élevée, mais nue; ce n'est pour ainsi dire qu'un rocher qui montre par-tout le vif. On apperçut sur cette Isle aride des maisons, des pirogues & des Indiens. Ce ne pouvoit être là que la résidence de quelques pêcheurs. En de-là de cette Isle, on découvrit plusieurs habitans sur le rivage d'une petite baie de la principale terre.

DANS la nuit on fit plusieurs bords, & le vaisseau reprit sa route avec le jour. A sept heures on avoit amené la haute pointe de terre qui est au Sud-Sud-Ouest & à la distance de douze lieues du cap Kidnappers. De cette pointe, la terre se fait plus Ouest de trois quarts de rumb. A midi la terre la plus méridionale qu'on eût en vue restoit au Sud trente-neuf degrés à l'Ouest, distance de huit ou dix lieues, & un haut cap, qui s'abaisse par degré du côté du Nord, mais escarpé du



côté du Sud, restoit à l'Ouest à près de deux mille de distance. La profondeur de l'eau étoit de trente-deux brasses.

ON continua jusqu'au dix-sept de courir au Sud, sans appercevoir aucune rade, aucune baie, où l'on put mouiller. A mesure qu'on avançoit vers le Sud, la contrée sembloit se détériorer : elle prenoit un aspect plus triste, plus sauvage. Il étoit donc vraisemblable qu'il ne résulteroit aucun avantage d'une plus longue course dans cette direction. M. Cook n'y vit que la perte d'un tems qu'il pourroit employer avec plus d'apparence de succès à reconnoître la côte du Nord. Il changea donc la direction de sa route & courut au Nord avec une jolie brise de l'Ouest.

IL donna le nom de cap *Turnagain*, cap de retour, à ce dernier cap dans le travers duquel il s'étoit trouvé avant de changer sa route. Ce cap, remarquable par sa couleur d'un jaune luisant, gît par les quarante degrés trente-quatre



minutes de latitude australe & par les cent quatre - vingt - quatorze degrés quarante-six minutes de longitude. Il est dans le Sud-Sud-Ouest & le Sud-Sud-Ouest un demi-rumb à l'Ouest du cap Kidnappers. Leur éloignement est de dix-huit lieues. La terre entre ces deux caps est d'inégale hauteur; en quelques endroits le rivage est une roche blanche qui s'élève à une hauteur considérable; dans d'autres la côte s'abaisse & laisse voir une plage sablonneuse. La contrée est moins boisée que du côté de la baie de Hawkes, & elle a quelque ressemblance avec les hautes dunes d'Angleterre. Néanmoins elle est bien peuplée, malgré cet air d'aridité. On découvre, le long de la côte, plusieurs villages, dans les vallées, sur le penchant des montagnes, & jusque sur leur sommet. On voyoit encore un grand nombre de fumées dans les endroits où les hauteurs déroboient la vue des maisons.



LA chaîne des montagnes, dont on a fait mention, s'étend au-delà du cap Turnagain à perte de vue; mais le sommet est par-tout couvert de neige. Le soir on apperçut deux feux considérables dans l'intérieur de la contrée; on en conjectura qu'on brûloit quelques bruyères pour préparer les terres au labourage; & c'est-là sans doute une démonstration que la partie de la contrée, où ces feux parurent, doit être peuplée d'un grand nombre d'habitans.

DANS la soirée du 18, comme on se trouvoit par le travers de la péninsule, dont les deux pointes sont formées par l'Isle Port-Land & le cap Table, une pirogue se détacha du rivage, & parvint, mais avec peine, à s'approcher du vaisseau. Elle avoit à son bord cinq hommes; deux paroissoient être des chefs; les trois autres des domestiques.

LES chefs, invités à monter à bord, s'y rendirent sans hésiter, & ordonnè-



rent aux trois autres de rester dans la pirogue. On leur fit l'accueil le plus obligeant. Sensibles aux égards qu'on avoit pour eux, ils y répondirent avec cette politesse aisée qui annonce l'usage du monde. Ils étoient si satisfaits qu'ils demandèrent la permission de passer la nuit à bord.

CETTE proposition étonna un peu M. Cook. C'étoit un honneur auquel il ne s'étoit pas attendu, & qu'il ne desiroit pas. Il leur remontra que ce séjour tourneroit à leur désavantage; le vaisseau devant probablement se trouver le lendemain à une grande distance de l'endroit où ils étoient. Cette raison ne les empêcha pas de persister dans le dessein de coucher à bord. Il eut été impossible de s'en défaire autrement qu'en les forçant de sortir; on consentit donc à ce qu'ils paroissent desirer. On crut alors devoir prendre la précaution de faire monter leurs domestiques & de hisser la pirogue : mais



l'air franc & ouvert de l'un de ces deux Chefs, ne permit pas de les soupçonner de quelque sinistre dessein, ils examinèrent avec autant de curiosité que d'attention tout ce qui étoit renfermé dans le vaisseau, & ils acceptèrent avec les marques de la plus vive reconnoissance les petits présens qu'on voulut leur faire. Le soir à table, ils ne touchèrent à rien, & l'on ne put jamais leur persuader de boire ni de manger. Leurs domestiques moins scrupuleux dévorèrent tout ce qu'on leur présenta.

LES deux Chefs avouèrent qu'ils ne s'étoient rendus à bord, que d'après ce qu'on leur avoit dit, des trois jeunes hommes qui publioient par-tout l'humanité & la générosité des gens du vaisseau. A sept heures du matin, on renvoya les Indiens, qui furent un peu surpris de se trouver si loin de leurs habitations. Dans ce même tems on aperçut plusieurs autres pirogues ramer vers le vaisseau, mais on continua de



faire voile au Nord sans les attendre.

A trois heures, on étoit par le travers d'un cap, qu'on nomma *Gable-end-Foreland*. Dans le voisinage de ce cap, est un rocher d'une forme pyramidale, & qui s'élève comme la flèche d'un clocher. Ce dernier cap est au Nord vingt-quatre degrés à l'Ouest du cap Table dans un éloignement d'environ douze lieues. Le rivage entre ces deux pointes forme un grand enfoncement, où se trouve la baie de Pauvreté.

Le lendemain dans la matinée on rangea le rivage de plus près pour reconnoître deux baies qui paroissoient être à environ deux lieues de la pointe Foreland, & sur les onze heures on vint jeter l'ancre dans la baie, la plus septentrionale.

BIENTÔT plusieurs pirogues s'approchèrent du vaisseau ; les Indiens indiquèrent la place où l'on trouveroit de l'eau fraîche en abondance. La baie n'offroit pas tous les avantages qu'on



auroit désiré, on y étoit même très-peu à l'abri des vents du large : mais les dispositions pacifiques des Insulaires, engagèrent M. Cook à y séjourner pour prendre quelque connoissance de la contrée, avant de poursuivre sa route vers le Nord.

DANS le nombre des pirogues qui s'approchèrent du Vaisseau, il y en avoit une qui portoit deux Chefs, ce qu'on reconnut à leur vêtement. L'habit de l'un étoit orné à leur manière de peau de chien ; celui de l'autre étoit presque tout couvert de petites touffes de plumes rouges. Ces deux Indiens, d'après quelques invitations se rendirent à bord. On leur fit à chacun présent de deux aunes de toile & d'un grand clou. Ils reçurent la toile avec plaisir ; mais ils parurent ne pas attacher une grande valeur aux clous. On s'aperçut qu'ils étoient informés de ce qui s'étoit passé à la baie de Pauvreté, & l'on ne douta pas qu'il ne



se conduisissent avec circonspection.

NÉANMOINS pour les disposer plus sûrement à la paix, on dit à Tupia de les assurer qu'ils n'avoient rien à appréhender s'ils ne donnoient aucune occasion de plainte. Dans ce même tems, les Indiens traitoient amicalement des denrées qu'ils avoient dans leurs pirogues avec les gens du vaisseau. Les deux Chefs dînèrent à bord. Vers les deux heures, M. Cook, ayant fait armer les bateaux, s'embarqua avec les Chefs dans la chaloupe, pour aller à terre reconnoître une place propre à l'aiguade. Mais le ciel fut orageux dans l'après midi : la pluie tomboit abondamment ; la mer étoit grosse, & une lame terrible qui battoit toute la rive ne permit point de débarquer. « Je résolus donc, dit M. Cook, de retourner à bord ; mais les Chefs hélèrent une pirogue pour venir les prendre ; & ils nous quittèrent avec promesse de revenir le lendemain au vaisseau, & d'ap-



porter des poissons & des patates ».

« DANS la foirée, le tems s'étant éclairci, & le vent devenu plus modéré, je fis remettre les bateaux dehors, & je descendis à terre avec MM. Banks & Solander. Les Indiens nous firent un gracieux accueil; nous donnèrent toutes les marques possibles d'amitié : tous étoient d'une scrupuleuse attention à ne rien faire qui put nous offenser : ils portèrent même la circonspection jusqu'à ne pas s'assembler autour de nous en trop grand nombre. Chaque famille, ou, deux ou trois ensemble étoient assises sur le gazon. Ces petites compagnies, composées d'hommes, de femmes, d'enfans, nous saluoient d'un air riant en portant la main sur la poitrine. »

« NOUS leur fîmes plusieurs petits présens, & dans notre course autour de la baie, nous trouvâmes deux petits ruisseaux d'eau douce. Cette rencontre & l'honnêteté des habitans me déter-



minèrent à rester au moins un jour pour remplir quelques-unes de nos pièces à l'eau, & donner à M. Banks l'occasion d'examiner les productions de la contrée ».

« LE jour suivant, je fis descendre à terre les pièces à l'eau, avec un détachement aux ordres de M. Gore, pour protéger les travailleurs. MM. Banks, Solander, Tupia, Tayeto & quatre autres personnes furent de la descente ».

« LES Indiens prirent place auprès des travailleurs, & paroissoient les observer avec plaisir, sans se mêler avec eux, pour ne pas les embarrasser. Toutes ces belles apparences engagèrent MM. Banks & Solander à parcourir les environs de la contrée avec très-peu de précaution. Ils y trouvèrent des plantes singulières & des oiseaux d'une rare beauté ».

« DANS cette course, ils visitèrent plusieurs maisons, & y firent des observations sur les mœurs de ce peuple



qui sembloit n'avoir rien de caché pour eux. Ils arrivèrent quelquefois à l'heure des repas, que l'approche des étrangers n'interrompt pas. Leur nourriture dans cette saison étoit le poisson, avec lequel ils mangeoient au lieu de pain des racines d'une espece de fougère fort ressemblante à celle qui croît dans les communes en Angleterre ».

« LA manière de préparer cette racine est de la faire griller & ensuite de la battre avec un morceau de bois, pour la dépouiller de son écorce. Ce qui reste est une substance molle, douce, visqueuse & d'un goût agréable. Dans d'autres saisons, ils ont quantité d'excellens végétaux ; mais ils n'ont d'autres animaux privés que des chiens, encore sont-ils petits & hideux ».

« M. BANKS vit quelques-unes de leurs plantations où le terrain étoit préparé avec autant de soin qu'il pourroit l'être dans le jardin d'un Botaniste. Entr'autres plantes, il y avoit des pa-



tates douces , des cocos , plantes fort connues & très-estimées des habitans des deux Indes , & quelques courges. Les patates étoient plantées sur de petites monticules , disposées par rangées ou en quinconce avec la plus grande régularité ; les cocos étoient sur un terrain uni , mais les semences n'avoient pas encore percé la superficie du sol ; quant aux courges , elles étoient dans de petits creux , à-peu-près comme en Angleterre ».

« Ces plantations étoient de différente étendue ; prises ensemble , elles ne formoient guères moins de deux cens arpens en bon état de culture dans toute la baie. Ce territoire néanmoins n'étoit habité que par une centaine de personnes ».

« LES districts sont généralement séparés par une enceinte de roseaux , placés si près les uns des autres , qu'une souris passeroit difficilement entre deux ».

« LES femmes se peignent le visage



d'une couleur rouge , faite avec une es-  
pece d'ochre détrempée dans de l'huile.  
Cette couleur , qui est d'ordinaire frai-  
che & humide , sur leurs joues & leur  
front , s'attache au nez de ceux qui ju-  
gent à propos de les saluer ; car en ce  
pays , le salut consiste à s'approcher l'un  
de l'autre d'assez près pour se joindre  
doucelement le bout du nez ; ce qu'un  
spectateur pourroit aisément prendre  
pour un baiser. Quelques personnes de  
notre équipage se sont quelquefois con-  
formés à cet usage , & ont fait agréable-  
ment la ronde des nez de la compagnie  
où ils se trouvoient. Les Indiens paroif-  
soient très-reconnoissans de cette petite  
attention ».

« DANS la soirée, tous nos bateaux  
étant occupés à transporter les pieces  
à l'eau , & M. Banks voyant qu'il étoit  
très-probable qu'on le laisseroit à terre  
avec sa compagnie jusqu'à la nuit , ce  
qui leur feroit perdre un tems précieux,  
qu'ils vouloient employer à mettre en  
ordre



ordre les plantes qu'ils avoient recueillies, s'adressa aux Indiens pour avoir un passage dans une de leurs pirogues. Ils y consentirent avec plaisir, & sur le champ, une pirogue fut lancée à ce dessein. Ils s'y embarquèrent au nombre de huit; mais n'ayant point l'usage de ces barques, qui exigent le plus parfait équilibre, la pirogue chavira au milieu des lames, & il fallut nâger pour regagner le rivage. On jugea qu'il étoit prudent de ne passer que quatre à la fois, & de songer à se tenir avec plus de précaution. M. Banks, le Docteur Solander, Tupia & Tayeto, furent du premier voyage & arrivèrent au vaisseau sans aucun autre fâcheux accident ».

« LA difficulté qu'il y avoit à transporter les pieces à l'eau du rivage à bord, à cause de la lame qui étoit terrible, me détermina à ne pas faire dans cette place, un plus long séjour ».

« CETTE baie, à laquelle les naturels donnent le nom de *Tegadoo*, gît par les



trente-huit degrés dix minutes de latitude. Mais comme elle n'a rien de recommandable, une description détaillée est très-peu nécessaire ».

« EN sortant de cette baie, je me proposai de courir au Nord; mais le vent absolument contraire, ne me permit de faire aucune route. Tandis que j'étois à lutter contre le vent, quelques Indiens s'étant rendus à bord, m'assurèrent que dans la baie qui étoit un peu au Sud, je trouverois de l'eau fraîche en abondance, sur une des rives où l'atterrissage étoit facile. Je crus qu'il étoit plus avantageux de relâcher dans cette baie, où je pourrois faire de l'eau, & former de nouvelles liaisons avec les habitans, que de tenir la mer ».

« JE portai le cap sur cette baie, & je fis en même-tems, partir deux bateaux armés pour prendre les sondes & reconnoître l'aiguade. A leur retour ils confirmèrent le rapport des Indiens. Je vins y mouiller le 22, à une heure



après midi, sur onze brasses d'eau, fond de sable, ayant la pointe septentrionale de la baie au Nord-quart-Nord-Est, la pointe méridionale au Sud-Est; & l'aiguade, qui étoit dans une petite crique, un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, au Sud-quart-Sud-Est, à la distance d'un mille ».

« LE vaisseau fut à peine à l'ancre, que plusieurs pirogues se détachèrent du rivage & nous apportèrent différens articles, pour des étoffes d'Otahiti & des bouteilles, qu'ils recherchoient avec empressement ».

« LE lendemain, dans l'après-midi, je fis mettre les bateaux dehors, j'allai à terre pour examiner l'aiguade, accompagné de MM. Banks & Solander. Notre bateau territ à une petite crique où la lame ne se faisoit point du tout sentir. Je trouvai l'eau parfaite, & l'aiguade étoit on ne peut pas plus avantageusement située. Dans le voisinage, étoit un bois si épais, si ferré, qu'il en



étoit presque impraticable, les habitans étoient, comme ceux que nous quittions, pacifiques & civils ».

« LA longitude de cette baie, d'après le résultat moyen de plusieurs hauteurs méridiennes & d'observations que j'avois faites avec M. Green, pour déterminer le gissement de la côte, est par les cent quatre-vingt degrés quarante-sept minutes à l'Ouest du méridien de Greenwich, ou par les cent quatre-vingt-seize degrés cinquante-quatre minutes du premier méridien; & ayant pris hauteur à midi avec le quart de cercle, qui fut dressé dans le voisinage de l'aiguade, je trouvai sa latitude australe de trente-huit degrés vingt-deux minutes, vingt-quatre secondes ».

LE jour suivant, tout fut disposé pour faire l'eau & le bois. Je passai la journée à terre, & MM. Banks & Solander parcoururent la contrée, pour y chercher des plantes nouvelles. Dans



cette course ils firent des observations intéressantes. Ils trouvèrent plusieurs maisons qui paroissoient entièrement abandonnées. Les habitans s'étoient retirés sur les hauteurs, sous une espece d'hangard légèrement bâti. Comme ils s'avançoient dans une vallée, les montagnes de part & d'autre, étant très-escarpées, ils eurent la vue d'une curiosité naturelle bien extraordinaire. C'étoit un rocher percé dans le vif, de manière qu'il formoit une arcade, ou une caverne qui conduisoit directement à la mer.

CETTE arcade, taillée des mains de la nature, avec cette magnificence rude & grossière qu'elle met dans tous ses ouvrages, avoit soixante-quinze pieds de longueur, sur une largeur de trente-sept, & elle s'élevoit à la hauteur de quarante-cinq. On découvroit à trayers cette ouverture, la baie & les montagnes opposées. Ce coup d'œil subit, qui semble tenir du prodige, jette l'ame



dans cette admiration muette que ne peuvent opérer toutes les combinaisons de l'art.

LE soir, comme ils revenoient vers l'aiguade, ils rencontrèrent un vieillard qui les retint quelque tems pour leur faire voir les exercices militaires des habitans de la contrée, avec la lance & le casse-tête, qui sont leurs armes les plus en usage.

LA lance a depuis dix jusqu'à quatorze pieds de long; elle est faite d'un bois très-dur, & pointue des deux bouts. On a déjà décrit le casse-tête.

UN poteau ou un pieu représentoit l'ennemi, qu'il avoit à combattre. Il s'avançoit de l'air le plus terrible, brandissant sa lance dont il frappoit le pieu avec adresse. Dans la supposition qu'il avoit percé son adversaire de sa lance, il faisissoit son casse-tête, couroit sur son ennemi qu'il étendoit à terre, & avec une fureur difficile à peindre, il frappoit le haut du pieu, censé être la



tête de l'ennemi, de plusieurs coups dont un seul auroit fendu le crâne d'un bœuf. L'usage du casse-tête pour fondre sur un ennemi déjà percé d'une lance, fit naturellement conjecturer à M. Banks que dans les batailles, ces peuples ne se faisoient point de quartier.

« MM. BANKS & Solander firent le lendemain, une nouvelle course, & Tupia resta avec les travailleurs. Entte les Indiens qui s'assemblèrent autour d'eux, étoit un Prêtre; Tupia eut avec lui une conversation savante. Sur les grands principes de la religion, ils paroissoient être d'assez bon accord; mais Tupia montrait des connoissances plus étendues. Les Indiens prêtoient une oreille attentive & l'écoutoient avec le respect qu'inspire un saint enthousiasme ».

« DANS le cours de cette conversation singulière, après avoir discuté les principaux points de théologie, Tupia



demanda au Prêtre, s'il étoit vrai qu'il fussent dans l'usage de manger les hommes, à quoi le Prêtre répondit affirmativement; mais il ajouta qu'ils ne mangeoient que les ennemis qu'ils avoient tués dans le combat ».

« LE Docteur Solander s'embarqua le 27 dans la matinée pour aller reconnoître le fond de la baie. Il en côtoya toute la rive, & prit terre en deux endroits; mais il n'apperçut rien qui fût digne de remarque ».

« LES habitans se montrèrent affables, hospitaliers, empressés à nous faire voir tout ce qui paroissoit piquer notre curiosité. Entr'autres bagatelles que le Docteur Solander acheta d'eux, il se trouvoit une toupie assez semblable à celles dont les enfans s'amusent en Angleterre; les Indiens firent signe qu'il falloit un fouet pour la faire jouer ».

« M. BANKS alla reconnoître une palissade qu'il avoit apperçue sur une hau-



teur. La pente de la coline roide , escarpée , étoit d'un accès d'autant plus difficile , qu'elle étoit boisée. Il en atteignit néanmoins le sommet , où l'on avoit construit plusieurs maisons que quelques motifs avoient fait désertter ».

« L'ESPECE de retranchement qui bordoit la cime de la colline étoit fait de pieux , enfoncés profondément en terre , hauts d'environ seize pieds , placés sur deux lignes qui laissoient entr'elles une toise d'intervalle ; & les pieux , dans chaque rangée , étoient à dix pieds l'un de l'autre. L'espace entre les deux alignemens étoit recouvert de bâtons , qui , inclinés l'un vers l'autre , du sommet des pieux , présentoient la forme d'un toit. Cet ouvrage , avec un fossé qui lui étoit parallèle , regnoit sur une étendue circulaire d'environ trois cens pieds ».

« LES Indiens , rassemblés près de l'aiguade , nous donnèrent sur la demande qu'on leur en fit , le spectacle de

« selon les coutumes »



leurs chants de guerre. Cette scène, où les femmes joignoient leurs voix à celle des hommes, étoit véritablement tragique. Les femmes comme les hommes se démontent le visage d'une manière horrible. Ils roulent des yeux, tirent la langue & poussent de hauts & profonds soupirs ; mais ces contorsions, ces grimaces effroyables s'exécutent dans des tems réglés, & d'accord avec le chant qui forme une harmonie digne des enfers ».

« LA curiosité nous conduisit sur une Ile qui est à la gauche de l'entrée de la baie. Nous y vîmes une de leurs plus grandes pirogues. Sa longueur étoit de soixante-huit pieds & demi de l'avant à l'arrière ; sa plus grande largeur de cinq ; & sa hauteur de trois. Son fond taillé en couteau, étoit composé de trois arbres creusés en gouttière. Celui du milieu étoit le plus long. On voyoit sur les côtés des bas-reliefs, passablement gravés, mais le devant étoit orné d'une sculpture plus riche ».



« SUR cette Isle, on avoit construit une maison. C'étoit la plus considérable de celles que nous eussions encore vues; mais elle paroissoit n'être pas achevée, & elle étoit remplie de copeaux. L'équarissage des bois de construction annonçoit qu'on s'étoit servi d'outils bien tranchans. Les piliers qui soutenoient le toit, étoient décorés de bas-reliefs, faits de main de maître, mais d'un goût bisarre ».

« LA baie où le vaisseau étoit à l'ancre, porte le nom de *Tologa*. Elle est d'une moyenne grandeur. Il y a depuis sept jusqu'à treize brasses d'eau, fond de sable pur & de bonne tenue. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du Nord-Est. Sur la pointe du Sud, s'élève une petite Isle, si près de la principale terre, qu'on ne peut pas l'en distinguer. Deux grands rochers se présentent à la pointe septentrionale de l'Isle, à l'entrée de la baie: l'un est d'une forme conique, & l'autre



est percé à jour dans plusieurs endroits ; de manière qu'on croiroit voir plusieurs arches d'un pont. C'est du côté de ces rochers & assez près de l'entrée de la baie , que se trouve la petite anse où nous fîmes de l'eau & du bois. On trouve encore une petite Isle pierreuse vis-à-vis la pointe du Nord de la baie ; & à près d'un mille en de-là , est une chaîne de rochers & de brisans ».

« EN cet endroit , l'aiguille aimantée déclina de quatorze degrés trente-une minutes vers l'Est. Dans les sygygies , le flot , qui commence vers les six heures , monte perpendiculairement à la hauteur de cinq ou six pieds ».

« LE commerce que nous fîmes avec ces Insulaires , consista en une petite quantité de poissons & de patates douces , avec quelques bagatelles de pure curiosité. Nous ne vîmes d'autres quadrupèdes , que des chiens & des rats. De la cime des différentes hauteurs où nous montâmes , dans l'espé-



rance d'avoir une vue très-étendue de la contrée, nous n'apperçumes jamais que la chaîne des plus hautes montagnes, qui se perdent dans les nues ».

« LA fougère est presque la seule plante qu'on trouve sur les montagnes; mais leurs pentes, souvent très-rapides, sont couvertes de bois, & de verdure de différentes nuances, & entremêlées de plantations. Nous trouvâmes dans les bois plus de vingt sortes d'arbres inconnus, dont nous emportâmes des plants ».

« LE bois que nous coupâmes pour le chauffage, avoit quelque ressemblance avec l'érable, & il rendoit une gomme visqueuse. Nous en trouvâmes d'une autre espèce d'un jaune foncé, qui pourroit probablement servir dans les teintures. Nous vîmes encore une espèce de palmiste; nous en coupâmes quelques-uns pour en avoir les choux. La contrée est généralement couverte de plantes, parmi lesquelles le céleri



croît en abondance; & les bois sont peuplés d'une infinité d'oiseaux non moins variés par l'espece, que par le plumage, & presque tous de la plus rare beauté. Le sol des vallées & sur la pente des collines, est léger & sablonneux; mais propre à la production de toutes les especes de racines. Les terres divisées en petites portions très-bien cultivées, sont occupées en grande partie par des patates douces & des iniams ».







## CHAPITRE III.

*Suite de la navigation autour de la nouvelle Zélande ; incidens arrivés dans cette course ; description des villages des habitans.*

DE la baie Tologa, on fit voile au Nord, en prolongeant la côte. Après avoir couru dix heures dans cette direction, on porta sur une petite Isle qui est à l'Est, & distante d'un mille de la pointe du Nord-Est de la côte, qui de là se fait Nord-Ouest-quart-Ouest, & Ouest-Nord-Ouest, autant que la vue peut s'étendre; & cette pointe est de toute la côte, la terre la plus avancée à l'Est: on la nomma par cette raison, le *Cap de l'Est*, & l'Isle qui se trouve à sa hauteur, l'*Isle de l'Est*. Elle n'a qu'une très-petite circonférence, elle est élevée, mais elle paroît n'être qu'un



rocher blanchâtre dénué de plantes. Le cap est un rocher blanc d'une hauteur considérable : sa latitude australe est de trente-sept degrés quarante-deux minutes trente secondes, & sa longitude de cent soixante-seize degrés quarante-une minutes.

DEPUIS la baie de Tologa jusqu'au cap de l'Est, la terre est d'une hauteur modérée, mais inégale : elle forme plusieurs petites baies, dont le rivage est sablonneux. Une brume épaisse déroboit le coup d'œil que peut offrir l'intérieur de la contrée.

DANS cette étendue les sondes varièrent de trente à quarante brasses à la distance d'environ une lieue de la côte.

APRÈS avoir doublé le cap de l'Est, on découvrit un grand nombre de villages & des campagnes bien cultivées. La contrée en général avoit un aspect plus riant & paroissoit plus fertile que vers le Sud. Du pied des montagnes,  
le



le terrain s'abaisse en une pente douce jusqu'au bord de la mer.

A quatre lieues , à l'Ouest du cap , on eut la vue d'une baie qui fut nommée la baie d'Hicks , du nom de celui qui l'avoit découverte. On continua de prolonger la côte à deux ou trois milles du rivage , suivant sa direction , qui devint bientôt Sud-Ouest ; & alors on vit la terre présenter l'apparence d'une Isle.

VERS les neuf heures du matin , on apperçut cinq pirogues sortir d'une anse & voguer sur le vaisseau : elles portoient une quarantaine d'Indiens tous armés de lances & de casse-têtes. Ils pouffoient de grands cris & branloient leurs lances. On ne pouvoit pas douter qu'ils ne fussent résolus de former une attaque.

« Nous n'étions pas sans inquiétude , dit M. Cook , de voir les habitans si peu traitables , au moment même où nous espérions que la haute opinion



que nous avions donnée de nos forces & de notre humanité se feroit répandue au loin, & auroit disposé les Infulaires à devenir nos amis. Une de ces pirogues n'étoit plus qu'à quelques pas de nous, lorsqu'une autre d'une grandeur démesurée quitta le rivage & fit la plus grande diligence pour se joindre aux premières : elle contenoit un grand nombre d'Indiens armés. Quand elle approcha, elle reçut des signaux de celle qui étoit la plus voisine du vaisseau, & nous vîmes alors distinctement seize rameurs de chaque côté, & un grand nombre d'autres, debout ou assis, formant à-peu-près un corps de soixante hommes ».

« COMME elle forçoit de rames pour arriver sur nous, je crus devoir rallentir cette impétueuse ardeur, en lui donnant une conviction frappante de la supériorité de nos armes. Je fis tirer un canon chargé à cartouches pointé à quelques pas d'elle : ce coup l'étonna,



suspendit sa marche, sans l'obliger à la retraite ; mais à la décharge d'un second, tiré par-dessus leurs têtes, ils jetèrent leurs armes, saisirent leurs pagaias, & ramèrent vers le rivage avec tant de précipitation, qu'ils ne sembloient pas respirer ».

« DANS la soirée, trois ou quatre pirogues vinrent reconnoître le vaisseau : elles étoient désarmées, & se tinrent à la distance de la portée d'un fusil ».

« JE nommai le cap dans le travers duquel se trouvoit le vaisseau, au moment où nous fûmes menacés d'une attaque, le *cape Runaway*, le *cap de la Retraite*. Il gît par les trente-sept degrés trente-deux minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-quinze degrés cinquante-trois minutes de longitude. Avant le coucher du soleil, nous vérifiâmes que la terre, qui le matin s'étoit montrée sous l'apparence d'une Isle, en étoit une réellement ; & nous



lui donnâmes le nom de l'*Isle Blanche*».

« LE lendemain, le jour naïssoit à peine, que nous découvrîmes environ quarante-cinq pirogues qui ramoient vers nous : sept d'entr'elles accostèrent le vaisseau, & après quelques explications avec Tupia, elles nous vendirent des écrevisses de mer, des moules & quelques autres crustacées. Ces Indiens traitèrent avec nous assez amicalement. Dès qu'ils se furent éloignés, d'autres prirent leur place, & se conduisirent d'abord d'une manière civile : mais bientôt ils prirent ce qu'on leur mettoit entre les mains, sans vouloir faire aucun retour».

« L'UN de ceux qui faisoit de ces friponneries, ayant été menacé, affecta un air de dérision, osa nous défier, & s'éloigna en même tems du vaisseau. Un coup de mousquet qui, lui passant sur la tête, lui fit siffler les balles aux oreilles, le ramena sur un ton plus sérieux, & les échanges



se firent avec plus de régularité ».

« LES pirogues passèrent d'un autre côté du vaisseau pour traiter : les Indiens voyant qu'on ne les surveilloit pas avec la même attention qu'auparavant, recommencèrent leurs fraudes, & devinrent de plus en plus insolens. L'un d'eux fut assez hardi pour délier à la vue de ceux qui l'observoient quelques toiles qu'on avoit suspendues à une corde pour sécher : malgré toutes les menaces qu'on put lui faire, il les mit dans sa pirogue, refusa de les rendre, sans même faire mine de vouloir prendre la fuite. Un coup de fusil qu'on lui tira par-dessus la tête, le rendit encore plus plaissant : un second coup, chargé à dragées, qui l'atteignit dans le dos, ne fit sur lui que l'effet d'un coup de canne à un Européen ; & il continua tranquillement d'empaquer sa toile. Les pirogues s'étant alors retirées à environ cinquante toises du vaisseau, entonnèrent leurs chants de



guerre, & nous défièrent au combat ».

« COMME ils ne paroissoient pas avoir dessein de nous attaquer, je ne voulus leur faire aucun mal ; mais je craignis que ces bravades ne produisissent pour nous un mauvais effet parmi leurs compatriotes : je crus devoir les convaincre qu'ils étoient encore en notre pouvoir, quoiqu'ils fussent fort au-delà de la portée de toutes les armes de trait. Je fis pointer dans leur voisinage un canon de quatre. La vue du boulet, frappant l'eau & s'élevant à diverses reprises au-dessus de sa surface, fort loin au-delà de leurs pirogues, les pénétra de frayeur, & ils ramèrent promptement vers le rivage, sans oser regarder derrière ».

« DANS l'après-midi, nous apperçûmes à l'Ouest une Isle d'un aspect très-agréable. Je tins le vent, & j'allai au plus près pour passer en-dehors ; mais la nuit étant survenue avant que je pusse la doubler, je ferrai la côte de plus près, & je passai en terre de cette Isle ».



« A sept heures du soir, nous en étions très-près. Nous vîmes voguer sur nous une pirogue qui en sortoit : elle étoit double, ou plutôt c'étoit deux pirogues accouplées à-peu-près sur le plan de celles que nous avions vues à Otahiti : elle avoit de même son pavillon ; mais la coupe & les décorations en étoient différentes. Sa voilure, composée de nattes, étoit triangulaire : l'hypoténuse, ou le grand côté, étoit assujetti le long du mât : le côté qui partoît du pied du mât étoit envergué sur un bâton mobile, pour pouvoir donner à la voile la position la plus conforme à la direction du vent. C'étoit le premier bâtiment de cette espece que nous eussions vu depuis notre départ des Isles de la société. Les Indiens qui étoient à son bord paroissoient de très-bonne humeur : s'étant approchés du vaisseau, ils entrèrent en conversation avec Tupia ; & nous leur supposâmes des dispositions pacifiques ;



mais à nuit close, ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, & s'éloignèrent à force de rames ».

« Nous apprîmes de Tupia que les Indiens de cette pirogue nommoient l'Isle, sous laquelle nous étions, *Mowtohora*. Son circuit n'est pas d'une grande étendue : ses terres sont cependant fort élevées ; & elle est à six milles de distance du continent. On peut jeter l'ancre sur sa côte méridionale, par quatorze brasses d'eau. Au Sud-Ouest quart-d'Ouest de cette Isle, on voit sur la principale terre dans la proximité du rivage une montagne en forme de pain de sucre que je nommai le *Mont-edge-Combe*. Il est d'autant plus apparent qu'il se trouve dans une vaste plaine. Sa position est par les trente-sept degrés cinquante-neuf minutes, & par cent quatre-vingt-quatre degrés trente-quatre minutes de longitude ».

« EN gouvernant à l'Ouest, le fond s'éleva tout d'un coup, & nous pas-



sâmes de dix-sept à dix brasses d'eau. Sachant que nous n'étions pas éloignés des petites Isles, & d'une chaîne de rochers que nous avions apperçue dans le jour, je crus qu'il étoit prudent de revirer de bord & de passer la nuit en panne sous Mowtohora, où j'étois assuré qu'il n'y avoit aucun danger à courir. Ce fut un trait de prudence dont nous eûmes lieu le lendemain de nous applaudir ; car en faisant voile à l'Ouest, nous eûmes distinctement la vue de plusieurs brisans, de l'avant à nous, dont quelques-uns étoient à fleur d'eau, & d'autres au-dessous. Ils gissent au Nord-Nord-Est du Mont-edge-Combe, à une lieue & demie de l'Isle Mowtohora & à neuf lieues environ du continent. Nous passâmes en terre de ses rochers, ayant sept & jusqu'à dix brasses d'eau ».

« On apperçut dans la matinée des pirogues & des Indiens sur le rivage ; plusieurs voguèrent sur le vaisseau, sans pouvoir en approcher, à l'exception



d'une seule qu'à cause de sa voilure nous crûmes être celle qui la veille nous avoit régales d'une volée de pierres. Les Indiens de son bord entrèrent en conversation avec Tupia. Nous nous attendions à une nouvelle décharge de leur munition , qui n'étoit guère dangereuse qu'aux vitres de la chambre. Ils voguèrent en face du vaisseau pendant près d'une heure , causant toujours d'un air de bonne amitié. Mais ces paisibles apparences se terminèrent par le salut qu'on avoit d'abord prévu ; on y répondit par un coup de mousquet , tiré par dessus leurs têtes ; & ils prirent la fuite , plus satisfaits d'avoir donné une preuve de leur courage en insultant deux fois un bâtiment si supérieur au leur , qu'intimidés par la décharge du mousquet ».

« Nous passâmes bientôt entre le continent & une Isle basse & plate. La distance de l'un à l'autre est d'environ quatre milles ; & la profondeur de l'eau



depuis dix jusqu'à douze brasses. Le continent ou la principale terre entre cette Isle plate & Mowtohora est d'une médiocre élévation ; mais sans presque aucune inégalité ; la campagne, couverte de villages & de plantations annonce un sol fertile ».

« LES villages sont bâtis sur des éminences près de la mer, & défendus du côté de la terre par un fossé & une banquette en dehors, & par une haute palissade en dedans. Outre la palissade, le fossé & la banquette, il y en a qui paroissent avoir des ouvrages extérieurs ».

« TUPIA étoit dans la persuasion que ces clôtures étoient les morais ou les temples de ces peuples ; mais nous pensions au contraire que c'étoient des forts ; & nous en conjecturâmes que ces Indiens, étoient exposés à de continuelles hostilités ».

« VERS les deux heures de l'après-midi, nous eûmes connoissance d'une



petite Isle , dont les terres sont très-élevées. Elle est à la distance de quatre milles d'un cap remarquable par sa rondeur & sa hauteur. De ce promontoire la côte court Nord-Ouest autant que la vue peut s'étendre ; mais elle prend un aspect moins riant , & l'œil n'est frappé que d'une chaîne de hautes montagnes qui se perdent dans l'éloignement ».

« LE ciel devenant brumeux, & le vent qui étoit directement du large ayant fraîchi , je tins le plus près, & gouvernai sur une Isle que nous avions en vue ; cette Isle , où nous portions & sous le vent de laquelle nous passâmes la nuit , nous restoit au Nord-Nord-Est à la distance de six ou sept lieues. Je la nommai *l'Isle Major* ».

« LE matin , elle se montra dans le Sud quarante sept degrés à l'Est , distante de six lieues , & dans le même tems un groupe d'Islets & de brisans nous restoit au Nord un demi-rumb à



l'Est & à une lieue de distance. Je leur donnai le nom de *la Cour des Aldermans*. Ces Iflots sont à une demie-lieue les uns des autres & à cinq lieues du continent. Cependant entr'eux & la principale terre, il y a d'autres petites Isles, dont la plupart ne sont que des rochers arides, quelques-unes néanmoins sont habitées. Leur gissement est par les trente-six degrés cinquante-sept minutes de latitude ».

» Nous découvrîmes sur le midi dans la proximité du continent, un rocher qui avoit l'apparence d'un château. Il nous restoit au Nord quarante degrés à l'Ouest, à une lieue de distance. La population paroissoit être nombreuse le long de la côte que nous avions rangée la nuit précédente, à en juger par quelques centaines de grandes pirogues que nous vîmes sur le rivage ; mais ayant côtoyé la terre encore pendant quinze lieues, le pays changea de nature : la contrée auparavant couverte d'arbres



& de verdure , n'offrit plus qu'une chaîne de rochers nuds , & des campagnes désolées ».

« DANS l'espace qui s'étend le long des côtes depuis le cap Turnagain jusqu'à l'endroit où nous étions arrivés , les Indiens reconnoissoient un Chef , qu'ils nommoient *Teratu* , & dont ils montroient la résidence dans une direction qui nous fit croire qu'elle étoit fort avant dans l'intérieure des terres ; mais nous découvrîmes dans la suite que nous nous étions trompés ».

« VERS une heure après-midi , trois pirogues parties de la principale terre , ayant vingt & un hommes à leur bord , s'approchèrent du vaisseau. Ces pirogues étoient d'une construction très-simple , ce n'étoit que des troncs d'arbres creusés au feu , peu commodes , & sans aucune décoration. Ces Indiens étoient presque nuds , & d'une couleur plus bronzée que ceux que nous avions vus ; mais tout misérables qu'ils paroif-



soient être, ils entonnèrent leurs chants de guerre, & sembloient nous annoncer notre entière destruction. Cependant ils restèrent quelque tems à la distance d'un jet de pierre du vaisseau; bientôt ils s'approchèrent de plus près, mais avec moins d'apparence d'hostilités. Un des matelots s'étant avancé sur le côté du vaisseau étoit sur le point de leur tendre une corde; la réponse à cette politesse, fut un trait de lance; & l'ayant manqué ils en lancèrent une autre dans le vaisseau; mais la décharge d'un seul coup de fusil, tiré par-dessus leurs têtes, les fit fuir avec précipitation ».

» Nous gouvernâmes alors sur un grand enfoncement que présentait la côte. Le fond d'abord de quarante & une brasses diminua graduellement jusqu'à neuf. Nous étions à la distance d'un mille & demi d'un rocher, qui s'élevait en forme de tour, près de la pointe méridionale de l'ouverture. Le même soir, nous laissâmes tomber l'ancre sur



sept brasses d'eau , un peu en dedans de la baie sur le rivage du Sud ».

« Nous étions à peine mouillés , que nous fûmes accostés de plusieurs pirogues , dont les Indiens armés , ressembloient aux derniers que nous avions vus. Ils se conduisirent d'abord d'une manière civile. On tira en leur présence un oiseau , au moment qu'il rasait la surface de l'eau. Les Indiens , sans en paroître étonnés , prirent l'oiseau & l'attachèrent à une ligne qui pendoit de l'arrière. Nous reconnûmes cette attention , en leur faisant présent d'une piece d'étoffe. Mais malgré ces civilités réciproques , & l'effet de nos armes à feu , ils entonnèrent dès qu'il fut nuit , leurs chants de guerre ; & s'étant approchés de la bouée , ils tentèrent de lever l'ancre par son orin. Le sifflement de quelques balles , qu'on leur fit entendre , ne servit qu'à les rendre encore plus insolens : en se retirant , ils nous menacèrent de reparoître le lendemain avec



avec des forces supérieures, & de nous exterminer tous jusqu'au dernier ».

« IL y auroit eu autant de générosité que de courage à nous informer du tems où ils se propofoient de former leur attaque ; s'ils n'eussent pas médité de nous surprendre dans la nuit. Leurs pirogues rodèrent deux fois autour du vaisseau ; mais s'appercevant que nous étions sur nos gardes , ils se retirèrent en silence ».

« LE soleil commençoit à peine à éclairer l'horison , qu'on vit douze pirogues s'avancer pour exécuter par la force une attaque qu'ils n'avoient pu faire à la dérobée. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante , tous armés de lances , de casse-têtes & de pierres. On voyoit à leur air qu'ils venoient dans la résolution de combattre. Tupia fut chargé de les détourner de ce dessein. Son discours ayant fait sur eux quelque impression , ils s'approchèrent du vaisseau , & nous offrirent de



traiter de leurs armes. Les deux premières furent livrées conformément aux conventions ; mais ayant reçu le prix d'une troisième , ils refusèrent de la donner , à moins qu'on ne la leur payât une seconde fois : on eût encore cette complaisance, & ils en exigèrent le prix une troisième fois ; les menaces qui accompagnèrent le refus ne servirent qu'à rendre plus arrogant l'Indien à qui elles étoient adressées ; il se retira à quelques pas du vaisseau , & nous défia d'un air méprisant & moqueur ».

« COMME je me proposois de rester cinq ou six jours dans cette place, pour y observer le passage de Mercure , il étoit nécessaire pour prévenir de plus fâcheux accidens , de leur faire voir que les insultes qu'on pourroit nous faire ne resteroient pas impunies. Je lui fis tirer un coup de fusil chargé à dragées & un autre chargé à balles à travers sa pirogue. Les autres Indiens , sans faire la plus légère attention à leur com-



pagnon blessé, revinrent au vaisseau, continuèrent de traiter avec la plus parfaite indifférence, mais avec plus de droiture. Cependant l'un d'eux jugea bientôt à propos de se retirer avec deux pièces d'étoffe qu'il avoit reçues pour le prix de ses armes, sans vouloir les remettre. Etant à environ cinquante toises du vaisseau, il se croyoit en sûreté. Un coup de fusil ayant atteint la barque à la ligne de flotaïson la perça de part en part. A l'instant ceux qui étoient à son bord voguèrent à force de rames vers le rivage, & toutes les autres pirogues s'éloignèrent avec la plus grande précipitation ».

« JE fis alors armer deux bateaux. J'allai sonder la baie & reconnoître un mouillage commode pour faire de l'eau. Nous côtoyâmes d'abord la rive septentrionale, d'où plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre. Comme nous avancions ils se retirèrent en nous invitant à les suivre; mais les voyant tous



armés, je ne pensai point qu'il fut prudent de le faire. J'allai reconnoître le fond de la baie, d'où j'aperçus un village bâti sur une éminence, & défendu par un fossé & une palissade. Après avoir marqué un endroit pour l'aiguade, à une petite distance d'où nous étions mouillés, je revins à bord ».

« A trois heures je levai l'ancre, je m'approchai plus près du rivage, & je mouillai de nouveau sur quatre brasses & demie d'eau, fond de sable doux, ayant à l'Est la pointe du Sud distante d'un mille ; & une rivière où nos bateaux pouvoient entrer à mer basse, nous restoit au Sud-Sud-Est à un mille & demi de distance ».

« LE jour suivant dans la matinée, quelques pirogues s'approchèrent du vaisseau ; & nous vîmes avec plaisir les Indiens tenir une conduite différente de celle qu'ils avoient tenue la veille. Il y avoit parmi eux un vieillard que sa prudence & son honnêteté avoient déjà



fait remarquer. Son nom étoit Toïava : il paroïssoit être d'un rang supérieur. Il s'étoit comporté , le jour précédent avec une grande circonspection. Il étoit toujours resté près du vaisseau dans une petite pirogue, & avoit traité comme un homme également incapable de faire ou de recevoir une injure. Je l'invitai à monter à bord, il s'y rendit avec un second. Je leur fis à chacun présent d'une piece d'étoffe d'Angleterre & de quelques clous. Ils nous dirent que nous avions inspiré une grande terreur à leurs compatriotes ; & je les assurai que notre amitié leur étoit offerte, s'ils vouloient être paisibles ; & que nous desirions seulement acheter ce qu'ils pourroient nous céder aux conditions qu'ils jugeroient raisonnables ».

« Dès que ces Indiens eurent pris congé , je fis mettre dehors les bateaux & j'allai reconnoître la rivière. Les Indiens , qui étoient d'un côté de la rivière , nous firent des signes d'amitié



& nous invitoient à descendre de ce même côté ; mais je préfèrai l'autre bord , qui me parut plus commode pour faire la pêche , & pour tirer des oiseaux , que je voyois en très-grand nombre ».

« TANDIS que nous étions occupés à tirer au vol , les gens de nos bateaux furent témoins d'un combat singulier entre deux Indiens. Ils s'étoient d'abord saisis de leurs lances ; mais les vieillards les leur ôtèrent des mains , les laissant terminer leur querelle à coups de poing. Les deux champions se chargèrent avec autant de vigueur que d'opiniâtreté ; mais se retirant peu à peu derrière une petite colline , nos gens ne virent point l'issue du combat ».

« LA contrée des environs de cette baie paroissoit nue & désolée. Les collines n'étoient pas sans verdure , mais il n'y croissoit qu'une grande espece de bruyère , dont les habitans avoient arraché & mis en tas les racines pour les emporter à leurs habitations qui de-



voient être à une distance considérable ; car nous ne vîmes point de maisons autour de la baie ».

« DANS l'après-midi, M. Banks remonta la rivière. A son embouchure elle est large & profonde ; mais deux mille au-dessus on n'y trouve pas un demi-pied d'eau, & l'intérieur de la contrée se montre sous une apparence encore plus triste, plus stérile & plus sauvage qu'aux environs de la baie ».

« DEUX jours après quelques Indiens, parmi lesquels étoit Toïava, vinrent avec des pirogues chargées de poissons, de lances, d'étoffes de leur fabrique, qu'ils nous vendirent à des prix modérés ; mais voyant venir deux pirogues du côté opposé de la baie, ils nous quittèrent brusquement, se hâtèrent de regagner le rivage, en nous disant qu'ils craignoient ceux qui arrivoient dans ces deux pirogues. C'étoit-là une preuve que les peuples de cette contrée commettent de perpétuelles



hostilités les uns contre les autres ».

« LA hauteur méridienne du soleil , observée avec un quart de cercle , un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie , nous donna la latitude de trente-six degrés quarante-sept minutes quarante-trois secondes ».

« MM. Banks & Solander firent , dans les environs de cette baie , une collection de plantes entièrement inconnues aux Naturalistes. Et comme ils restoient à terre , long-tems encore après le coucher du soleil , ils eurent occasion d'observer les dispositions de ces Indiens qui n'ayant aucune habitation autour de la baie , passoient la nuit sous le couvert des arbres. Les femmes & les enfans se couchoient d'abord ; les hommes formoient ensuite un cercle autour d'eux ; & leurs armes étoient posées contre quelques arbres voisins , comme s'ils eussent craint une attaque de nuit ».

« NOUS fûmes aussi informés qu'ils ne reconnoissoient ni Teratu , ni aucun



souverain. Ils différoient en cela de tous les autres habitans que nous avions vus le long des côtes. Nous en conjecturâmes qu'ils avoient secoué le joug de ce roi, & qu'étant une troupe de rebelles, ils pourroient fort bien n'avoir ni demeures fixes, ni terres cultivées en aucun endroit de la contrée ».

« LE 9 Novembre, jour du passage de Mercure, il y eut dès le matin autour du vaisseau une affluence de pirogues, chargées de maqueraux de deux especes; la première exactement semblable à celle qu'on pêche sur les côtes d'Angleterre, & la seconde étoit un peu différente ».

« Nous descendîmes à terre avec les instrumens propres à observer le passage de la planète. Le ciel, obscurci de nuages tous les jours précédens, étoit devenu pur & serein, on ne pouvoit pas desirer un jour plus favorable. L'observation du premier contact extérieur ou du commencement du passage, fut faite par M. Green seul, j'étois



occupé à prendre la hauteur du soleil pour assurer le tems. Le premier contact extérieur eut lieu à sept heures vingt minutes cinquante-huit secondes, du tems apparent ».

« CONFORMÉMENT à l'observation de M. Green le contact intérieur des bords de mercure & du soleil fut à douze heures huit minutes cinquante - huit secondes ; & le second contact extérieur à douze heures neuf minutes cinquante - cinq secondes. Suivant mon observation le contact intérieur fut à douze heures huit minutes cinquante-quatre secondes ; & le contact extérieur à douze heures neuf minutes quarante-huit secondes. La latitude du lieu de l'observation fut de trente degrés quarante-huit minutes cinq secondes & trente tierces. La latitude observée à midi fut de trente-six degrés quarante-huit minutes vingt-huit secondes. Le résultat moyen des observations de la veille & du jour donne trente-six degrés



quarante-huit minutes cinq secondes & trente tierces pour la latitude australe du lieu de l'observation. L'aiguille aimantée déclina de onze degrés neuf minutes vers l'Est ».

« UN coup de canon, tiré alors du vaisseau nous causa de vives inquiétudes. M. Gore, mon second Lieutenant, qui dans ce moment commandoit à bord, me rendit le compte suivant. Tandis que quelques petites barques de pêcheurs traitoient avec nos gens, survinrent deux grandes pirogues, remplies d'hommes armés de casse-têtes, de lances & de pierres. Une de ces pirogues avoit à son bord quarante-sept Indiens. On devinoit à leur air que leurs intentions n'étoient rien moins que pacifiques. Ils paroissoient ignorer la nature de nos armes, ou plutôt ils pensoient que leur nombre les assureroit de leur supériorité sur nous, quelles que pussent être nos armes. Cependant ils ne commirent aucune hostilité; pro-



blement parce qu'ils avoient été informés par ceux des autres pirogues avec lesquels ils s'étoient d'abord entretenus, à quels ennemis ils avoient à faire. Ils commencèrent bientôt à traiter : quelques-uns offrirent de vendre leurs armes, & l'un d'eux une piece d'étoffe quarrée, qui faisoit une partie de son vêtement ; & qu'ils nomment haahow. Plusieurs armes furent achetées, & M. Gore étant aussi d'accord pour le haahow, en donna le prix ; c'étoit une piece d'étoffe d'Angleterre. Il s'attendoit à recevoir l'haahow en échange ; mais l'Indien, en possession de la piece, refusa de faire aucun retour. En réponse aux menaces de M. Gore, les Indiens entonnèrent leur chant de guerre, & branlant leurs pagaies, sans cependant former d'attaque, ils le défièrent de l'air le plus insolent. L'Officier non moins indigné de leur audace que de leur friponnerie, étendit le voleur roide mort d'un coup de fusil.



« LES Indiens voyant tomber leur compagnon se retirèrent jusqu'à une certaine distance. M. Gore crut qu'ils méditoient encore une attaque. Pour les forcer à la retraite, il fit tirer par-dessus leurs têtes un coup de canon chargé à balles. Le bruit du canon & le sifflement des balles les fit fuir dans une extrême confusion. Cette aventure alarma les habitans de la baie ; mais étant plus particulièrement informés de l'affaire, ils avouèrent que le mort méritoit sa destinée ».

UN peu avant le coucher du soleil, les Indiens se retirèrent pour souper ; & nous les suivîmes pour être spectateurs de ce repas. Il consistoit en différentes sortes de poisson, en écrevisses de mer, & en oiseaux d'une espece qui nous étoit inconnue. Tout ces mets étoient rôtis au feu, ou cuits dans un four à la manière des Otahitiens. Leur manière de rôtir est toute simple. La piece est enfilée dans une broche de bois



fichée en terre, & inclinée vers le feu.

DANS le nombre de ces Indiens, nous observâmes une femme qui étoit en deuil d'un de ses proches parens. Elle étoit assise à côté des autres, qui, un seul excepté, paroissoient n'avoir pour elle aucun égard. Ses joues étoient humides de larmes, elle répétoit à voix basse, mais lamentable des paroles que Tupia ne put comprendre. Elle tenoit à la main une écaille d'huître dont elle se faisoit des incisions dans les bras, sur le visage ou sur le sein. Elle étoit toute sanglante. Une scène si horrible brise l'ame sans l'attendrir ».

« LE lendemain, nous allâmes reconnoître une grande rivière qui a son embouchure dans le fond de la baie. Nous la remontâmes l'espace de quatre ou cinq milles, & nous l'aurions remontée beaucoup plus haut, si le tems eût été plus favorable ; car elle étoit ici plus large qu'à son embouchure, & se divisant en plusieurs ruisseaux, elle for-



moit de petites Isles rases , couvertes de mangliers & inondées à marée haute. Il découle de ces arbres une substance visqueuse qui a beaucoup de ressemblance avec la résine ».

« Nous descendîmes de l'un & de l'autre côtés de la rivière : un arbre sur lequel plusieurs oiseaux de mer avoient fait leurs nids , fixa notre attention. On tira une vingtaine de ces oiseaux , dont nous fîmes , sur le lieu même , un excellent repas. Nous grimpâmes ensuite sur une montagne voisine , pour examiner le cours de la rivière. Je crus en découvrir toutes les sinuosités jusqu'à sa source. Ses bords ainsi que les Isles qu'elle formoit , étoient couverts de mangliers , & des bancs de sable offroient une grande abondance de diverses especes de coquillages. On voyoit en plusieurs endroits des rochers tout couverts d'huîtres , & une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques ».

« LA contrée , du côté de l'Est de la



rivière, étoit nue en grande partie. Le sol y paroît être de la plus grande stérilité, on n'y découvroit ni arbres ni arbustes : du côté de l'Ouest, elle paroît moins aride, elle est même boisée en quelques endroits ; mais la terre y est absolument inculte ».

« A l'entrée de la rivière, & jusqu'à trois mille au-dessus, on trouve un bon ancrage par quatre & cinq brasses d'eau ; & sur le rivage il y a des endroits très-commodes pour échouer un vaisseau. La marée dans les syzygies, y monte à sept pieds de hauteur. Nous ne pûmes pas nous assurer si quelques rivières viennent s'y décharger, après avoir arrosé la contrée ; mais nous observâmes quantité de petits ruisseaux qui ont leur source dans les montagnes voisines, & dont les eaux transparentes viennent grossir cette superbe rivière ».

« A son embouchûre, du côté de l'Est, nous vîmes un petit village, composé de quelques hangards, qui paroissent  
soient



soient n'être dressés que pour une résidence passagère. Les Indiens nous y reçurent avec beaucoup d'affabilité : ils nous offrirent des huîtres plates , que nous trouvâmes d'un goût délicieux ».

« A quelque distance de ce village est une pointe de terre fort élevée , qui s'avance dans la rivière & forme une petite péninsule. Sur cette éminence étoient les restes d'un fort qu'ils nomment *Eppa* ou *Heppa*. Il seroit difficile de trouver une place plus naturellement retranchée ; une poignée d'hommes peut s'y soutenir contre les attaques d'un corps formidable. La pente roide & escarpée de la colline la rend inaccessible de trois côtés que l'eau environne. En face de la contrée , elle est fortifiée par un fossé , & une banquette. Il y avoit vingt-deux pieds , du fond du fossé au sommet de la banquette , le côté intérieur ou la contre-escarpe , en avoit quatorze , & le fossé étoit large en proportion de sa



profondeur. Cet ouvrage étoit judicieusement exécuté ; & deux rangs de palissades bordoient le fossé des deux côtés. Les pieux de la palissade extérieure avoient été profondément enfoncés en terre , & inclinés du côté de la forteresse , il n'en restoit guère que les plus gros pieux , sur lesquels on voyoit des marques de feu. Il étoit probable que cette place avoit été emportée d'assaut par l'ennemi qui l'avoit ruinée. Un vaisseau qui devoit hiverner dans cette baie , ou y faire un long séjour , ne feroit pas mal de dresser ses tentes sur la péninsule , qui est assez spacieuse , & où toutes les forces de l'Isle réunies ne pourroient pas l'inquiéter ».

« DANS une autre course que je fis avec MM. Banks & Solander , pour reconnoître la contrée & prendre les relevemens de la côte du Nord de la baie , nous découvrîmes dans l'éloignement , deux villages fortifiés. Nous prîmes terre dans le voisinage de celui



qui étoit le moins considérable. Sa situation étoit vraiment pittoresque : il étoit bâti sur un petit rocher , détaché de la côte , & l'eau l'environnoit à marée haute ».

« LE rocher percé à jour , formoit une arcade majestueuse. Son sommet s'élevoit à soixante pieds au-dessus de la mer , dont les eaux , à marée haute , traversoient l'arche. La cime du rocher contenoit un espace où l'on pouvoit bâtir cinq ou six maisons. Le contour en étoit défendu par un retranchement. Elle n'étoit accessible que par un sentier étroit & escarpé , par lequel les habitans descendirent à notre approche , & nous invitèrent à y monter ; mais nous nous refusâmes à leurs instances , nous proposant de visiter un fort beaucoup plus considérable , qui n'étoit guère qu'à un mille de distance. En quittant ces Insulaires , nous fîmes quelques présens à leurs femmes ».

« Nous avions à peine dirigé nos



pas vers la bourgade que nous voulions examiner, que nous vîmes ses habitans venir en corps au-devant de nous. Ils étoient environ une centaine, hommes, femmes & enfans. Quand ils furent à portée d'être entendus, ils nous crièrent *horomai*, en nous faisant des signes d'amitié; & ils s'assirent ensuite parmi les buissons. Cette formalité est la marque certaine de leur bienveillance. Nous allâmes à eux, leur fîmes quelques présens, & leur demandâmes la permission de visiter leur *heppa*; ils y consentirent avec joie, & nous marchâmes ensemble vers leurs habitations ».

« LE bourg reçoit le nom de *Wharetouwa*; il est situé sur un haut promontoire, qui a une saillie considérable dans la mer, sur le côté du Nord & près du fond de la baie. Deux de ses côtés sont baignés par la mer, & paroissent absolument inaccessibles. Le troisième côté est une pente très-escarpée. Son



quatrième côté est de plein-pied avec le sommet de la colline, qui a très-peu de largeur. Le tout est défendu par une palissade de dix pieds de haut, faite de forts pieux, liés ensemble avec des pléyons. Le côté foible étoit défendu par un double fossé : le fossé du côté de la place, avoit une banquette, & une palissade derrière; mais assez éloignée pour laisser aux assiégés, qui sont sur la banquette, la liberté de se servir de leurs armes. La palissade extérieure se trouvoit entre les deux fossés, & inclinée du côté de la place. La profondeur de ce premier fossé étoit de vingt-quatre pieds, du fond au sommet de la banquette ».

« EN dedans de la palissade intérieure, s'élève un échaffaud, à la hauteur de vingt pieds : il en a six de large, & regne sur une longueur de quarante pieds environ. Cet échaffaud, qui porte sur de gros poteaux, distribués sur toute sa longueur, est le poste de ceux



qui doivent défendre les retranchemens , & d'où ils font pleuvoir sur les assaillans , une grêle de dards & de pierres , dont il y a toujours une ample provision. Un autre échaffaud de même espece, commande l'avenue du rivage, & il est de même en dedans de la palissade ».

« DE ce côté de la colline , on voit quelques ouvrages extérieurs & quelques huttes , qu'on n'a point construites comme des postes avancés , mais comme des retraites pour ceux qui ne pouvant loger dans la place , souhaitent d'être sous la protection des retranchemens. Ces palissades regnent sur tout le front de la colline , & ceignent la place de tous les côtés ».

« LE terrain est coupé de manière qu'il s'élève par étages , en amphithéâtre ; & chacune de ces plates-formes est palissadée ; elles communiquent entre-elles par des défilés qu'on peut aisément fermer ; de sorte que si l'ennemi



force la palissade extérieure, il lui faut encore, s'il veut se rendre maître de la place, enlever toutes les autres, dans la supposition que les assiégés s'opiniâtrent à défendre, pied à pied, le terrain ».

« L'ENTRÉE de la place est un passage étroit, long d'environ douze pieds, & qui communique avec l'avenue du rivage : elle passe sous un des échafauds, & sans avoir de porte, il est facile de la barricader de manière à pouvoir être difficilement forcée ; ou du moins d'en rendre l'entreprise très-dangereuse ».

« UN petit nombre d'hommes résolus, peuvent se défendre avec avantage, dans ces forteresses, & braver leurs ennemis. Il est impossible de les emporter de vive force sans l'usage des armes à feu. Ces places sont fournies de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siège, à l'exception d'eau. Il y avoit dans la place de grands amas de racines



de fougère, & de poissons secs ; mais nous n'apperçûmes pas qu'il y eût des sources plus voisines qu'un ruisseau qui couloit au pied de la colline. Il est vraisemblable qu'ils ont des moyens de se procurer de l'eau , sans cela, toutes leurs provisions séches deviendroient inutiles pour soutenir un siège ».

« SUR le desir que nous leur témoignâmes, de voir leur manière d'attaquer & de défendre une place, deux de leurs jeunes gens voulurent bien nous en donner le spectacle. L'un monta sur l'échaffaud, qu'ils nomment *provada* , pour soutenir l'attaque que le second formoit dans le fossé. Avant de lancer leurs traits, ils s'animèrent par le chant de guerre , & une danse qu'ils exécutoient avec des contorsions qui correspondent aux accens de leur infernale mélodie ».

« SUR le penchant de la colline, près de l'enceinte, il y avoit un petit champ où l'on avoit planté des courges & des patates ; c'étoit le seul endroit



cultivé dans les environs de la baie. Au pied de la pointe, sur laquelle étoient les fortifications, on voyoit deux petits rochers; l'un étoit arraché de la côte, & l'autre n'en étoit pas parfaitement détaché. L'un & l'autre paroïssent plus propres à être habités par les oiseaux que par des hommes : cependant on y avoit bâti des maisons & pratiqué des retranchemens. Cette Isle offre plusieurs autres ouvrages de ce genre sur des rochers, des îlots, & la cime des collines; nous y avons vu plusieurs bourgs, dont les fortifications sont plus régulières ».

« Il est bien extraordinaire qu'un peuple qui a eu le génie des fortifications, sans le secours d'outils de fer, n'ait pas imaginé d'autres armes de trait que la pique qu'ils lancent avec la main : ils ne connoissent ni l'arc, ni la fronde ; ce qui est d'autant plus surprenant, que l'invention de ces armes est bien plus naturelle que les ouvrages de



défense qu'ils construisent ; & qu'elles sont de la plus haute antiquité chez les nations les plus agrestes dans toutes les parties du monde ».

« OUTRE la pique ou la lance & le casse-tête, dont on a fait mention, ils ont encore la javeline & la hache d'arme. La javeline est un bâton quelquefois pointu des deux bouts, quelquefois d'un seul, ayant l'autre bout large & plat comme la palme d'une pagaie. La hache d'arme est de même, un bâton pointu par un bout, & façonné de l'autre en forme de hache. Les pointes de leurs lances sont quarrées & garnies sur les arrêtes, de petites pointes couchées en arrière ».

« APRÈS avoir reconnu la contrée le plus exactement qu'il nous fût possible, nous vîmes rejoindre nos bateaux, que nous ramenâmes à bord, chargés de céleri & de quelques autres plantes antiscorbutiques, qui croissent en abondance sur les bords de la baie ».



« DE retour au vaisseau, nous levâmes l'ancre & sortîmes de la baie. Nous eûmes alors la visite de plusieurs Indiens, entre lesquels étoit *Toiava*; il nous dit qu'aussitôt notre départ, il se rendroit à son Heppa, parce que les amis de l'Indien qu'avoit tué M. Gore vouloient venger sa mort sur lui, à qui ils faisoient un crime d'être en liaison avec nous ».

« A la hauteur de la pointe septentrionale de la baie, nous vîmes un grand nombre d'Isles de différentes grandeur. Elles s'étendoient au Nord-Ouest, à perte de vue, dans une direction parallèle à la principale terre ».

« JE donnai à la baie que nous venions de quitter, le nom de *Baie de Mercure*, à cause de l'observation qu'on y avoit faite du passage de cette planète sur le disque du soleil. Elle est située par les trente-six degrés quarante-sept minutes de latitude australe, & par les cent quatre-vingt-treize degrés



trente-sept minutes de longitude. On voit plusieurs Isles au Nord & au Sud de cette baie, & dans le milieu de l'entrée un islot ou un rocher ».

« EN dedans de la baie, dès qu'on a dépassé l'islot, on ne trouve nulle part au-dessus de neuf brasses d'eau. Le meilleur mouillage est celui qu'offre une petite anse sablonneuse, qui est au Sud du fond de la baie. Cette place est, on ne peut pas plus avantageuse pour y faire de l'eau & du bois; mais le fond de la baie présente à un vaisseau qui doit y faire quelque séjour, le mouillage le meilleur & le plus sûr ».

« Nous observâmes un sable ferrugineux en plusieurs endroits du rivage, qui y est charié par de petits ruisseaux qui viennent se décharger dans la baie. C'est-là une démonstration qu'il y a quelques mines de fer dans l'intérieur des terres; cependant les habitans de cette place, ni ceux d'aucun autre endroit de la côte, ne connoissent l'usage



du fer, & n'y attachent aucune valeur. Ils donnoient aux colifichets les plus inutiles, la préférence sur les clous, & même sur tout autre outil de ce métal ».







## C H A P I T R E I V.

*Navigation de la Baie de Mercure à la Baie des Isles ; description de cette partie de la côte & de ses habitans.*

E N sortant de la baie de Mercure, dit M. Cook, qu'il est intéressant de suivre dans cette circonvallation, je gouvernai au Nord-Est sur la plus Nord-Est des Isles dont j'avois apperçu la chaîne; mais le vent soufflant du Nord-Ouest, je ferai le vent pour m'élever au large; & le 18 Novembre, sur les sept heures du matin, je me trouvai par le travers d'un promontoire bien remarquable : il est par la latitude de trente-six degrés vingt-six minutes, à la distance de neuf lieues de la pointe de Mercure, dans la direction du Nord quarante-huit degrés à l'Ouest ».

« Nous apperçûmes un grand nom-



bre d'Indiens sur ce promontoire : ils paroissoient ne pas nous remarquer ; mais leur conversation étoit vive , animée. Une demi-heure après , plusieurs pirogues parties de différens endroits voguèrent sur le vaisseau. Dans ce même tems , les Indiens qui étoient sur le promontoire lancèrent une pirogue , s'embarquèrent au nombre de vingt , & se joignirent aux autres ».

« QUAND deux de ces pirogues , ayant près de soixante hommes à leur bord , furent assez près pour être entendues , les chants de guerre furent entonnés ; mais s'appercevant que nous ne daignons pas y faire attention , ils lancèrent quelques pierres sur le vaisseau , & ramèrent aussi-tôt vers le rivage ».

« NOUS croyions en être quittes ; mais ils ne tardèrent pas à revenir : ils paroissoient décidés à en venir à un engagement , & ils s'animoient les uns les autres par leurs chants guerriers. Tupia s'avança de son propre mouve-



ment sur le gaillard d'arrière : il leur cria de renoncer à nous attaquer, s'ils ne vouloient pas sur l'heure même perdre la vie ; & que nos armes, s'ils nous forçoient de nous en servir, feroient sur eux l'effet de la foudre. Ce discours ne fit que les animer ; ils agitèrent leurs armes d'un air terrible , en lui criant dans leur langage : « Venez à terre, & nous vous tuerons tous ». — « Comme nous ne sommes pas à terre , reprit Tupia , pourquoi nous cherchez-vous querelle ? N'ayant aucune envie de combattre , nous n'accepterons pas votre défi. Sur les eaux, il ne peut pas y avoir de sujet de dispute : la mer n'est pas plus votre propriété que la nôtre ».

« L'ÉLOQUENCE de Tupia qui nous étonna , ne put adoucir nos ennemis ; une grêle de pierres fut leur réponse à cette sage remontrance. Un coup de fusil tiré à travers une de leurs pirogues, fut pour eux un argument d'une plus grande



grande force ; & ils regagnèrent le rivage avec toute la diligence dont ils étoient capables ».

« DE la pointe où nous étions , la côte court à l'Ouest un demi-rumb au Sud l'espace d'environ une lieue , & ensuite Sud-Sud-Est, autant que la vue peut s'étendre pour ne pas écarter le continent , je résolus d'en suivre la direction & de passer en terre des Isles. Dans cette vue , je courus en rondissant le long du promontoire portant le cap au Sud ; mais les vents légers & variables ne me permirent pas de beaucoup avancer ».

« A l'aide d'une brise de l'Est , qui passa au Nord-Est, je prolongeai la côte, gouvernant au Sud-quart-Sud-Est & au Sud-Sud-Est , ayant de vingt-cinq à vingt-huit brasses d'eau ».

« APRÈS avoir couru environ sept ou huit lieues depuis midi , je laissai tomber l'ancre sur vingt-trois brasses d'eau. La prudence ne me permit pas



de courir plus loin dans la nuit, voyant des deux côtés la terre former l'entrée d'un détroit, d'une baie ou d'une rivière, dans la direction du Sud-quart-Sud-Est ; car nous ne pûmes découvrir aucune terre dans la direction de cette pointe du compas ».

« Dès l'aube du jour, nous levâmes l'ancre ; & le vent continuant d'être favorable, nous courûmes à petites voiles dans le détroit, en ferrant la côte de l'Est de plus près. Bientôt nous fûmes accostés par deux grandes pirogues : ces Indiens étoient de la connoissance de Toiava, & appellèrent Tupia par son nom. Je les invitai à se rendre à bord ; & persuadés qu'ils n'avoient rien à craindre en se comportant avec nous d'une manière honnête, ils montèrent dans le vaisseau. Je leur fis à chacun quelques présens, & je les renvoyai très-satisfaits : d'autres pirogues nous abordèrent ; un jeune Indien, qui se dit être le petit-fils de Toiava, vint à



notre bord; nous le congédiâmes avec quelques présens ».

« APRÈS avoir couru environ cinq lieues de l'endroit où nous étions mouillés la veille, le fond s'éleva régulièrement jusqu'à six brasses. Il eut été dangereux de se trouver sur une moindre profondeur, puisque nous avions alors le flot : je laissai donc tomber l'ancre dans le milieu du canal, qui a près de douze milles de large, & j'envoyai deux bateaux pour prendre les sondes ».

« LES bateaux n'ayant pas trouvé une profondeur de trois pieds d'eau au-dessus de celle que nous avions, je résolus, sans avancer plus loin avec le vaisseau, d'aller reconnoître le canal jusqu'à son débouquement, ou si c'étoit une baie, d'en faire le tour. Comme il paroissoit courir fort avant dans les terres, c'étoit une occasion favorable d'examiner l'intérieur de la contrée, sa population, son état de culture & ses productions ».



« AUSSI-TÔT que le soleil eut commencé d'éclairer l'horifon, je fis armer deux bâtimens à rames, & je m'embarquai avec MM. Banks, Solander & Tupia. Nous trouvâmes que le canal se terminoit à une rivière, neuf milles environ au-dessus de l'endroit où le vaisseau étoit à l'ancre. Nous entrâmes dans cette rivière avec le commencement du flot, & à trois milles au-dessus de son embouchure, l'eau n'étoit plus salée : à un mille plus loin, nous vîmes un bourg bâti sur une petite éminence sablonneuse ; mais il étoit environné d'un marais profond ; ce que les habitans considéroient sans doute comme une défense ».

« LES Indiens nous ayant apperçus, accoururent & nous firent de pressantes invitations de descendre à terre ; nous acceptâmes l'offre, & nous entrâmes dans leur bourg, malgré le marais. Ils nous reçurent à bras ouverts : Toiava, notre ami, les avoit déjà entretenus



de nous, & leur avoit donné une haute opinion de notre bienfaisance : mais notre dessein n'étoit pas de faire un long séjour chez ces honnêtes Indiens; nous avions en vue d'autres curiosités ».

« Nous remontâmes la rivière jusqu'à près de quinze milles de son embouchure; & trouvant que la contrée continuoit de se présenter sous le même aspect sans aucun changement sensible, & que nous n'espérions pas pouvoir la remonter jusqu'à sa source, nous descendîmes sur la rive occidentale pour examiner de grands arbres qui en ombrageoient les bords ».

« Nous avions déjà vu la même espèce d'arbre à la baie de Pauvreté & à celle de Hawkes : un de ces arbres avoit dix-neuf pieds huit pouces de circonférence, mesuré à six pieds au-dessus du terrain, & sa tige droite s'élevoit à quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur; ce qui lui donnoit environ trois cens cinquante pieds de solidité.



En avançant, nous en vîmes plusieurs autres beaucoup plus considérables : nous coupâmes un de ces arbres encore jeune, & le bois nous en parut solide & pesant. Peut-être n'est-il pas propre à faire des mâts ; mais il n'y en a pas de plus excellent pour faire des planches ; & s'il étoit possible de trouver quelque moyen de le rendre plus léger, il n'y auroit alors aucune contrée en Europe qui put produire d'aussi beaux mâts. Nous observâmes plusieurs autres especes d'arbres dans le bois ; mais elles nous étoient inconnues ».

« LA rivière, à cette hauteur, étoit aussi large que la Tamise à Greenwich, & la marée montante y est de la même force : elle n'a cependant pas autant de profondeur ; mais elle a assez d'eau pour les vaisseaux de la moyenne grandeur, & son fond vaseux est si doux, qu'un vaisseau en échouant ne souffriroit aucun dommage ».

« NOUS nous rembarquâmes pour



descendre avec le jufant; nous nommâmes cette rivière la Tamife. A notre retour, les habitans du bourg où nous étions descendus nous voyant entrer dans le canal, vinrent avec leurs pirogues chargées de diverses provisions, & traitèrent amiablement de tout ce qu'ils avoient à leur bord ».

« CE ne fut que le lendemain que nous pûmes regagner le vaisseau. Du 21 au 24, nous remontâmes la rivière en rangeant sa rive occidentale. Parvenus au Nord-Ouest de la pointe des Isles qui sont situées sur cette rive, nous revirâmes de bord, & reprîmes notre route au Nord-Ouest. Les vents forcés & par grains du Sud-Ouest-quart-Ouest & de l'Ouest-Sud-Ouest ne nous permirent pas de ranger la terre de trop près: nous n'en eûmes qu'une vue éloignée pendant une course de douze lieues ».

« NOTRE latitude observée étoit alors de trente - six degrés quinze minutes



vingt secondes, nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles d'une pointe de la principale terre; de trois lieues & demie d'une Isle très-élevée, qui nous restoit au Nord-Est-quart-d'Est, dans cette position la sonde nous donna vingt-six brasses d'eau. La pointe la plus éloignée que nous pussions découvrir sur le continent nous restoit au Nord-Ouest; mais nous appercevions plusieurs Isles qui gissent au Nord de cette direction ».

« LA pointe de terre, par le travers de laquelle nous nous trouvions & que je nommai la *Pointe Rodney*, peut être considérée comme terminant au Nord-Ouest l'embouchure de la rivière de la Tamise, en comprenant sous ce nom la profonde baie qui s'étend jusqu'à l'eau douce de la rivière; & le promontoire que nous doublâmes en y entrant, & que j'appellai le *Cap Colville*, la termine au Nord-Est ».

« LE cap Colville gît par les trente



fix degrés vingt-six minutes de latitude australe , & par les cent quatre-vingt-treize degrés quatorze minutes de longitude. Il s'élève directement de la mer à une hauteur prodigieuse , & il est remarquable par un énorme rocher qui est comme suspendu à son sommet , & qu'on apperçoit à une très-grande distance ».

« DE la pointe méridionale de ce cap , la rivière court dans la direction du Sud-quart-Sud-Est. Elle n'a nulle part moins de trois lieues de largeur dans une étendue de quatorze lieues au-dessus du cap : ses bords ensuite se rapprochent , & elle continue le même cours à travers une contrée basse ou une large vallée , parallèle au rivage de la mer ; mais il ne nous a pas été possible d'en appercevoir la source ».

« LE côté oriental de cette rivière , depuis son embouchure jusqu'à son rétrécissement , n'est qu'une chaîne de hautes collines en grande partie boi-



féés ; mais le côté occidental est moins élevé, & la contrée y est par-tout couverte d'arbres & de verdure. La terre, qui n'y est cultivée qu'en quelques endroits, paroît être de la plus grande fertilité ».

« A l'endroit où la rivière se resserre, le terrain est couvert de mangliers & d'autres arbuſtes ; mais plus loin il est planté de superbes arbres qui fourniroient les plus beaux bois de construction : en quelques endroits le bois s'étend jusqu'au bord de la rivière, & lorsqu'il en est à quelque distance l'espace intermédiaire est marécageux ».

« IL est vraisemblable que la rivière est poissonneuse ; car en plusieurs endroits nous vîmes des perches dressées pour tendre des filets. La plus grande profondeur de l'eau y est de vingt-six brasses, & elle décroît régulièrement jusqu'à une brasse & demie. Elle est de trois à quatre brasses à l'endroit où l'eau devient douce ; mais là se trouvent de



grands bancs de sable. Malgré cela un moyen vaisseau peut remonter cette rivière fort avant avec le flot, qui élève perpendiculairement les eaux à la hauteur de dix pieds. Dans les syzygies le flot commence sur les neuf heures du matin ».

« SUR la rive orientale de la rivière à six lieues du cap Colville, on voit nombre de petites Isles qui paroissent former avec le continent plusieurs bons ports. Vis-à-vis font d'autres Isles sur le côté de l'Ouest, où l'on trouveroit sans doute encore de bons havres; & d'ailleurs la rivière offre par-tout un ancrage sûr avec un fond suffisant; car elle est défendue de la mer par une chaîne d'Isles de différente grandeur qui traversent son embouchure. Et par cette raison, je les nommai *les Isles de la Barrière*. Elles gissent Nord-Ouest & Sud-Est dans une étendue de dix lieues. La pointe méridionale de la chaîne est au Nord-Est & entre deux



& trois lieues du cap de Colville ; & la pointe septentrionale est au Nord-Est & à quatre lieues & demie de la pointe de Rodney. La pointe de Rodney , qui est à l'Ouest-Nord-Ouest & à la distance de neuf lieues du cap de Colville , est située par les trente-six degrés quinze minutes de latitude Sud , & par cent quatre-vingt-douze degrés quarante-huit minutes de longitude ».

LES Indiens , qui habitent les bords de cette rivière , ne sont pas nombreux en proportion de la grande étendue de cette contrée. Ce sont généralement de beaux hommes , robustes & actifs : ils sont dans l'usage de se peindre tout le corps en rouge , ce que nous n'avions pas encore observé parmi les autres Indiens. Leurs pirogues sont grandes , d'une construction bien entendue , ornées de bas-reliefs d'aussi bon goût qu'aucune de celles que nous ayons vues sur cette côte ».

« Nous courûmes jusqu'au soir entre



le continent & les Isles ; & nous vîmes mouiller dans une baie par quatorze brasses d'eau , fond de sable. Dès que nous fûmes à l'ancre, nous prîmes en un moment avec nos lignes une centaine de poissons , qu'on nomme brêmes de mer. Ces poissons étoient du poids de six à huit livres piece. On en avoit par conséquent assez pour nourrir l'équipage pendant deux jours. Le succès de cette pêche, fit donner à la baie le nom de la *Baie de la Brême*. Les deux pointes qui la forment gissent entr'elles Nord & Sud, dans un éloignement de cinq lieues. Sa largeur est presque par-tout entre trois & quatre lieues : il paroît y avoir au fond une rivière d'eau douce ».

« La pointe septentrionale de la baie, qu'on nomma la pointe de la Brême, est très-élevée & bien remarquable par plusieurs rochers pointus qui en couvrent le sommet. On pourroit la reconnoître encore à plusieurs petites



Isles qui sont devant, & qu'on appella *la Poule & les Poulets*. L'une de ces Isles est haute & son sommet se termine par deux pointes. La pointe de la Brême, éloignée de dix-sept lieues & demie du cap de Colville dans la direction du Nord quarante-un degrés à l'Ouest, est par les trente-cinq degrés quarante-six minutes de latitude méridionale ».

« DE la pointe de Rodney à celle de la Brême, j'estime dix lieues. La côte dans cette étendue est basse & plantée d'arbres, distribués par groupes; & entre la mer & la terre ferme la plage est couverte de bancs de sable. Nous n'apperçûmes point d'habitans sur cette partie de la côte, mais des feux dans la nuit, qui annoncent qu'elle est peuplée ».

« Nous sortîmes de cette baie à la pointe du jour, & nous prolongeâmes la côte portant le cap au Nord. L'aiguille aimantée y déclina de douze



degrés quarante-deux minutes vers l'Est. La latitude observée à midi fut de trente-six degrés trente-six minutes Sud. La pointe de la Brême nous restoit au Sud, distante de dix milles; & la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue, nous restoit dans le Nord-Nord-Ouest. A cette hauteur, nous étions à deux milles du rivage, & nous avions vingt-six brasses d'eau ».

« LA contrée parut être basse & unie, mais boisée. Nous vîmes quelques maisons isolées, deux ou trois bourgs, défendus par des retranchemens, & dans les environs la terre sembloit être en bon état de culture ».

« DANS la soirée sept grandes pirogues nous accostèrent, elles avoient à leurs bords près de deux cens hommes. Quelques-uns montèrent dans le vaisseau, & nous dirent qu'on leur avoit déjà parlé de nous. Je fis des présens à deux d'entr'eux qui paroissoient être des Chefs. Mais quand ils



furent sortis du vaisseau , les autres se montrèrent fort turbulens. Quelques pirogues s'approchèrent pour traiter ; & quelques Indiens cherchèrent à tromper , refusèrent de livrer ce qu'ils avoient vendu après en avoir reçu le prix. A la décharge d'un coup de fusil chargé à dragées , tiré contre un des plus mutins , tous s'éloignèrent en même tems à une certaine distance du vaisseau , d'où au milieu de leurs chants guerriers , ils nous défièrent au combat. Je pensai qu'il convenoit de les intimider : une légère fusillade , suivie d'un coup de canon pointé par-dessus leurs têtes , les fit fuir à force de rames vers le rivage ».

« DANS le jour suivant nous continuâmes de prolonger la côte en portant au Nord. Vers le soir deux pirogues abordèrent le vaisseau ; ceux qui les montoient nous dirent qu'ils étoient informés de l'aventure de la veille , & ils traitèrent d'une manière paisible.

Deux



Deux autres pirogues beaucoup plus grandes & remplies de monde, arrivées à une certaine distance, hélèrent les premières, & après une courte conférence, elles s'approchèrent du vaisseau. Les dernières paroissoient porter des personnes d'un rang supérieur : elles étoient décorées de bas-reliefs & d'autres ornemens ».

« CES Indiens avoient diverses armes ; des casse-têtes de talc verd & d'os de baleine, auxquels ils paroissoient attacher un grand prix. Ils étoient d'une couleur plus bronzée, que ceux que nous avions vus au Sud. Ils avoient le visage & le corps peints de divers traits d'un bleu foncé : ce qu'ils nomment l'*Amoco*. Ces traits étoient larges sur les fesses, & tracés en ligne spirale. Plusieurs avoient les cuisses presque entièrement peintes ; les lignes de séparation faisoient d'abord croire qu'ils portoient des culottes de toile peinte rayée ».



« CES Indiens refusèrent long-tems d'échanger leurs armes contre tout ce qu'on vouloit leur offrir. Il y en eût un cependant qui convînt de donner une piece de talc, taillée en forme de hache, pour une piece d'étoffe. Il reçut ce prix & s'éloigna sans remettre l'arme ; un coup de fusil, tiré à travers sa pirogue le ramena, & il rendit la piece de drap. Alors toutes les pirogues se retirèrent ».

« A midi nous vîmes la côte s'étendre du Sud-quart-Sud-Est au Nord-Ouest-quart-Ouest, & une pointe remarquable nous restoit à l'Ouest à la distance de quatre ou cinq milles. Vers les trois heures, nous amenâmes cette pointe, que je nommai le cap *Brett*. Ce cap est beaucoup plus élevé qu'aucune autre partie de la côte adjacente. A son sommet est un haut morne, & à son Nord-Est-quart-de Nord à la distance d'environ un mille, on voit un Ilot ou un rocher, percé à jour, &



qui par conséquent présente l'arche d'un pont ».

« CE cap , est appelé par les Natures *Motugogogo* : il gît par les trente-cinq degrés dix minutes trente secondes de latitude australe , & par les cent quatre-vingt-douze degrés quatorze minutes de longitude. Il y a une grande & belle baie sur le côté occidental de ce cap. Elle s'ouvre au Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Dans l'intérieur , il paroît y avoir plusieurs petites Isles. La pointe qui en forme l'entrée du Nord-Ouest se trouve à trois ou quatre lieues du cap Brett dans la direction de l'Ouest trois degrés au Nord ; & je l'ai nommée la *Pointe Pococke* ».

« SUR le côté occidental de cette baie , nous vîmes plusieurs villages ; les uns sur des Isles , les autres sur le continent ; & plusieurs grandes pirogues pleines d'Indiens , qui avoient meilleur air que tous ceux que nous eussions encore vus. Leurs cheveux



noirs étoient attachés sur le sommet de la tête avec des plumes blanches. Dans chaque pirogue, il y avoit deux ou trois Chefs, qu'on distinguoit à leurs vêtemens, couverts de peaux de chiens. Le plus grand nombre étoit peint, comme les précédens ».

« DANS le cours de la journée, la route que nous fîmes en prolongeant la côte ne fut que de six ou huit lieues. Cependant nous ne vîmes guère moins de cinq cens Indiens autour du vaisseau ; ce qui prouve sans doute que la population est nombreuse dans cette partie de la contrée ».

« LE jour suivant à huit heures du matin, nous avons dépassé un groupe d'Isles, voisines du continent, distantes de vingt-deux milles du cap Brett, dans la direction du Nord-Ouest-quart-Ouest un demi-rumb à l'Ouest. Il y avoit alors si peu de vent que nous restâmes près de deux heures sans faire route. Plusieurs pirogues vinrent dans cet inter-



valle nous vendre des poissons , que nous nommâmes Cavalles, & ce même nom fut donné à ce groupe d'Isles ».

« Les Indiens étoient très-insolens ; tout en nous vendant leurs poissons ; ils nous faisoient de fréquentes menaces : & à l'arrivée de quelques autres pirogues , comptant sur la supériorité de leur nombre , ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Quelques coups de fusil dont l'un d'eux fut atteint au moment où il lançoit une pierre , ne purent leur en imposer ; mais à une fusillade mieux nourrie , ils se hâtèrent de regagner le rivage ; & nous poursuivîmes notre route ».

« LE vent qui souffloit de la partie du Nord quelques degrés à l'Ouest étoit directement de bout. Du vingt-sept au vingt-neuf que le vent fut de ce rumb , nous ne courûmes que des bordées défavantageuses. Voyant qu'il n'y avoit que du terrain à perdre à ce triste exercice , je portai sur une baie qui est à



l'Ouest du cap Brett; & vers les onze heures du matin, nous y vîmes mouiller par quatre brasses & demie d'eau, sur le côté du sud-Ouest d'une des Isles qui bordent le Sud-Est de la baie ».

« JE n'aurois pas laissé si promptement tomber l'ancre, si nous n'eussions pas diminué de fond tout d'un coup. J'envoyai aussitôt le maître avec deux bateaux armés, pour prendre les sondes. Il découvrit bientôt que nous étions mouillés sur un banc qui part de la pointe du Nord-Ouest de l'Isle, & qu'au de-là il y avoit depuis huit jusqu'à dix brasses d'eau ».

« NOUS ne tardâmes pas à être environnés d'une affluence de pirogues, qui portoient près de quatre cens Indiens. Quelques-uns furent reçus à bord. Je donnai une piece d'étoffe à l'un d'eux, qui paroissoit être un Chef, & je distribuai aux autres quelques bagatelles ».

« UNE de ces pirogues prit le mo-



ment où nous étions à table, pour enlever la bouée. Un coup de fusil tiré par-dessus leurs têtes ne put les forcer à se désister de leur entreprise; on tira sur eux à dragées; mais ils étoient trop éloignés: ils avoient déjà la bouée dans leur pirogue. On fut donc obligé de tirer à balles, & l'un d'eux ayant été blessé, ils jetterent la bouée par-dessus bord. A la décharge d'un canon, toutes les pirogues prirent la fuite; mais Tupia les rappella, en les assurant qu'on n'étoit pas dans l'intention de leur nuire, & qu'on ne demandoit pas mieux, que de se lier d'amitié avec eux. Plusieurs pirogues se rapprochèrent du vaisseau, & ils se conduisirent de manière à faire croire qu'ils seroient désormais plus honnêtes ».

« APRÈS avoir mouillé sur une plus grande profondeur d'eau; je fis armer deux bateaux, & j'allai débarquer sur l'Isle avec MM. Banks & Solander. En quittant le vaisseau, nous observâmes



que les pirogues qui étoient autour, ne nous suivoient pas, ce qui nous parut de bon augure. Mais nous n'étions pas à terre, qu'elles ramèrent vers différentes parties de l'Isle. Nous nous trouvions dans une petite anse, & en un moment, nous fûmes environnés de deux ou trois cens Indiens; les uns sortant des pointes de l'anse & les autres se montrant sur les hauteurs. Tous étoient armés; mais ils ne marchaient pas ensemble, ils arrivoient les uns après les autres, & d'un air de négligence, qui ne sembloit pas annoncer qu'ils eussent dessein de nous attaquer; & nous ne voulions pas commencer les hostilités ».

« Nous allâmes à eux, & tirant une ligne sur le sable, nous leur fîmes entendre qu'ils n'eussent pas à passer outre. Ils furent d'abord tranquilles; mais ils tenoient leurs armes prêtes à lancer, & ils paroissoient plutôt irrésolus que paisibles ».



« TANDIS que nous étions dans cet état de suspension, arriva un autre corps d'Indiens. Voyant leur nombre s'accroître, ils devinrent plus hardis. Ils commencèrent à chanter & à danser; ce qui est le prélude ordinaire du combat: cependant ils différoient encore leur attaque. Mais une partie s'étant détachée pour courir à nos bateaux, qu'ils tentèrent de tirer à bord; ce fut le signal auquel ceux qui étoient en présence, s'avancèrent pour passer la ligne de défense ».

« NOTRE situation devenoit alors trop critique pour devoir rester plus longtemps dans l'inaction. Je couchai en joue le plus avancé, & tirai sur lui à dragée: en même-tems M. Banks & deux autres firent feu sur le reste. A cette fusillade, ils tournèrent le dos, & se retirèrent en désordre; mais un des Chefs, qui étoit à dix toises environ de distance, les rallia, se mit à leur tête; les encourageant de la voix & du geste, & bran-



lant son casse-tête , il les ramena à la charge ».

« M. BANKS fit feu sur ce Chef , qui , saisi de frayeur au sifflement de la balle, prit la fuite avec ses compagnons. Cependant, ils ne se dispersèrent pas , & se rassemblant sur une hauteur, ils paroissoient n'attendre qu'un Chef plus intrépide, pour renouveler l'attaque. Ils étoient trop éloignés pour tirer sur eux à dragées : nous tirâmes à balles ; mais aucun d'eux n'ayant été atteint, ils restèrent en corps ».

« L'OFFICIER , qui commandoit à bord , apperçut les mouvemens des Indiens , dont il découvrit plusieurs bandes , que nous ne voyions pas. Il sentit le danger que nous allions courir , une fois enveloppés au milieu de ce nombre prodigieux d'hommes armés & furieux. A l'instant il mit une croupière sur le cable , pour présenter à l'Isle le travers du vaisseau , & fit feu de quelques canons. Le jeu inattendu de l'artillerie &



le sifflement des balles, qui passoient un peu au-dessus de leurs têtes, les pénétrèrent d'une si grande terreur, & les firent fuir avec tant de précipitation, qu'en un moment, on n'en vit plus un seul ».

« DANS cette affaire, il n'y eut que deux Indiens de blessés, & pas un seul ne perdit la vie. Mais si nous n'eussions pas contenu nos gens, il en seroit arrivé autrement; car la soldatesque, qui ne se plaît que dans le désordre, brûloit d'impatience d'exterminer ces Indiens ».

« QUAND nous nous vîmes dans une tranquille possession de l'anse, nous posâmes nos armes, & commençâmes à cueillir du céleri, qui y croît en une très-grande abondance. Quelque tems après nous nous rappellâmes avoir vu quelques Indiens se cacher dans le creux d'un rocher. Nous y allâmes, & un vieillard, qui étoit un des Chéfs, à qui le matin j'avois fait présent d'une piece



d'étoffe, en sortit avec sa femme & son frere, & se jettant à genoux, ils nous supplièrent de les recevoir sous notre protection. Nous les reçûmes avec bonté. Le vieillard nous dit alors qu'il avoit un autre frere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient été blessés, & il nous demanda avec un vif intérêt, s'il mourroit de sa blessure. Nous l'assurâmes qu'il ne devoit pas craindre pour sa vie; & lui mettant dans la main quelques petits plombs & des balles, nous lui fîmes entendre que ceux qui étoient atteints de ces dernières, perdoient la vie; mais que les autres n'occasionnoient qu'une blessure légère. Rassurés par nos bonnes façons, ils reprirent courage, vinrent s'asseoir auprès de nous, & comme une dernière preuve de notre amitié, nous leur fîmes quelques petits présens ».

« AUSSITÔT après, nous nous rembarquâmes, & ayant ramé vers une autre crique de la même Isle, nous



grimpâmes sur une hauteur qui commandoit la contrée à une distance considérable. Je ne pense pas qu'on puisse imaginer un coup-d'œil plus agréable. On découvroit des Isles innombrables, qui formoient autant de havres, dont les eaux étoient si paisibles, qu'aucun mouvement n'en ridoit la surface; des maisons éparfes & isolées, plusieurs petits bourgs & des terres dont la culture soignée annonçoit la population du territoire. L'un de ces bourgs ou villages, étoit très-peu éloigné. Nous en vîmes sortir plusieurs habitans, qui s'avancèrent vers nous, en prenant grand soin de nous faire appercevoir qu'ils étoient désarmés ».

« LES vents contraires, les calmes nous retinrent plusieurs jours dans cette baie; les Indiens continuèrent de traiter avec nous. Dans une visite que nous leur fîmes sur le continent, un Indien nous montra l'instrument dont ils font usage pour se piquer la peau.



Il étoit exactement semblable à celui dont on se sert à Otahiti pour la même opération ».

« Nous vîmes dans leurs plantations d'arbres, le *Morus papyfera*, que ces habitans, comme les Otahitiens, emploient à fabriquer leurs étoffes. Mais cette plante est ici plus rare qu'à Otahiti ; & les pièces d'étoffe que nous vîmes étoient trop peu larges, pour servir à d'autre usage, que d'ornement à leurs oreilles ».

« UN jour que nous débarquâmes dans un endroit fort éloigné de la baie, les habitans prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un vieillard, qui nous accompagna par-tout où nous allâmes. On lui fit quelques petits présens dont il parut enchanté. Nous arrivâmes à un petit fort, bâti sur un rocher que la mer environnoit à marée haute, & qui n'étoit accessible que par une échelle. En approchant de cette petite forteresse, le vieillard fixoit sur nous des yeux in-



quiets, & sur la demande de nous y faire entrer, il nous dit que sa femme y étoit. Il vit que sa réponse ne diminuoit rien de notre curiosité. Après avoir un peu hésité, il dit que si nous voulions promettre de ne faire aucune indécence, il étoit prêt à nous y conduire. Nous lui en donnâmes parole, & à l'instant, il nous ouvrit le chemin. Il falloit grimper par une échelle qui consistoit en quelques échelons, attachés à une perche, & cette montée ne nous parut pas moins difficile que dangereuse. A notre arrivée, trois femmes saisies de terreur & de surprise, fondirent en larmes. Mais quelques paroles caressantes, accompagnées de quelques petits présens, dissipèrent leurs craintes, & les mirent de très-bonne humeur. Nous examinâmes la maison du vieillard, & deux autres encore que contenoit l'enceinte de ces petits retranchemens ».

« Nous sortîmes de cette baie le 5 Décembre; mais les vents variables,



les calmes fréquens, nous contrarièrent. Nous nous maintînmes à la vue de la baie jusques dans l'après-midi. Sur les dix heures du soir, un calme absolu nous mit dans la plus critique situation. Aucune voile ne portoit, & la marée qui étoit dans toute sa force, nous entraînoit vers la terre avec une telle rapidité, qu'avant d'avoir pu faire aucune manœuvre pour nous élever, nous n'étions déjà plus qu'à une encablure des brisans ».

« A l'instant la chaloupe mise dehors, prit le vaisseau à la toue: nos gens, à qui la vue du péril donnoit une nouvelle activité, ramèrent de toutes leurs forces, & une légère brise de terre secondant leurs efforts, nous vîmes avec une joie indicible, le vaisseau prendre de l'air & écarter la terre, dont nous étions si près, que Tupia conversoit avec les Indiens assemblés sur le rivage, qu'on entendoit parler distinctement, malgré le bruit des vagues



gues qui brisoient avec fureur sur les rochers ».

« UNE heure après avoir échappé à cet accident, le vaisseau toucha sur un rocher à fleur d'eau, & nous replongea dans la plus grande consternation. Mais la violence du choc, ne nous causa aucun désastre, nous eûmes dans la minute, vingt brasses d'eau. Dans le jour, nous avons bien vu la mer briser aux environs de cette place; mais nous avons pensé que c'étoit l'effet des soufleurs qui s'étoient montrés ».

« CE rocher est à la distance d'un demi-mille, à l'Ouest-Nord-Ouest de l'Isle la plus septentrionale de celles qui sont sur le côté du Sud-Est de la baie ».

« CETTE baie, comme on l'a déjà observé, est sur le côté occidental du cap Brett. Le grand nombre d'Isles qui bordent son rivage lui firent donner le nom de *Baie des Isles*. Je n'ai point pris tous les relevemens de cette baie, ce



qui auroit exigé un tems trop considérable. J'ai pensé qu'il suffisoit de pouvoir assurer qu'elle nous avoit offert un excellent mouillage, & divers rafraîchissemens ».

« CE n'étoit pas alors la saison des racines ; mais on avoit du poisson en abondance. Nous l'achetions des Indiens, qui réussissoient à faire de grandes pêches, tandis que rien ne se prenoit dans nos filets. En voyant notre seine, ils ne purent s'empêcher de rire, & nous montrèrent les leurs d'un air de triomphe. Elles étoient en effet, d'une taille énorme ; & le filet fait de l'écorce d'une plante, étoit d'une grande force. Ces seines, qui avoient cinq brasses de profondeur, occupoient une étendue de trois à quatre cens brasses ».

« LA pêche semble être la principale occupation des habitans de cette partie de la contrée. Nous vîmes autour de leurs bourgs, un grand nombre de



filets, amoncelés comme des meules de foin, & couverts de chaume, pour les préserver de l'humidité. Nous les voyions dans toutes les maisons que nous avons visitées, s'occuper à faire ces filets. Les especes de poissons les plus communes dans cette baie sont la pastenague, la brême de mer, le mullet, le maquereau & le requin ».

« LES Indiens qui en habitent les bords y sont plus nombreux qu'en aucune autre partie de la contrée. Nous ne nous apperçûmes pas qu'ils fussent réunis en corps de peuple sous un Chef unique; mais quoique les villages où ils résident fussent fortifiés, ils vivoient entr'eux dans la paix & l'union ».

« DANS les syzygies on y a la marée haute de six à huit heures du matin, & le flot y monte perpendiculairement à la hauteur de six à huit pieds. D'après les observations que j'ai été à portée de faire sur les marées de ce parage, il



m'a paru que le flot portoit du Sud au Nord, & le jusant du Nord au Sud ; & qu'il y a un courant qui vient de l'Ouest, & court au Sud-Est, ou au Sud-Sud-Est, dans la direction de la côte ».







CHAPITRE V.

*Navigation de la baie des Isles au détroit de la Reine Charlotte ; description de cette partie de la côte.*

« NOTRE position, le 7 Décembre à midi, étoit par les trente-quatre degrés cinquante-neuf minutes de latitude méridionale & cent quatre-vingt-onze degrés cinquante-quatre minutes de longitude ; & le cap Brett nous restoit au Sud-Sud-Est un demi-rumb à l'Est dans un éloignement de dix milles. Dans l'après-midi nous rangeâmes les Isles que nous avions nommées *les Cavalles*, & d'où la côte court dans la direction de l'Ouest-quart-Nord-Ouest ».

« A sept lieues à l'Ouest des Cavallès, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une baie profonde, qui court Sud-Est-



quart-Ouest & Ouest-Sud-Ouest. Nous en découvrîmes le fond : la terre parut y être basse & unie. Nous la nommâmes *la Baie Doutless*, *la Baie sure*. L'entrée en est formée par deux pointes qui gissent entr'elles Ouest-Nord-Ouest & Est-Sud-Est, à cinq mille de distance l'une de l'autre. Le vent contraire ne nous permit pas d'y faire quelques observations ; nous portâmes sur la terre la plus à l'Ouest que nous eussions en vue ; mais avant d'y arriver, nous fûmes surpris par le calme ».

« DURANT ce calme, plusieurs pirogues vinrent reconnoître le vaisseau, mais à une certaine distance. Le rapport qu'on leur avoit fait de notre artillerie, les intimidait, & on eut toutes les peines du monde à leur persuader de s'approcher. Après leur avoir acheté quelques piéces d'étoffe & du poisson, nous leur fîmes quelques questions sur le gissement des côtes de la contrée, & nous apprîmes, à l'aide



de Tupia, qu'à trois jours de marche, pour une de leurs pirogues, la côte tournoit droit au Sud, sans s'étendre davantage à l'Ouest. Nous en conclûmes que c'étoit-là la terre que Tasman avoit découverte ».

« COMME les réponses de ces Indiens montroient qu'ils avoient de l'intelligence, nous leur demandâmes s'ils n'avoient pas connoissance de quelque autre contrée: ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais visité d'autres; mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'au Nord-Ouest-quart-de-Nord, ou au Nord-Nord-Ouest, il y avoit une contrée d'une vaste étendue, appelée *Vlamaroa*, où quelques-uns de leurs habitans avoient fait voile dans une grande pirogue; qu'il n'en étoit revenu qu'une partie, & qu'après un mois de navigation, ils avoient trouvé une contrée où les habitans mangent des cochons. Tupia s'informa si ces aventuriers avoient amené quelques cochons



à leur retour , ils dirent que non. « Votre histoire est donc fausse, reprit Tupia ; car on n'imaginera jamais que des hommes aient visité une contrée où l'on peut se procurer des cochons, & soient revenus sans en ramener ». Le subtil Tupia ne prenoit pas garde que puisqu'ils désignoient le cochon par le nom de *Booah*, qu'on lui donne dans les Isles de la mer du Sud, il falloit, de toute nécessité, qu'ils eussent eu quelque communication avec des peuples à qui cet animal étoit connu.

« EN continuant de prolonger la côte, le 10 à midi, nous étions à huit lieues des Cavalles qui nous restoient au Sud-Est-quart-d'Est, à trois lieues; & au Sud-quart-Sud-Ouest de la baie Doutless. Ici notre latitude australe fut de trente-quatre degrés quarante-quatre minutes. Dans la soirée, on observa par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille aimantée de douze degrés quarante-une minutes vers l'Est; & son inclinaison



du côté du pôle , élevé de douze degrés quatre minutes ».

« LE lendemain dans la matinée , nous étions à sept lieues à l'Ouest de la baie Douthett , dont le fond n'est pas éloigné du fond d'une autre grande baie que forme ici le rivage. Ces deux baies ne sont séparées que par une langue de terre basse ou péninsule , que j'ai nommée *Kunckle point* , la *Pointe de la jointure*. Vers le milieu de cette dernière baie , à laquelle nous donnâmes le nom de *Baie sablonneuse* , on découvre une haute montagne sur un rivage éloigné , & je la nommai la *Montagne du Chameau*. La latitude est ici de trente-quatre degrés cinquante-une minutes Sud , & la longitude de cent quatre-vingt-dix degrés cinquante-une minutes. On y trouve de vingt-quatre à vingt-cinq brasses d'eau d'un très-bon fond : mais il ne paroît pas qu'il y ait rien dans cette baie qui puisse engager un vaisseau d'y mouiller. La contrée est



nue, désolée & très-basse, à l'exception de la montagne du Chameau. La terre ne présente que des dunes de sable blanc; mais son apparente stérilité n'empêche pas qu'elle ne soit habitée: nous vîmes un village à l'Ouest de la montagne du Chameau, & un autre sur le côté oriental. Cinq pirogues pleines d'Indiens ramèrent sur le vaisseau; mais elles demeurèrent loin derrière ».

« ETANT arrivés le 15 à l'extrémité septentrionale de la nouvelle Zélande, nous fîmes voile à l'Ouest, & le lendemain à midi nous étions par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes Sud, & par la longitude de cent quatre-vingt-onze degrés quarante-cinq minutes, éloignés de la terre de sept lieues, malgré tous nos efforts pour la prolonger à une vue distincte. Nous donnâmes le nom de *Cap-Nord* à l'extrémité septentrionale de la terre: il gît par les trente-quatre degrés vingt-deux minutes de latitude australe, & cent



quatre-vingt-dix degrés quarante-six minutes de longitude. Il forme la pointe septentrionale de la baie sablonneuse, & une péninsule qui s'avance au Nord-Est, terminée par un promontoire. L'isthme qui unit ce promontoire à la principale terre, est très-basse : c'est par cette raison que de différens points il présente l'apparence d'une Isle. Il est encore plus remarquable quand on le découvre du côté du Sud ; alors il se montre sous la forme d'une haute montagne ronde au Sud-Est de la pointe du cap. Nous vîmes sur ce cap un heppa ou village fortifié, & quelques habitans. Le côté du Sud-Est paroît offrir un bon mouillage où les vaisseaux feroient à l'abri des vents du Sud-Ouest & du Nord-Ouest ».

« LE 25, faisant voile au Sud-Ouest, nous eûmes la vue de la terre dans le Sud-Est-quart-Sud, à la distance de quatre lieues, & que nous vérifiâmes être une petite Isle. A sa pointe du Sud-Ouest,



on apperçoit un groupe d'Isles encore plus petites, & une autre à sa pointe du Nord-Est: ce sont ces Isles qu'Abel Tasman appella les *Trois - Rois*. La principale gît par la latitude australe de trente-quatre degrés douze minutes, & par la longitude de cent soixante-neuf degrés cinquante-trois minutes. Sa distance du cap Nord est de quatorze à quinze lieues dans la direction de l'Ouest, quatorze degrés Nord ».

« Nous perdîmes la terre de vue jusqu'au 30, que nous eûmes connoissance du cap Marie Vandiemén qui nous restoit au Nord-Est à six lieues de distance. Le jour suivant, n'étant qu'à trois lieues de la côte, nous eûmes le cap Vandiemén au Nord-quart-Ouest; & la montagne du Chameau nous restoit alors au Nord, quatre-vingt-trois degrés à l'Est ».

« Il est remarquable que la montagne du Chameau, qui de l'autre côté nous a paru être à un mille du rivage



de la mer, ne semble pas en être plus éloignée de ce côté-ci : on doit en conclure que la terre ne peut pas avoir plus de deux ou trois milles de largeur d'un rivage à l'autre ».

« DEPUIS notre départ du cap Brett, nous avons eu un tems toujours orageux, des vents terribles par grains & par raffales si violentes, que je n'avois encore rien éprouvé de semblable : ce qui doit paroître d'autant plus extraordinaire, que nous étions alors dans le milieu de l'été de cet hémisphère, & par les trente-cinq degrés de latitude. Pendant cinq semaines que nous eûmes les vents en tourmente, nous ne pûmes faire que cinquante lieues ; il étoit heureux que nous fussions au large en luttant contre ces tempêtes ; si nous eussions été près des terres, il est probable que nous ne serions pas revenus raconter nos aventures ».

« ON a déjà observé que le cap Nord est l'extrémité la plus septentrionale de



la nouvelle Zélande, & la pointe la plus orientale d'une péninsule qui s'étend au Nord-Ouest & au Nord-Ouest quart de Nord l'espace de dix-sept ou dix-huit lieues, dont la pointe la plus occidentale est le cap Marie Vandiem. La latitude australe de ce cap est de trente-quatre degrés trente minutes; sa longitude de cent quatre-vingt-neuf degrés vingt-trois minutes. De cette pointe la côte court Sud-Est quart de Sud, & Sud-Est au-delà de la montagne du Chameau. Elle n'offre par-tout qu'un rivage nud & recouvert de bancs de sable blanc ».

« Nous étions le 4 Janvier par la latitude de trente-six degrés vingt-cinq minutes. La côte, distante alors de cinq lieues, présentait l'apparence d'une baie ou d'une ouverture : nous portâmes dessus pour la reconnoître; mais nous nous appercûmes bientôt que ce n'étoit qu'un coude, & que l'illusion étoit l'effet d'une terre basse terminée



des deux côtés par des terres élevées. On n'apperçoit le long de la côte que des collines de sable sans aucune verdure. Une mer immense poussée par les vents d'Ouest s'élève en d'énormes vagues qui brisant continuellement sur ce rivage avec un bruit épouvantable, présentent à-la-fois l'idée du péril & de la désolation, en imprimant dans l'ame le sentiment de la misère & de la mort ».

« LA terre que nous avions encore quittée, & que depuis trois jours nous prolongions à la distance de trois ou quatre lieues, commença à se montrer sous un coup-d'œil moins triste; la côte s'abaissoit en une pente douce, couverte d'arbres & de verdure. Nous vîmes une fumée & quelques maisons; mais elle paroissoit n'avoir que très-peu d'habitans ».

« NOUS nous trouvâmes le 10 par le travers d'une pointe qui s'élève de la mer en une pente aisée à une hau-



teur considérable. Je la nommai le *Cap Boisé*. A onze milles de cette pointe, dans la direction du Sud-Ouest un demirumb à l'Ouest, se trouve une très-petite Isle que je nommai l'*Isle Gannet*; & à sept lieues du même cap, dans la direction du Sud, dix-sept degrés à l'Ouest, on voit une pointe haute escarpée, que je nommai la *Pointe Albetrofs*. Elle gît par les trente-huit degrés quatre minutes de latitude Sud, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-neuf minutes de longitude. Sur le côté septentrional de cette pointe, le rivage forme une baie qui paroît offrir un abri & un mouillage ».

« LE 12, nous eûmes la vue d'une montagne non moins élevée que le Pic de Ténériffe : sa cime couverte de neige, s'élève au-dessus des nuages. Je lui donnai le nom de *Mont d'Egmont*. Il est par les trente-neuf degrés seize minutes de latitude, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-six minutes de longitude.



longitude. Sa base paroît être d'un vaste circuit, & il s'élève graduellement jusqu'à son sommet. Il est près du rivage, & la contrée basse & unie qui l'environne étant couverte d'arbres & de verdure, rend ce mont encore plus remarquable. Le rivage au-dessous forme un grand cap, que j'appellai le *Cap d'Egmont*. Sa distance du cap Albetros est de vingt-sept lieues dans la direction du Sud-Sud-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest. On découvre deux petites Isles sur le côté du Nord, voisines d'une pointe de la principale terre, qui s'élève en forme conique à une considérable hauteur. Au Sud du cap, la terre court Sud-Est quart d'Est & Sud-Sud-Est. Le rivage semble être par-tout d'un difficile accès ».







## CHAPITRE VI.

*Curieux incidens arrivés à la Baie de la Reine Charlotte ; passage dans le détroit qui sépare la nouvelle Zélande en deux divisions ; navigation autour des côtes de la seconde division.*

« **A**PRÈS avoir dépassé le cap d'Egmont, nous nous trouvâmes dans une vaste baie, dont nous n'appercvions pas le fond qui nous restoit au Sud. Le côté occidental, coupé en mondrains, qui laissent entr'eux de riantes vallées, paroît former plusieurs baies. Je portai sur l'une de ces baies qui court au Sud-Ouest. Le 15 Janvier à huit heures du matin, nous étions en dedans de l'entrée, remarquable par un récif qui borde la pointe du Nord-Ouest, & par quelques Isles qui font face à la pointe du Sud-Ouest. Comme il faisoit presque calme, le flot ou le courant nous



porta à deux encablures du rivage du Nord-Ouest, où nous avions cinquante-quatre brasses d'eau : mais nous nous en éloignâmes en faisant prendre le vaisseau à la toue par nos bâtimens à rames. Dans ce même-tems , nous vîmes une pirogue qui traversoit la baie ; & un village situé sur la pointe d'une Isle, en dedans de la baie, & éloigné de sept ou huit milles de l'entrée. Nous portâmes sur cette Isle, dont nous rangeâmes le côté du Sud-Ouest ; & dans l'instant, les habitans du village furent en armes. Nous mouillâmes dans une anse sûre & commode, sur le côté du Nord-Ouest de la baie, en face du côté du Sud-Ouest de l'Isle, sur onze brasses d'eau d'un fond doux ».

« DANS cette position, nous étions éloignés du village d'environ quatre fois la portée du canon. Quatre pirogues en furent aussitôt dépêchées pour nous reconnoître, & s'il étoit possible, pour nous enlever. Ces Indiens étoient



tous bien armés, & vêtus d'une tunique qui leur descend jusqu'à la chute des reins, & attachée sur l'épaule. Leurs cheveux étoient relevés sur le sommet de la tête, mais sans plumes ».

« Ils tournèrent plusieurs fois autour du vaisseau, agitant leurs armes & poussant des cris menaçans. Ils commencèrent enfin leur attaque, en nous lançant quelques pierres. Tupia leur adressa la parole pour les détourner de toute hostilité; mais ses discours paroissoient faire sur eux peu d'impression. Nous commencions à craindre d'être forcés de faire feu pour notre propre défense, quand un vieillard, qui paroissoit jouir d'une grande considération, demanda de monter dans le vaisseau. A l'instant tous ses compatriotes s'empresèrent autour de lui, pour le détourner de ce dessein: mais malgré leurs représentations & leurs instances, il se rendit à notre bord ».

« Nous le reçûmes avec toutes les expressions de l'amitié & de la bien-



veillance. Tupia, selon la coutume de la nouvelle Zélande, le salua, en se joignant le nez avec lui. L'accueil que nous fîmes à ce vieillard, en présence de tous les Indiens, qui étoient dans de vives appréhensions, leur fit pousser des cris de joie. Quelques momens après nous le renvoyâmes avec plusieurs présens pour ses compagnons ».

« Dès qu'il fut rentré dans sa pirogue, les Indiens commencèrent à danser. Mais il étoit difficile de dire dans quelle disposition; car la danse, comme le chant, annonce également chez eux la paix ou la guerre : cependant, ils ne tardèrent pas à se retirer à leur fort, & nous allâmes descendre dans le fond de l'anse, vis-à-vis le vaisseau ».

« Nous trouvâmes un ruisseau dont l'eau étoit parfaite, & la contrée présentoit une forêt d'une vaste étendue. Comme nous avions avec nous la seine, nous la tendîmes avec un tel succès, que nous prîmes environ trois



cens livres de différentes sortes de poissons ».

« LE lendemain de très-bonne heure, nous eûmes la visite des Indiens. Ils étoient au nombre de cent, & avoient avec eux des femmes, que nous vîmes avec plaisir : c'étoit un signe qu'ils venoient dans de pacifiques intentions : cependant, ils devinrent turbulens, & nous craignîmes des violences de leur part. S'étant mis à la poursuite de notre chaloupe qui portoit à terre quelques pieces à l'eau, nous crûmes nécessaire de les intimider. Une légère fusillade les engagea à se désister de leur poursuite. Ils avoient quelques mauvais poissons dans leurs pirogues, & proposèrent d'en traiter. J'y consentis, & j'envoyai un homme dans un petit canot, pour faire les échanges. Un des Indiens voulut se saisir des papiers qu'il tenoit à la main ; & les ayant manqué, il se mit en posture de défense, & branloit son casse-tête, comme s'il eût voulu le lancer.



Mais dans cet instant, un coup de fusil chargé à dragées l'atteignit au genou, & mit fin à la traite ».

« LES Indiens firent néanmoins plusieurs fois le tour du vaisseau. Tupia s'entretint avec eux sur les traditions qu'ils avoient des antiquités de leur contrée. A ce sujet Tupia fut conseillé de leur demander s'ils avoient vu ou entendu dire qu'il eût jamais paru sur leur côte un semblable vaisseau. Il répondirent négativement, de sorte qu'il ne s'étoit conservé parmi eux aucun souvenir de Tasman, quoique nous ne fussions qu'à cinq milles au Sud de la baie des Meurtriers, que Tasman place au quarantième degré cinquante minutes, & la hauteur observée à midi nous donna quarante-un degrés cinq minutes trente-deux secondes ».

« LES femmes & quelques hommes, qui étoient dans ces pirogues, portoient de grandes touffes de plumes attachées à leurs cheveux, relevés sur le sommet



de la tête, ce qui sembloit donner à leur taille plus d'élevation ».

DANS l'après-midi, nous allâmes débarquer à une autre anse, distante de deux milles de celle où nous étions à l'ancre. Sur notre route, nous vîmes flotter sur l'eau, le corps d'une femme, morte selon l'apparence, depuis quelques jours. Descendus à terre, une famille d'Indiens prit la fuite à notre vue. Un seul étoit resté, & Tupia conversant avec lui, les autres se rapprochèrent, à l'exception d'un vieillard & d'un enfant, qui se tinrent dans l'éloignement en continuant de nous observer. Nous apprîmes de ces Indiens, que la femme que nous avions vue sur l'eau, étoit morte naturellement, & que conformément à leur coutume, ils l'avoient jettée dans la mer, liée à une pierre, que quelque accident avoit, sans doute, détachée.

QUAND nous débarquâmes, ces Indiens s'occupoient à faire cuire un



chien dans un four, à la manière des Otahitiens. Ils avoient avec eux quelques corbeilles, que nous fûmes curieux d'examiner; mais nous fûmes frappés d'horreur, d'y trouver plusieurs membres humains rôtis. Nous ne pouvions douter qu'ils n'en eussent mangé; car les vestiges de leurs dents étoient encore marqués en plusieurs endroits qu'ils avoient rongés.

« NOUS étions déjà dans la certitude que ces peuples étoient antropophages; ils nous avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion; mais jusqu'à ce moment, nous n'avions pas eu la démonstration oculaire de ce fait ».

« ILS nous informèrent que cinq ou six jours avant notre arrivée, une pirogue d'un district ennemi, s'étoit montrée dans leur baie; qu'ils avoient aussitôt attaqué ceux qui étoient à bord, & en avoient tué sept, qu'ils avoient mis à la broche. Ils pensent avoir un droit incontestable sur les ennemis qu'ils ont



tués dans un combat ; & ils ne croient pas devoir les laisser dévorer par les corbeaux, sur lesquels ils prétendent la préférence. Il est du moins certain qu'ils n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet usage : loin d'en rougir, ils nous en parloient comme d'une coutume que la raison & le droit autorisent ».

« DANS ce siècle, où le septicisme s'étend sur tous les objets de la croyance humaine, quelques personnes se sont perdues en de vains raisonnemens, pour révoquer en doute la véracité des voyageurs, qui dans leurs relations ont avancé qu'il y avoit des peuples antropophages sur plusieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique; mais nous prions ces mêmes personnes, un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroissent peu vraisemblables que par l'ignorance où ils sont de la nature de l'homme; nous les prions, dis-je, de ne pas prendre la



même liberté dans cette occasion. Ce fait est trop bien éclairci pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques visionnaires ».

« LA proximité où le vaisseau étoit du rivage, nous procura une jouissance aussi agréable qu'inattendue. L'aurore n'étoit pas encore naissante, que nous fûmes réveillés par les chants des oiseaux. Le nombre en étoit incroyable ; & dans leurs tendres concerts ils paroissent chanter d'émulation. Cette mélodie champêtre avoit des charmes qu'on ne peut décrire ».

« DANS la matinée, nous eûmes la visite d'une pirogue : c'étoit ce même vieillard que nous avions reçu à bord. Tupia renoua la conversation sur ce qui s'étoit passé la veille. « Quand vous mangez un homme, dit Tupia, que faites-vous de la tête ? La mangez-vous ? Nous n'en mangeons que la cervelle, répliqua le vieillard ; c'est un



mets délicieux; si vous étiez curieux d'en goûter, dites-le moi, dès demain je veux vous en régaler ». Il informa encore Tupia qu'ils attendoient leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de vouloir venger la mort des sept hommes qu'ils avoient tués, & dont ils avoient fait d'excellens repas ».

« LE jour suivant, les Indiens furent plus tranquilles que de coutume; aucune pirogue n'approcha le vaisseau: le silence regnoit sur le rivage; la pêche & toutes leurs autres occupations étoient suspendues. Nous présumâmes qu'ils s'attendoient dans ce jour à une attaque. Nous étions attentifs à tout ce qui se passoit sur le rivage; mais notre curiosité ne fut pas satisfaite ».

« Nous nous embarquâmes dans la chaloupe pour prendre une exacte connoissance de la baie, qui est d'une prodigieuse étendue. Elle renferme un nombre étonnant de petits ports, d'anfes & de criques, dans toutes les direc-



tions. Nous dirigeâmes notre route du côté de l'Ouest ; mais la contrée , dans la place de notre descente , n'offrant qu'une forêt impénétrable , nous ne vîmes rien qui méritât d'être remarqué ».

« DANS notre retour , nous aperçûmes une petite barque où étoit un seul homme , occupé à la pêche. Nous ramâmes vers lui , & à notre grande surprise , il ne parut y faire aucune attention ; nous étions sous ses yeux , qu'il continuoit sa pêche , sans prendre plus garde à nous que si nous eussions été invisibles. Nous le priâmes de tirer son filet , pour l'examiner , & il eut cette complaisance. Il étoit d'une forme circulaire , tendu par deux cerceaux , & de sept ou huit pieds de diamètre. Le sommet étoit ouvert , l'appât étoit attaché au fond : avec ce filet il prenoit une quantité de poissons. Il est vrai qu'il est très-abondant dans cette baie , & qu'il ne faut pas grand art pour le prendre ».



« NOTRE vieillard revint le lendemain pour nous faire voir quatre têtes dont ils avoient mangé les cervelles. Il ne restoit plus que les cheveux & la chair, qui étoit molle; mais elle n'avoit aucune odeur. On avoit employé quelque ingrédient pour en empêcher la putréfaction. M. Banks en acheta une des quatre, & le vieillard ne la lui céda qu'à regret: jamais il ne voulut consentir à en vendre une seconde. Ce sont sans doute, des trophées que le vainqueur conserve avec le même soin que les Sauvages de l'Amérique conservent les chevelures qu'ils ont levées à leurs ennemis vaincus ».

« EN examinant la tête qu'avoit achetée M. Banks, nous observâmes qu'elle avoit reçue un coup sur les tempes, qui lui avoit brisé le crâne ».

« CE même jour nous allâmes reconnoître une autre partie de la baie. La contrée, dans l'endroit où nous descendîmes, n'offroit aucune apparence



de culture. Nous ne rencontrâmes pas un seul Indien ; mais nous découvrîmes un excellent port ».

« DANS une pêche que firent MM. Banks & Solander, à la ligne, ils prirent une prodigieuse quantité de poissons, sur les rochers, où il y avoit entre quatre & cinq brasses d'eau. Chaque nuit on tendoit la seine, & il étoit rare qu'on n'en prît pas assez pour en faire manger à tout l'équipage ».

« JE m'embarquai avec MM. Banks & Solander, dans le dessein de reconnoître l'entrée de la baie : mais après avoir ramé cinq heures sans l'avoir encore en vue, nous descendîmes sur le côté du Sud-Est, pour voir ce qu'il étoit possible de découvrir du sommet des montagnes ».

« MM. BANKS & SOLANDER s'occupèrent d'abord à chercher des plantes ; pour moi, je grimpai sur une des montagnes. Dès que j'en eus atteint la cime, je découvris l'ouverture de la baie, in-



terceptée par les montagnes, qui dans cette direction, s'élèvent encore plus haut, & qui sont rendues inaccessibles par des bois impénétrables. J'eus tout lieu de m'applaudir de ma curiosité ; je vis la mer sur le côté oriental de la contrée, & un passage qui conduit de l'Est à l'Ouest, un peu à l'Est de l'entrée de la baie où étoit le vaisseau. La principale terre sur le côté du Sud-Est de l'entrée, paroissoit être une chaîne de hautes montagnes, & former une partie du côté Sud-Est du détroit. La terre, du côté opposé, paroissoit courir à l'Est, aussi loin que la vue pouvoit s'étendre ; & la mer sembloit s'ouvrir au Sud-Est, & baigner la côte orientale. Je vis aussi sur le côté oriental de l'entrée de la baie, quelques Isles que j'avois d'abord prises pour une partie de la principale terre ».

« APRÈS avoir fait cette précieuse découverte, je descendis la montagne, & nous nous rembarquâmes pour retourner



retourner au vaisseau. Sur notre route nous reconnûmes les anses & les criques qui sont derrière les Isles que j'avois découvertes du sommet de la montagne. Chemin faisant, nous eûmes la vue d'un ancien village, où il y avoit quelques maisons, qui, depuis longtemps, paroissoient avoir été abandonnées; nous apperçûmes aussi un autre village habité; mais le jour étoit trop avancé pour le visiter, & il étoit neuf heures du soir, avant que nous fussions de retour à bord».

« Nous devions une visite aux habitans du village qui étoit sur l'Isle voisine de notre vaisseau, & qui, à notre arrivée, étoient venus nous rendre leurs hommages. Nous en fûmes reçus avec mille marques d'une sincère amitié. Ils s'empressèrent à nous montrer toutes les parties de leurs habitations, qui sont commodes & propres. L'Isle sur laquelle le village est situé, paroît avoir été arrachée du continent, & n'en est



séparée que par une crevasse si étroite, qu'on pourroit presque sauter de l'un à l'autre. Les côtés de cette Isle presque taillés à pic, rendent leurs fortifications peu nécessaires. Il y avoit une légère palissade & un échaffaud pour soutenir l'attaque du côté où l'accès de l'Isle seroit le plus praticable ».

« DANS un endroit de ce village, nous remarquâmes avec quelque surprise, une croix exactement semblable à un crucifix. Elle étoit ornée de plumes : nous leur demandâmes à quel sujet elle avoit été dressée, & ils nous répondirent que c'étoit le monument d'un mort ; nous avions auparavant été informés qu'ils n'enterroient pas leurs morts, & qu'ils les jettoient, avec une pierre, au fond de la mer. Pourquoi cet homme faisoit-il une exception ? & à quelle occasion une croix pour monument ? Mais ils refusèrent de répondre à nos questions ».

« DANS une autre incursion, nous



rencontrâmes une famille nombreuse d'Indiens, dont la coutume est de se disperser dans différentes anses où le poisson se trouve en abondance, & de ne vivre dans les forts, que lorsqu'ils ont à se défendre contre un ennemi qui les poursuit. Ils vinrent au-devant de nous, & nous conduisirent à leurs compagnons. Ils étoient environ trente hommes, femmes & enfans. Nous en fûmes accueillis avec des démonstrations de joie. Quelques petits présens furent acceptés avec la plus vive reconnoissance. Nous reçûmes les embrassemens des deux sexes, des jeunes gens & des vieillards, & nous nous quittâmes avec une mutuelle & parfaite satisfaction ».

« Nous descendîmes le jour suivant dans une des baies qui sont sur la côte orientale de l'entrée de la grande baie, pour découvrir plus particulièrement le détroit qui passe entre les mers de l'Est & de l'Ouest. Nous grimpâmes sur



une montagne d'une hauteur considérable, d'où nous en eûmes une vue très-étendue. Nous jugeâmes qu'il n'avoit pas moins de quatre lieues de largeur ; le tems brumeux ne nous permit point de voir le Sud-Est du détroit. Je résolus de tenter ce passage dès que nous serions prêts à remettre en mer ».

« Au pied de la montagne, nous trouvâmes une autre famille Indienne, qui nous reçut avec ces expressions de plaisir, qui annoncent l'amitié & la bienveillance. De-là, nous allâmes dans un bourg dont les habitans nous avoient fait visite. Il étoit d'un si difficile accès, que ce n'étoit qu'au risque de nous casser le cou, que nous satisfaisions notre curiosité. Les habitans furent charmés de nous voir ; ils nous conduisirent partout. Ce bourg, fortifié à leur manière, renfermoit une centaine de maisons. Les Indiens furent si enchantés de nous & de nos petits présens, qu'en les quittant, ils remplirent notre chaloupe de



poissons secs, dont ils font d'ordinaire de grandes provisions ».

« APRÈS avoir pris possession de l'Isle au nom du Roi d'Angleterre, je fis, à l'aide de Tupia, quelques informations auprès de notre vieillard, au sujet du détroit : il en confirma l'existence, & nous assura qu'une pirogue pouvoit faire, en peu de jours, le tour de la division méridionale de la nouvelle Zélande, qu'il nomma *Tovy Poenammoo*, l'eau du Talc verd ; mais qu'il falloit un tems bien plus considérable pour faire la circon-navigation de l'autre division, à laquelle il donna le nom d'*Eaheino-mauwe* ; & celui de *Tievawitte*, à la terre des bords du détroit ».

« AU moment où nous étions sous voile, notre vieillard, dont le nom étoit Topaa, se rendit à bord pour prendre congé de nous. J'engageai Tupia à lui faire de nouvelles questions au sujet de Tasman. Le vieillard dit qu'il n'avoit pas connoissance qu'il fut jamais venu



sur leur côte un pareil vaisseau ; que seulement il tenoit de ses ancêtres qu'un jour il étoit arrivé d'une contrée lointaine , nommée *Vlimaroa* , un petit vaisseau où il y avoit quatre hommes , qui furent tués à leur descente. Interrogé sur le gissement de cette terre éloignée , il montra le Nord. Ces peuples nous avoient déjà parlé d'*Ulimaroa* , que quelques - uns de leurs ancêtres avoient visitée , mais dont ils n'avoient comme ce vieillard que des notions confuses ».

« COMME nous attendions un vent favorable , MM. Bancks & Solander allèrent à terre pour tenter quelque nouvelle découverte d'histoire naturelle. Ils trouvèrent une tribu Indienne la plus affable qu'ils eussent encore vue. Les principales personnes étoient une veuve & un joli enfant âgé de dix ans. La veuve , en deuil & sanglante suivant leur coutume , étoit assise sur des nattes avec son fils : les autres , au nombre de



soixante ou soixante & dix des deux sexes, étoient assis autour d'eux en plein air ; car ils paroissoient n'avoir d'autre couvert que le ciel, dont ils avoient appris par un long usage à soutenir les inclemences. Cette petite horde fit à nos deux curieux des amitiés sans nombre, & les pressoit de rester jusqu'au lendemain. Ils se feroient volontiers rendus à cette obligeante invitation, si le vaisseau n'eut pas été sur le point de faire voile. Ils regrettèrent beaucoup de n'avoir pas connu plutôt cette société, avec laquelle ils auroient en un jour eu plus de connoissance des mœurs & du caractère des habitans de cette contrée, qu'ils n'avoient pu en acquérir durant tout notre séjour sur cette côte ».

« Nous profitâmes d'un vent favorable, le 6 Février, pour sortir de cette grande baie, que je nommai le *canal de la Reine Charlotte*, & dont je vais donner la description ».



« L'ENTRÉE du canal est située par les quarante-un degrés de latitude australe, & cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-six minutes de longitude ; & vers le milieu du côté Sud-Ouest du détroit. La terre de la pointe Sud-Est du canal, bordée par deux petites Isles & quelques rochers , fait la partie la plus resserrée du détroit. De la pointe Sud-Ouest du canal part un récif qui met deux milles au large , dans la direction du Nord-Ouest quart de Nord. Ce récif s'élève en partie au-dessous de l'eau ».

« Il est donc aisé de reconnoître les deux pointes qui forment l'entrée du canal , qui s'ouvre dans une étendue de trois lieues. Le canal court du Sud-Ouest au Sud-Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest l'espace au moins de dix lieues. Il renferme un certain nombre de ports, les plus beaux qu'on puisse voir. La terre forme l'anse où nous avons relâché. Les Naturels lui donnent le



nom de Totarranue : & je nommai l'anse elle même , l'*anse du Vaisseau*. Pour la commodité & la sûreté, elle n'est inférieure à aucune de celles qui sont dans le canal, sur le côté occidental duquel elle est située. Elle est la plus Sud de trois anses qui sont en de-là de l'Isle Motuara, qui est à son Est».

« ON peut entrer dans l'anse du Vaisseau entre Motuara & une autre Isle longue, appelée *Hamote*, ou entre Motuara & le rivage occidental. Dans ce dernier chenal il y a deux bancs de roches à trois brasses au-dessous de l'eau, qu'on peut reconnoître aux mauvaises herbes qui y croissent ».

« LE flot y monte dans les syzygies à la hauteur perpendiculaire de sept ou huit pieds. Il vient du Sud - Est & porte avec force sur la pointe Nord-Ouest de l'entrée, & sur le récif qui la borde. Le jusant reverse avec encore plus de rapidité au Sud-Est sur les rochers & les Isles qui sont à la pointe



Sud-Est du canal. La déclinaison de l'aiguille aimantée y fut de treize degrés cinq minutes vers l'Est ».

« LA terre aux environs du canal, que nous avons apperçue à cause de sa grande élévation, à vingt lieues en mer, est une chaîne de hautes montagnes, coupées par des vallées profondes. Toute la contrée est plantée de grands arbres, qui feroient d'excellens bois de construction : mais trop durs & trop pesants pour servir de mâts. Toute la côte est si poissonneuse, que sans sortir de notre anse, nous prenions une assez grande quantité de poissons, pour servir journellement la table de tout l'équipage ; & le long des côtes on trouve des oiseaux de terre & de mer en abondance ».

« CETTE côte n'a guère au-delà de quatre cens habitans qui vivent dispersés sur le rivage. Leur nourriture est le poisson & les racines de fougère : Car dans ce canton nous n'avons vu



aucun champ cultivé. A l'apparence du danger, ils se retirent dans des forteresses. Ils sont pauvres, si on les compare aux habitans de la côte orientale que nous avons visitée. Leurs pirogues sont simples & sans ornemens. Le commerce que nous avons eu avec eux ne consistoit qu'en poissons ; & ils n'ont rien autre chose dont ils puissent disposer. Ils ont quelque connoissance de l'utilité du fer : ils préféroient les clous à tout ce qu'on pouvoit leur offrir : le papier, que d'abord ils recherchoient, perdit toute sa valeur quand ils virent que la pluie le détruisoit. Par cette même raison, ils firent peu de cas des étoffes d'Otahiti ; mais ils mettoient une haute valeur à nos grossières étoffes de la Province de Kent ; ce qui montre qu'ils apprécioient judicieusement ce que nous leur présentions à leur usage. On ne peut pas en dire autant de leurs voisins qui font une plus brillante figure ».



ENVIRON neuf lieues au Nord du cap de Tierawitte & du même côté, est une Isle remarquable par la grande élévation de ses terres, & qu'on apperçoit en sortant du canal dont elle est éloignée de six ou sept lieues. Je la nommai l'*Isle du Vestibule*.

« Du cap Tierawitte, la terre coure Sud-Est-quart-d'Est environ huit lieues, & se termine en une pointe qui est la terre la plus Sud de la première division. Cette pointe fut nommée le *cap Palliser*. Elle gît par les quarante-un degrés trente-quatre minutes de latitude australe, & par cent quatre-vingt-treize degrés quarante-deux minutes de longitude. Après avoir doublé le cap Tierawitte, nous nous trouvâmes par le travers d'une baie profonde; dans le fond les terres paroissoient basses & couvertes de grands arbres. Je la nommai la *Baie Sombre* ».

« A douze ou treize lieues du cap Koamaroo qui est le nom que les Na-



turels donnent à la pointe Sud-Est de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, est une pointe à laquelle je donnai le nom de *cap Cambel*. Sa position est par les quarante-un degrés quarante-quatre minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-treize degrés cinquante-six minutes de longitude. Ce cap & celui de Palliser forment l'entrée méridionale du détroit. Ils gissent entr'eux Ouest-quart-Sud-Ouest & Est-quart-Nord-Est entre treize à quatorze lieues de distance ».

« APRÈS avoir traversé le détroit ; quoique les terres de part & d'autres fussent visibles, je jugeai à propos pour écarter jusqu'à la possibilité de l'erreur, de faire voile au Nord jusqu'à ce que j'eusse reconnu le cap Turnagain. Parvenu à cette hauteur & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit ; je remis le cap au Sud, dans le dessein de reconnoître les côtes de la seconde division de la nouvelle Zélande ».



« LE 11, nous étions à la hauteur du cap Palliser. Dans le voisinage de ce cap règne une chaîne de brisans dont quelques-uns s'élèvent au-dessus de l'eau ; & la terre , depuis le cap Turnagain , est en plusieurs endroits basse & unie , couverte d'arbres & de verdure qui en rendent le coup d'œil agréable ; mais à quelques pas du rivage elle s'élève en hautes montagnes. Du cap Palliser , nous gouvernâmes Sud-Ouest-quart-Ouest sur la terre la plus Sud que nous eussions en vue ».

« Nous nous trouvâmes en calme par la latitude australe de quarante-deux degrés trente - quatre minutes , étant par le travers d'une montagne dont la cime est couverte d'une neige éternelle. M. Banks s'étoit mis dans un canot pour tirer quelques oiseaux & voguoit déjà au loin , quand nous aperçûmes avec nos lunettes quatre doubles pirogues ayant à leurs bords cinquante hommes , quitter le rivage



& ramer vers le canot. Nous lui fîmes aussi-tôt le signal de revenir à bord ; mais il ne le remarqua pas. Nous étions loin du rivage & il étoit loin du vaisseau. Je craignis qu'il ne découvrit pas les pirogues à tems pour regagner le bord ; mais bientôt nous le vîmes ramer sur nous ; & il arriva avant les Indiens , qui probablement ne l'avoient pas aperçu , ayant fixé toute leur attention sur le vaisseau. S'en étant approchés à un jet de pierre , ils s'arrêtèrent en fixant sur nous des regards où se peignoit une surprise mêlée d'admiration , toute l'éloquence de Tupia ne fut pas capable de les faire avancer d'un pas de plus. Revenus de leur premier étonnement , ils voguèrent rapidement vers le rivage. D'après leur conduite je nommai la terre d'où ils étoient partis , *la terre des Lorgneurs* ».

« LE 16 , nous reconnûmes une Isle , sur la côte que nous prolongions. Je la nommai *l'Isle de Banks*. Elle est par les



quarante-trois degrés trente-deux minutes de latitude méridionale & par cent quatre-vingt-dix degrés onze minutes de longitude, elle est d'une forme ronde & sa circonférence est d'environ vingt lieues. Ses terres assez élevées pour être apperçues à douze ou quinze lieues en mer, sont inégales & présentent une surface irrégulière, dont l'aride nudité n'annonce rien moins que la fécondité du sol. Elle n'est cependant pas dénuée d'habitans».

« LES vents frais du Sud nous contrarièrent beaucoup durant cette navigation. La saison la plus orageuse dans ces parages approchoit, & il nous tar-  
doit de doubler les terres les plus méridionales. La veille du 9 Mars, un calme absolu, qui régna toute la nuit, augmenta encore notre impatience ; mais au jour naissant, nous nous vîmes presque sur les brisans. Quelques minutes d'un vent frais & notre ruine étoit inévitable : nous dûmes notre salut à  
ce



ce calme heureux de la précédente nuit, qui avoit été le sujet de nos plaintes. Ces rochers que nous nommâmes les *Trapes* sont à vingt milles environ au Sud-Est de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande ».

« LE jour suivant, nous parvînmes à doubler la pointe méridionale qui est par les quarante-sept degrés dix-neuf minutes de latitude australe, & par cent quatre-vingt-cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Nous reprîmes alors notre route vers le Nord avec un vent favorable ».

« LA terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aspect horrible : ce n'est qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élèvent jusqu'au ciel, leurs cimes, couvertes de neiges aussi anciennes que le monde. Les rochers, qui leur servent de base, par-tout escarpés, en rendent les bords inaccessibles. Aussi ne découvrîmes nous nulle part les plus légers vestiges qui annonçassent



que cette terre eut des habitans ».

PARVENUS par les quarante degrés trente - trois minutes de latitude australe , & à dix lieues environ de l'entrée du canal de la Reine Charlotte , nous entrâmes dans une baie que je nommai la baie de l'Amirauté , qui fut le terme de notre circonvallation autour de la nouvelle Zélande.







## CHAPITRE VII.

*Description de la nouvelle Zélande; sa situation, son étendue, son climat & ses productions.*

LA nouvelle Zélande, comme on l'a déjà observé, fut découverte par Abel Tasman, navigateur Hollandois, le 13 Décembre 1642. Il en prolongea la côte occidentale depuis le trente-quatrième jusqu'au quarante-troisième degré de latitude australe. Il entra dans le détroit qui divise les deux Isles, mais attaqué par les Naturels au moment où il se mettoit à l'ancre dans une place qu'il a nommée la *baie des Meurtriers*, il ne descendit pas à terre. Il donna à la contrée le nom de *Terre des Etats*, & elle est aujourd'hui généralement désignée sous celui de nouvelle Zélande.



COMME toute cette contrée, à l'exception d'une partie de la côte, apperçue par Tasman, étoit restée entièrement inconnue, plusieurs Géographes avoient pensé qu'elle faisoit partie du continent des Terres australes; mais depuis la circonnavigation des Anglois autour de ses côtes, on sçait qu'elle est composée de deux grandes Isles séparées l'une de l'autre par un détroit qui a quatre à cinq lieues de largeur.

CES Isles sont situées entre les latitudes de trente-quatre & de quarante-huit degrés, & entre les longitudes de cent quatre-vingt-trois & cent quatre-vingt-seize degrés.

LA plus septentrionale de ces Isles est appelée par les Naturels *Eaheino-mauwé*, & la plus méridionale, *Tovai Poenammoo*.

TOVAI Poenammoo, comme on a déjà eu occasion de le dire, n'est presque qu'une chaîne de montagnes, qui donnent à la contrée un air triste &



fauvage D'après toutes les apparences elle est absolument sans culture & la population n'y est pas nombreuse.

EAHEINOMAUWE se montre sous un aspect beaucoup plus agréable : le terrain en est inégal, montagneux ; mais les collines & les montagnes laissent entr'elles de belles vallées coupées de ruisseaux couvertes de verdure & de grands arbres. Les hauteurs en sont boisées jusqu'à leurs cimes. Le sol des vallées & des plaines est léger, de peu de profondeur ; mais il paroît être fertile. MM. Banks & Solander, qui en connoissent toutes les productions, qui ont bien considéré la nature du sol, pensent que les graines & les fruits d'Europe y jouiroient de la plus grande prospérité. A en juger d'après les végétaux que nous avons trouvés ici, il y a lieu de croire que dans l'hiver le froid ne s'y fait pas sentir avec tant de vigueur qu'en Angleterre ; l'été n'y est pas plus chaud ; mais la chaleur y est



égale, plus soutenue. Si cette contrée étoit habitée par des peuples aussi industrieux que ceux d'Europe, elle ne produiroit pas seulement les choses de première nécessité, mais toutes celles qui donnent la commodité du luxe.

LES seuls quadrupèdes de la contrée, les seuls du moins qu'aient vus les Anglois, sont des chiens & des rats; & ces derniers y sont peu communs: les chiens sont des animaux domestiques que les habitans n'élèvent que pour les faire servir à leur table. Il pourroit se faire qu'il y eut d'autres quadrupèdes; mais c'est ce qui n'est pas vraisemblable. Les habitans attachent de l'orgueil à porter des vêtemens ornés de poils & de plumes; & on ne leur a jamais vu d'autre parure que des poils de chiens. Il y a cependant quelques loups marins sur la côte; mais M. Cook présume qu'il est bien rare qu'on en prenne. On leur a vu des dents de ces amphibies façonnées en forme de poinçon, qu'ils por-



tent sur leur poitrine comme un ornement, & auxquels ils mettent un grand prix; mais on n'a pas remarqué qu'ils en eussent des peaux. Ce qui pourroit faire croire qu'il se trouve des baleines sur leurs côtes, c'est qu'ils avoient quelques armes faites d'os de baleine, ou de quelques os exactement de la même apparence.

A l'égard des oiseaux, les especes n'en sont pas nombreuses, & elles ne diffèrent pas ou presque pas de celles d'Europe. On y voit une quantité prodigieuse de petits oiseaux dont le ramage est très-agréable.

LES oiseaux de l'Océan viennent aussi visiter les côtes, particulièrement les albetros, les plongeurs, les outardes & quelques pingouins, animaux si singuliers qu'on ne sauroit dire de quel genre ou de quelle espece ils sont. Ils forment une espece mitoyenne entre les oiseaux & les poissons: ils ont des plumes très-fines, & qu'on prendroit



pour des poils de la finesse de la soie : leurs aîles, dont ils ne se servent que pour plonger & non pas pour accélérer leurs mouvemens, même sur la surface de l'eau, sont proprement des nageoires revêtues de très-petites plumes semblables à des écailles.

LES insectes n'y sont pas en grand nombre : quelques cerfs-volans, des papillons, des cousins, les mêmes qu'on voit en Europe, quelques mosquites & des taons sont les seules especes qu'on y trouve. Les mosquites & les taons, exactement semblables à ceux du Nord de l'Amérique, insectes qui font le supplice des pays où ils abondent, sont ici en trop petite quantité pour être incommodés.

UNE mer extrêmement poissonneuse dédommage avec usure, de la rareté des animaux terrestres. A cet égard la variété égale l'abondance. On y voit des maquereaux de plusieurs especes, dont une est exactement semblable à



celle qu'on pêche sur les côtes de l'Angleterre. Ils se rassemblent ordinairement sur de grands bancs de sable, où l'on en fait une pêche abondante. Outre ces différentes sortes de maquereaux, on y trouve une quantité d'autres poissons qui diffèrent de toutes les espèces connues en Europe. Mais ce que la mer offre en plus grande abondance, c'est les écrevisses de mer, qui font un excellent mets ; elles paroissent être de l'espèce de celles qui furent trouvées à Juan Fernandès par l'équipage du Lord Anson, avec cette différence qu'elles ne sont pas à beaucoup près de la même grosseur. On rencontre enfin le long des côtes une étonnante variété de coquillages.

LES arbres occupent le rang principal entre les productions végétales de cette contrée, couverte d'immenses forêts. Ces arbres de la plus grande & de la plus belle élévation fourniroient d'excellens bois de construction, de



charpente & de charronage : il n'y a même point d'usage auquel on ne puisse les employer avec succès, à l'exception des mâts de navire, à cause du poids & de la dureté du bois. On en trouve une espece particulièrement remarquable par ses fleurs d'un beau rouge foncé, dont le bois est si dur & si pesant qu'on le prendroit pour du bois de fer. La plus grande espece est celle qui croît sur les terres marécageuses : sa tige est haute, droite & du diamètre du plus gros mât : ses feuilles ressemblent à celles de l'if, & ses fruits sont des graines rassemblées par petits bouquets.

LES plantes dont la verdure & les fleurs embellissent cette contrée, sont très-variées dans leurs especes, mais presque toutes connues des Naturalistes. On pourroit en compter plus de quatre cens especes, dont les principales sont le laiteron, la belle de nuit, deux especes de gramen, communes en Angleterre, deux ou trois sortes de fougères,



semblables à celles des Indes occidentales, & quelques autres qui se trouvent dans toutes les parties du monde.

MAIS parmi toutes les plantes qui croissent sans culture, il y en a peu dont on puisse se nourrir. Celles de ce genre sont le céleri, une espèce de creffon, une plante semblable à celle qu'on nomme en Angleterre, *quartier d'agneau* ou *poule grasse*. L'arbre de choux, la racine de fougère & une autre racine inconnue. Entre les plantes cultivées, il n'y a guère que l'iniam, la patate douce & le cocos qui soient d'un goût agréable. Ils cultivent particulièrement l'iniam & la patate douce. On en voit des plantations d'une considérable étendue.

UNE des plantes que ces Indiens cultivent avec le plus de soin, est la courge, qui leur fournit des vaisseaux à divers usages. Le mûrier chinois, si commun à Otahiti est encore une production de leur terre. Mais il y est si rare, & les toiles qu'ils en fabriquent



font en si petite quantité , qu'ils n'en font guère d'autre usage que de les couper par morceaux qu'ils attachent à leurs oreilles comme un ornement.

MAIS de toutes les différentes plantes , tant arbres qu'arbrisseaux , il n'y en a point qui produise des fruits ; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques baies , qui n'ont ni goût ni faveur , & qu'on ne voit manger que par les enfans. Une plante qui leur est d'une utilité infinie , est celle dont ils font le même usage , qu'on fait du chanvre & du lin en d'autres contrées. Il y en a de deux especes. Les feuilles de l'une & de l'autre ressemblent à celles des grands joncs qu'on nomme glaïeux ; mais leurs fleurs sont plus petites , & leurs touffes plus nombreuses. Les fleurs sont jaunes dans une espece , & dans l'autre d'un rouge foncé.

LES feuilles de ces plantes , avec très-peu de préparation , se changent en une étoffe dont ils font leur vêtement or-



dinaire. Avec ces feuilles, ils font des courroies, des lignes, des cordages à tous les usages & d'une force très-supérieure à ceux qu'on fait avec le chanvre : de ces mêmes feuilles, par une autre préparation, ils tirent de longues fibres déliées, qui ont le brillant de la soie & la blancheur de la neige. Ces fibres d'une force surprenante servent à fabriquer des étoffes d'une grande finesse : c'est enfin avec ces mêmes feuilles que, sans autre préparation que de les couper en bandes d'une largeur convenables, & de les nouer ensemble, ils font leurs filets, dont quelques-uns sont d'une prodigieuse étendue.

UNE plante qu'on peut employer à tant d'importans objets & d'une utilité si générale, seroit une précieuse acquisition pour les Nations Européennes. Cette plante robuste exige peu de culture : elle est peu délicate sur le choix du terrain : elle croît également sur la croupe des montagnes, & dans les val-



lées, sur les terres sèches & sur les marécageuses : elle paroît préférer & se plaire davantage dans les lieux humides, où elle jouit d'une plus grande prospérité ; mais il n'y a point de climat où elle ne doive réussir.

Le rivage de la mer, en quelques endroits & particulièrement dans la baie de Mercure, est couvert d'une grande quantité de sable ferrugineux. C'est-là une marque qu'il y a quelques mines de fer dans les environs ; mais le pays n'a rien offert d'ailleurs qui puisse faire conjecturer qu'il y ait d'autres métaux.

Si quelque nation de l'Europe songeoit jamais à y faire un établissement, il conviendrait que la colonie naissante occupât les bords de Tamise, ou la contrée qui borde la baie des Isles. Dans l'une & l'autre places, on auroit l'avantage d'une excellente rade, & par le moyen de la rivière, on pourroit étendre les établissemens & établir une



communication avec les parties intérieures de l'Isle. Des forêts d'arbres de haute fûtaie fourniroient tous les bois qu'on pourroit desirer pour construire à très-peu de frais des navires propres à telle navigation qu'on jugeroit à propos. Pour remonter la rivière au-dessus de l'endroit où elle se resserre, il faudroit qu'un vaisseau ne tirât pas plus de douze pieds d'eau, à cause de quelques grands bancs de sable qui s'y rencontrent.

La population n'y est pas nombreuse en proportion de l'étendue de la contrée. Il n'y a que les bords de la mer qui soient peuplés, & presque toute la côte occidentale depuis le cap Marie Vandiemen, jusqu'au Mont d'Egmont, est entièrement inhabitée.





## CHAPITRE VIII.

*Description des habitans de la nouvelle Zélande ; de leurs habitations & de leur genre de vie.*

Les habitans de la nouvelle Zélande sont d'une belle taille : ils ont les membres bien proportionnés, le corps droit, & tous les muscles en sont parfaitement dessinés. Ils sont robustes, leur chair ferme & soutenue leur donne un air d'embonpoint, sans être gras. Loin d'être mous & paresseux, comme les Indiens des Isles de la Société, ils sont au contraire lestes, actifs & pleins de vigueur. Souples & légers dans tous leurs mouvemens, ils découvrent dans tout ce qu'ils font une merveilleuse adresse de la main. En quelque nombre qu'ils soient dans leurs pirogues, ils voguent avec une incroyable rapidité ;

&



& les coups de rames partent dans des tems si égaux & si bien ensemble , que les rameurs paroissent n'avoir qu'une même ame. Ils sont généralement de couleur bronzée ; mais dans quelques-uns elle est plus foncée que celle des Espagnols qui ont été exposés au soleil : dans d'autres cette couleur est un peu plus claire.

LES femmes n'ont rien dans l'extérieur qui annonce la délicatesse de leur sexe , à l'exception de la voix , qu'elle est fort douce ; & la douceur de leur voix , n'y ayant aucune différence dans l'habit de l'un & l'autre sexe , sert particulièrement à les faire reconnoître. Elles ont cependant , comme les femmes de toutes les autres contrées , plus de gaieté , d'enjouement & de feu , que les hommes.

LES deux sexes ont les traits du visage agréables ; les cheveux d'un noir d'ébène ; les dents régulières , assez petites & plus blanches que l'ivoire. Tous



paroissent jouir d'une santé inaltérable ; aussi parviennent-ils sans infirmité à la plus heureuse vieillesse.

LES hommes comme les femmes semblent avoir beaucoup de douceur & d'aménité dans le caractère. Entr'eux ils sont tendres, affectueux, vivent en bonne intelligence & dans une étroite union ; mais ils sont cruels , implacables à l'égard de leurs ennemis , à qui ils ôtent impitoyablement la vie pour les dévorer.

IL doit paroître d'abord étrange que dans un pays , où les habitans n'ont rien à se disputer , une guerre éternelle leur mette continuellement les armes à la main ; & que chaque petit district , habité par un peuple , humain , affable , généreux , soit dans une inimitié constante avec tout ce qui l'environne. Mais il peut se faire que dans un combat , il y ait plus à gagner pour le vainqueur , qu'on ne pourroit d'abord le croire , & que ces peuples sont poussés à commettre de mutuelles hostilités par des



motifs qu'aucun degré d'amitié & d'affection n'est capable de surmonter. Il paroît que le poisson & quelques racines composent toute leur nourriture ; mais cette subsistance ne peut se procurer que sur les côtes ; encore n'est-ce qu'en certain tems de l'année que la pêche est abondante. C'est une conséquence nécessaire que les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, si quelques-unes y ont leur résidence, & mêmes celles qui sont sur les côtes soient souvent exposées à périr par la famine. La contrée ne produit ni brebis, ni chèvres, ni cochons, ni aucune espèce de bétail : ils n'ont point d'oiseaux privés, & ne connoissent pas l'art d'en prendre d'autres en quantité suffisante pour en faire des provisions. Si quelque circonstance ne permet pas à une tribu de faire sa provision de poisson, ou si on vient à l'en priver après l'avoir faite, elle n'a pour y suppléer que quelques chiens & des racines, dont les



principales sont les iniams, les patates & les racines de fougère; & quand par accident cette ressource vient encore à manquer, elle est alors dans une situation qui doit la porter aux extrémités les plus violentes : mais les tribus mêmes qui habitent les bords de la mer doivent quelquefois se trouver dans cet état de désespoir ; soit parce que leurs plantations auront été dévastées, ou n'auront rien produit, soit parce que la pêche n'aura pas été assez abondante pour en faire des provisions sèches.

Ces considérations paroissent expliquer pourquoi ces peuples, dont les tribus sont continuellement exposées aux incursions les unes des autres, ont fait de chaque village un fort, & rendre en même tems raison de l'horrible coutume de manger ceux qui ont perdu la vie les armes à la main ; car on ne doit pas supposer que celui que la famine a forcé d'égorger son voisin, puisse être touché d'humanité à la vue de ce



corps sanglant, qui, mis à la broche, calmera la faim qui le dévore.

MAIS si l'on a rencontré juste dans l'origine d'une si barbare coutume, il faut alors observer que le mal ne finit pas avec la cause qui l'a produit; cette coutume que la nécessité a fait naître, est ensuite adoptée par la vengeance.

QUELQUES Philosophes peuvent prétendre qu'il est au fond très-indifférent de manger ou d'enterrer un corps mort; mais sans entrer dans cette discussion, on peut dire que dans la supposition même que cette pratique ne fut pas en elle-même criminelle, elle est très-pernicieuse dans ses conséquences; elle déracine du cœur de l'homme un principe qui fait la plus grande sûreté de la vie; car l'horreur d'un tel mets est bien plus propre à retenir la main du meurtrier, que le sentiment du devoir ou la crainte du châtement.

PARMI ceux qui sont accoutumés à dévorer des membres humains, la mort



doit perdre de son horreur ; & dès que l'homme ne frémit plus à la vue d'un cadavre sanglant , il lui en coute peu d'égorger son semblable. Le sentiment du devoir & la crainte du châtimement sont plus aisément surmontés , que les sentimens de la nature , ou que les préjugés , qui inculqués dès l'âge le plus tendre , sont en quelque manière greffés sur la nature. L'horreur du meurtre vient moins de la persuasion intime du crime , que de son effet naturel ; celui qui s'est familiarisé avec le carnage , n'éprouve plus une secrète horreur à la vue d'un cadavre encore palpitant & tout dégoûtant de sang. En Angleterre , où les loix & la religion infligent le même supplice dans ce monde & dans l'autre aux voleurs & aux meurtriers , on voit une foule d'hommes voler après une mûre délibération , & ces voleurs sont rarement assassins , avec la certitude même de se procurer de plus grands avantages. Mais il y a de très-fortes rai-



sons de croire que des hommes dans l'usage de se repaître de mets humains , & de trancher un cadavre avec tout aussi peu de sensibilité , que nos cuisiniers découpent un lièvre , ne sentiroient pas plus d'horreur à commettre un assassinat qu'à voler dans les poches ; & dès lors ils deviendroient meurtriers par les légères tentations qui les ont rendu fripons.

Si quelqu'un pouvoit douter que ce raisonnement fut concluant , qu'il s'interroge lui-même , & qu'il se demande si , dans sa propre opinion , il ne se croiroit pas plus en sûreté avec un homme que l'idée seule du meurtre fait frissonner ; que s'il étoit au pouvoir de celui qui tenté d'ailleurs de lui ôter la vie , ne seroit arrêté que par des considérations d'intérêt ?

QUOIQU'IL en soit , la situation & les circonstances où se trouvent les peuples de la nouvelle Zélande , sont favorables aux Nations Européennes qui se



proposeroient d'y établir une colonie; Leur état de guerre les met dans la nécessité de chercher de la protection, & leur caractère les rend capables de s'attacher par la reconnoissance, malgré tous les grands raisonnemens que peuvent faire en faveur de la vie sauvage ceux qui vivent dans l'abondante & luxurieuse paresse; il n'est pas douteux que c'est un bienfait que de civiliser des peuples qui, comme ceux de la nouvelle Zélande, sont au défaut d'industrie fréquemment exposés à manquer du nécessaire physique, & qui en conséquence sont réduits à la triste alternative de s'égorger entr'eux pour se dévorer, ou de périr par la faim.

MAIS quelle que soit la cause qui porte ces peuples à la guerre, étant dans l'habitude de regarder les étrangers comme autant d'ennemis, ils sont toujours disposés à les attaquer, à moins qu'ils ne leur reconnoissent une supériorité marquée. « Quand nous arrivâ-



mes sur leurs côtes , dit M. Cook , ils ne pensoient pas qu'il y eût d'autre supériorité que celle que donne le nombre ; & ils regardèrent tous nos signes d'amitié comme un artifice , suggéré par la crainte , pour les abuser & nous soustraire à leurs coups ; mais lorsqu'après nous avoir forcés de nous servir contr'eux de nos armes , ils eurent une pleine conviction du pouvoir que nous avions de leur nuire & de notre humanité , qui ne nous permettoit de faire usage de nos armes que pour notre propre défense , ils devinrent à notre égard des amis affectionnés ; ils avoient en nous une confiance illimitée , & faisoient tous leurs efforts pour nous inspirer la même sécurité ».

« TANT qu'ils nous considérèrent comme des ennemis qui n'avoient d'autre dessein que de les mettre à contribution , ils ne se firent aucun scrupule d'employer tous les moyens imaginables de nous tromper. Convenoient-ils



du prix de ce qu'ils propofoient de vendre, une fois en poffeffion de la valeur ils ne rougiffoient pas de retirer la chofe offerte; fur ce principe, qu'on ne doit rien à fon ennemi».

EN la nouvelle Zélande les mœurs ne font pas les mêmes qu'à Otahiti & dans les Ifles de la Société, à l'égard des actions dont la publicité eft profcrite par la pudeur. On trouve parmi les nouveaux Zélandois la réferve & la circonfpection des nations civilifées. Les femmes ne font pas inacceffibles; mais elles favent rendre leur défaite auffi décente qu'une Européenne peut le faire le jour de fes nôces; & ce qui eft à leur avantage, c'eft que leur confentement n'eft pas un crime dans leur opinion. Lorfqu'on follicite les faveurs des jeunes femmes, elles font entendre, que la permiffion de leur ami eft néceffaire; & ordinairement il fuffit d'un léger préfent pour l'obtenir. Ces petits préliminaires arrangés, il faut



traiter la femme pendant une nuit avec les mêmes attentions qu'on auroit pour son épouse ; l'amant qui violeroit ces égards par quelques libertés , se tromperoit dans son attente.

UN Anglois qui avoit fait quelques propositions de galanterie à une femme d'un certain rang , reçut du mari la réponse suivante ; « La femme que vous avez sollicitée se fera honneur de répondre à vos desirs ; mais vous devez d'abord me faire un présent convenable : vous pourrez ensuite vous rendre auprès de nous & y passer la nuit ; car la lumière du jour ne doit pas être témoin de ce qui se passera entre vous ».

ON a déjà observé que la propreté qui embellit le peuple aimable d'Ota-hiti n'est pas portée à ce même degré de soin chez ces Insulaires ; & le climat qui ne leur permet pas de se baigner si souvent & de se laver avec le même plaisir , semble être la cause de cette



différence. Mais ce qu'il y a en eux de repoussant, c'est l'usage de s'oindre les cheveux avec de l'huile. Dans les personnes du premier rang, cette huile toujours fraîche n'a presque pas d'odeur; mais leurs inférieurs se servent souvent d'une huile rance, qui les rend aussi puants que les Hottentots.

CES Indiens portent la barbe, mais courte; leurs cheveux sont relevés sur le sommet de la tête, où il forment une touffe, qu'ils décorent de plumes de divers oiseaux & de différentes manières suivant la fantaisie & le caprice. Quelquefois ils attachent à chaque temple une de ces plumes qui se courbent en avant. Parmi les femmes, les unes se coupent les cheveux très-courts, d'autres les laissent croître & flotter sur leur épaules.

C'EST un usage général dans les deux sexes de se peindre le corps, en s'imprimant sur différentes parties des



traits ineffaçables, de la même manière que les Otahitiens. Cette opération, qu'on appelle à Otahiti le Tattowing, reçoit en nouvelle Zélande le nom d'*Amoco*. Les femmes ne se font d'ordinaire piquer la peau que sur les lèvres; & quelquefois, ce qui est rare, sur quelque autre partie du corps. Les hommes semblent au contraire ajouter annuellement de nouveaux traits à ceux qu'ils ont déjà, comme un ornement de leur âge; de manière que ceux qui ont vieilli sont presque tout couverts de ces traits de la tête aux pieds.

MAIS outre l'amoco, ils s'impriment encore d'autres traits également ineffaçables, & d'une espèce très-extraordinaire. Ce sont des sillons d'une ligne de profondeur sur autant de largeur: les sommets de ces sillons sont ensuite dentelés. Ces traits qui sont noirs, leur donnent un aspect effrayant. Les vieillards ont le visage tout couvert de ces traits, qui les défigurent. Les jeunes



gens, comme les femmes, ne se font faire l'amoco que sur les lèvres; mais ils l'étendent à mesure qu'ils avancent en âge. Ces traits dégoûtant aux yeux d'un Européen, s'impriment avec beaucoup d'art. Ils sont généralement en ligne spirale sur le visage; mais tracés avec propreté & même avec élégance. Ceux d'un côté correspondent exactement à ceux de l'autre. Mais le nombre & la forme des traits qu'ils s'impriment tant sur le visage que sur le corps, varient suivant le goût & la fantaisie; & à cet égard, les districts diffèrent encore entr'eux. A Otahiti, les fesses étoient le principal siège de ces traits; en nouvelle Zélande, c'est le visage; il n'est pas même ordinaire qu'ils gravent sur les fesses aucun ornement.

Ces peuples croient devoir joindre à ces traits une autre décoration; c'est de se peindre le corps avec de l'ocre rouge. Quelques-uns se frottent avec l'ocre pur, d'autres le détrempent dans



de l'huile & se l'appliquent en larges taches, qui restent humides. Il est difficile de ravir un baiser à une jeune beauté ainsi coloriée, sans que l'empreinte n'en reste sur la joue.

LE vêtement d'un Indien de la nouvelle Zélande paroît à la première vue, le plus grossier & le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Il est fait de feuilles d'une espèce de glaïeux, qu'on a déjà décrite en parlant des productions végétales de cette contrée. Chacune de ces feuilles se coupe en trois ou quatre bandes, qui, lorsqu'elles sont sèches, se tressent & forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le filet & la natte. Les bouts qu'on ne tresse pas, forment des franges longues de sept à huit pouces, dans la partie supérieure de la pièce.

L'HABIT complet est composé de deux de ces pièces; l'une s'attache sur les épaules avec un cordon, & descend jusqu'aux genoux; à l'extrémité du cor-



don , qui fait l'office d'un lacet , est une aiguille d'os , qui sert à passer le cordon à travers quelques œillets de la partie supérieure du vêtement. L'autre piece se met autour des reins , & touche presque à terre. Les hommes seuls portent ce dernier vêtement , encore n'est-ce qu'en certaines occasions.

LES habitans de la nouvelle Zélande , loin de pratiquer l'usage de la circoncision , regardent au contraire , le prépuce comme une chose si nécessaire , qu'ils l'attachent par-devant avec une ligature , pour couvrir le gland , & lui conserver toute sa sensibilité. Cette ligature tient à une ceinture qu'ils ont coutume de porter. Ils laissent voir avec assez d'indifférence , toutes les parties de leur corps , à l'exception du gland , qu'ils sont soigneux de cacher ; & quand par complaisance , ils consentirent à délier le prépuce qui le recouvre , ce ne fut jamais qu'avec une espece de confusion.

LEUR



LEUR manufacture n'est point bornée à cette étoffe grossière dont ils font leurs vêtemens ordinaires, ils en fabriquent de deux autres especes; l'une a la grossièreté de nos toiles d'étoupe, mais elle est beaucoup plus forte. L'autre espece est tissue de manière que les fils qui servent de chaîne, & à travers lesquels ils passent la trame, sont environ à trois lignes de distance les uns des autres. Sur les bordures sont des broderies de desseins bisarres, & dont les figures sont nuancées de diverses couleurs. Mais le grand luxe dans les habits, est de les décorer de peaux de chiens, coupées par bandes, & cousues de distance en distance. Cette économie de fourrure, annonce que les chiens, qui sont les seuls quadrupèdes du pays, n'y sont pas même communs. Pour suppléer à cet ornement, auquel ils attachent un grand prix, ils décorent leurs vêtemens de plumes de di-



verses couleurs, & particulièrement de plumes rouges de perroquet.

MAIS ce qui est peut-être opposé à l'usage de toutes les contrées du monde, est que les femmes sont ici plus négligées que les hommes dans leurs parures. Leurs cheveux, qu'elles portent très-courts, lors même qu'elles les laissent croître, ne sont jamais relevés sur le sommet de la tête; & jamais elles ne les ornent de plumes. Leurs habits ne diffèrent de ceux des hommes, ni pour la matière ni pour la forme; mais elles ne quittent guère la seconde piece de leur vêtement, qui les couvre de la ceinture en bas. Si cela leur arrive lorsqu'elles vont ramasser des huîtres, elles prennent bien garde de n'être pas aperçues des hommes. La chaste Diane ne parut pas plus confuse aux yeux d'Actéon, qui la surprit nue, au milieu de ses Nymphes, que le furent quelques-unes de ces Indiennes, que les



Anglois trouvèrent nues de la ceinture aux pieds, dans la baie de Tolaga, occupées à amasser des coquillages.

LES deux sexes se percent les oreilles, & à force de les étendre, les trous deviennent assez grands pour y passer au moins le doigt. Ils y portent divers ornemens, tels que des petits morceaux d'étoffe, des os de gros oiseaux, des petites figures de pierre ou de bois; ils mettoient les clous qu'ils recevoient des Anglois, & tout ce qu'il étoit possible d'y pouvoir attacher.

LES femmes passent quelquefois à travers leurs oreilles, du duvet d'albatros, qui a l'éclat & la blancheur de la neige, & qu'elles étendent devant & derrière en une touffe de la grosseur du poing environ; ce qui ne leur mesfied pas. Elles portent des bracelets faits d'os d'oiseaux, de coquillages & des différentes matières qu'elles peuvent percer & enfiler dans des cordons.

LES uns & les autres portent au cou



en forme de colier , des petites pierres de talc , sur lesquelles sont gravées des demi-figures humaines ; mais dans un goût grotesque. Quelques-uns se percent la cloison du nez , & passent à travers une plume , qui débordant sur chaque joue , fait l'ornement le plus comique dont on se soit jamais avisé.

LEURS maisons sont ce qu'ils paroissent faire avec le moins d'art. Elles ne sont guère plus considérables que des chenils. Rarement elles ont plus de dix-huit ou vingt pieds de long , sur huit ou dix de large , & cinq ou six de haut. Les bois de charpente sont très-menus. Les interstices des murs & du toit sont remplis de foin , ce qui est assez proprement fait. Quelques-unes sont, dans l'intérieur, recouvertes d'écorce d'arbre. Le toit a deux côtés, inclinés l'un vers l'autre en faîtière , comme les toits de nos granges. La porte, qui est à un bout, est si basse , que



pour y entrer, il faut se traîner sur ses genoux & sur ses mains.

PRÈS de cette porte est une ouverture de forme quarrée, pratiquée dans le mur, & à deux fins ; car elle sert de fenêtre & de cheminée : le foyer, qui est de ce même côté, & près du centre du mur, est renfermé dans un trou quarré, & environné de bois ou de pierre.

DANS l'endroit de la maison le plus apparent, & c'est généralement près de la porte, est une planche sur laquelle sont quelques gravures en bas-reliefs. Cette grossière sculpture est à leurs yeux, d'un grand prix, & ils en font le même cas, que nous faisons de nos tableaux. Le plancher, le long de l'intérieur des murs, est recouvert de paille : c'est le lit de la famille.

ON se doute bien que l'ameublement doit répondre à la simplicité de l'édifice. Aussi cet article n'est-il pas considérable. Les corbeilles qui renferment les provisions, les calebaces



pour conserver l'eau fraîche, les maillets pour battre leurs racines de fougère, sont en dehors de la case; en dedans est une caisse où ils mettent leurs étoffes, quelques outils grossiers, leurs armes & des plumes, qui servent à orner leurs cheveux.

LES principaux, qui sont obligés de représenter, de tenir un plus grand état & d'avoir par conséquent un domestique plus nombreux, ont trois ou quatre maisons renfermées dans une enceinte fermée par une palissade de dix ou douze pieds de haut, & dont les interstices sont remplis de foin.

CES peuples, qui dans leurs maisons, semblent n'avoir en vue que de se défendre des inclémences du tems, s'y exposent avec la plus grande indifférence dans les courses qu'ils font pour se procurer des provisions de poisson & de racines. Quelquefois seulement ils dressent un hangard du côté opposé au vent; & le plus souvent, négligeant



cette précaution, ils dorment avec leurs femmes & leurs enfans sous des arbrisseaux, à côté de leurs armes.

LA tribu qui se trouvoit à la baie de Mercure, à la descente des Anglois, & qui, comme on l'a dit, se montoit à quarante ou cinquante personnes, ne construisit jamais le moindre couvert pour se défendre des injures de l'air durant la nuit, quoique dans ce même-tems il y eut de fréquentes pluies.

LES végétaux & le poisson font, comme on l'a observé, leur principale nourriture. Les végétaux, qui leur tiennent lieu de pain, sont des racines de fougère, qui croissent sur les montagnes. Dans les jours de réjouissance, on voit sur leurs tables des pingouins, des albetros & quelques autres oiseaux.

N'AYANT point de vaisseaux propres à faire bouillir de l'eau, toute leur cuisine se réduit à rôtir leurs viandes, ou à les faire cuire dans un four souterrain, à la manière des Otahitiens.



SUR les côtes septentrionales de l'Isle, les terres sont cultivées ; on y voit diverses plantations d'iniam, de patates douces, de coccos ; mais on n'apperçoit rien de semblable dans le Sud. Les habitans de cette partie de l'Isle sont réduits à subsister de racines de fougère & de poisson ; il faut en excepter les grandes fêtes : car dans ces jours de réjouissance, ils mettent des chiens au four & des oiseaux à la broche, ou du moins, quelques-uns de leurs compatriotes tués dans une bataille.

LEUR boisson ordinaire & unique, est l'eau. Ils ont le bonheur d'ignorer l'usage des liqueurs fortes.

Si l'intempérance & l'oïveté sont, comme il est vraisemblable, les causes de toutes maladies critiques & chroniques, il n'est pas surprenant que ces peuples, sobres & toujours actifs, jouissent d'une santé parfaite & inaltérable. « Il ne nous est pas arrivé, dit M. Cook, dans les différentes visites



que nous leur avons faites , de rencontrer une seule personne infirme. Dans le nombre de ceux que nous avons pu voir nuds , jamais nous n'avons observé la plus légère éruption sur la peau , ni aucune marque causée par des éruptions. Ceux qu'à quelques taches sur la peau , nous avions pris pour des lépreux ou des scorbutiques , étoient très-sains , comme nous le vérifiâmes ; & ces taches avoient été occasionnées par l'écume de la mer , qui en se séchant , avoit laissé sur la peau , des sels en poudre très-fine ».

« UNE autre preuve de santé est la promptitude avec laquelle leurs blessures se cicatrisent. Lorsque nous vîmes l'Indien qui avoit reçu une balle dans le bras , sa blessure paroissoit être dans un état si voisin de la guérison , que si je n'eusses pas su qu'on n'y avoit mis aucun appareil , j'aurois fait d'exactes recherches sur les vulnéraires & l'art chirurgical de la contrée ».



MAIS une dernière preuve que ces Insulaires sont exempts des infirmités qui troublent notre vie, est l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent. Dans un âge avancé, ils deviennent chauves, & perdent leurs dents, sans montrer aucun autre signe de décrépitude, & lorsqu'ils n'ont plus la vigueur de la jeunesse, ils en ont encore la vivacité & l'enjouement.







## CHAPITRE IX.

*De la Marine, de la Culture des terres, des Armes, du Gouvernement, de la Religion, &c. des habitans de la nouvelle Zélande ; doute sur l'existence d'un Continent méridional.*

C'EST dans la construction de leurs pirogues que les nouveaux Zélandois font particulièrement preuve de génie. Ces pirogues sont longues, étroites & assez ressemblantes aux bateaux que la Nouvelle-Angleterre envoie à la pêche de la baleine. Les plus grandes sont destinées à être armées en guerre, & elles contiennent de quarante à quatre-vingt & même jusqu'à cent combattans. Celle que M. Cook mesura à Tologa avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large & trois & demi de haut. Ses fonds étoient fins, taillés en coin,



& formés sur la longueur de trois pièces de bois de  $1 \frac{1}{2}$  ou 2 pouces d'épaisseur, creusées sur le dehors & attachées ensemble par de fortes lieures. Chaque côté du bâtiment, étoit formé d'une seule planche entière, de soixante-trois pieds de longueur, haute de dix ou douze pouces, & d'environ un pouce trois lignes d'épaisseur : ces côtés étoient proprement travaillés & liés aux pièces du fond avec beaucoup d'adresse & de solidité. Un nombre considérable de traverses étoient posées d'un plat-bord à l'autre : elles y étoient fortement amarées de chaque côté, comme devant faire la liaison principale de toutes les parties de la barque. L'éperon failloit de cinq ou six pieds hors du bâtiment & s'élevoit de quatre pieds & demi. L'ornement de l'arrière étoit fixé sur l'extrémité de la barque, comme l'étembord d'un vaisseau l'est sur sa quille. Il avoit deux pieds de longueur, un pouce & demi d'épaisseur, & s'élevoit d'environ dix-sept pieds.



TOUTES leurs pirogues, à l'exception de quelques-unes faites d'un seul tronc d'arbre creusé au feu, sont construites sur ce plan. Il y en a peu qui aient moins de vingt pieds de longueur. Quelques-unes des plus petites sont à balancier; elles sont quelquefois accouplées; mais cela n'est pas commun. Les bas-reliefs de l'avant & de l'arrière des pirogues, d'une moyenne grandeur, consistent en figures humaines, dont la tête est d'une laideur monstrueuse. Mais celles qu'ils arment en guerre, sont magnifiquement décorées.

LEURS pagaies sont petites, légères & proprement faites. La palme est d'une forme ovale, ou plutôt de la forme d'une grande feuille. Son extrémité est en pointe, sa plus grande largeur est dans le milieu, & elle diminue ensuite graduellement dans le manche. Toute sa longueur est d'environ six pieds, dont le manche en a quatre & la palme deux. A l'aide de ces ra-



mes , ils paroissent voler sur les eaux.

MAIS rien n'est si misérable que de voir manoeuvrer leurs pirogues à la voile. Ils ne savent guère marcher autrement que vent en poupe. La voile de filet ou de natte est tendue entre deux perches, fixée verticalement sur chacun des plats-bords, & qui servent, à la fois, de mâts & de vergues. Deux cordages, qui font la fonction d'écoutes, sont attachés au-dessus du sommet de chaque perche. Deux hommes assis sur l'arrière, ayant chacun une pagaie en main, gouvernent ces pirogues, grossièrement appareillées.

Tous leurs grands ouvrages s'exécutent avec l'herminette, la hache & le ciseau, qui leur sert encore de tarière. N'ayant aucune connoissance des métaux, leurs herminettes & leurs haches sont faites d'une pierre noire très-dure, ou de talc verd. Leurs ciseaux sont faits d'os humains, ou de petits



fragmens de jaspe. Ils estiment leurs haches au-dessus de tout ce qu'ils possèdent. Ils emploient à finir les ouvrages les plus précieux, de petits outils de jaspe, qu'ils jettent dès qu'ils sont émouffés. Il est probable qu'ils parviennent à rendre tranchantes leurs haches, ainsi que leurs armes, en réduisant quelques morceaux de jaspe en une poudre, dont ils se servent pour aiguïser deux pieces l'une contre l'autre.

LEURS filets, particulièrement leurs seines, sont d'une prodigieuse étendue. Une pareille seine ne peut être que l'ouvrage de tout un bourg, & c'est probablement aussi une propriété commune. On connoît déjà leurs autres filets d'une forme circulaire. Leurs hameçons sont faits d'os ou de coquilles, & généralement assez mal travaillés. Les corbeilles où ils mettent le poisson, sont de forme & de grandeur différentes, l'osier est employé à faire ces corbeilles.



Ces peuples entendent très-bien la culture de la terre, qu'ils rendent aussi meuble que peuvent le faire nos jardiniers. Les racines sont placées sur de petites monticules régulièrement alignées en quinconce. L'instrument qui leur sert de bêche & de charrue, n'est autre chose qu'un pieu long, étroit, & tranchant par le bout, avec un autre petit morceau de bois qui le traverse à quelque distance du tranchant, pour pouvoir presser dessus avec le pied. Cet instrument de trois pouces de largeur, sert à retourner un champ de six ou sept âcres d'étendue. Il est vrai que le sol étant léger & sablonneux, fait peu de résistance.

LA culture des terres, les fabriques & les arts paisibles sont mieux connus & plus pratiqués dans la partie septentrionale de cette contrée : car dans le Sud, à peine en voit-on quelque apparence : mais l'art de la guerre fleurit également sur toute la côte.

LEURS



LEURS armes sont très-variées & toutes très-meurtrières. Les principales sont la lance, le dard, & le casse-tête.

LA lance a quatorze ou quinze pieds de longueur : les deux bouts sont pointus & quelquefois armés d'os. Ils manient cette arme avec une merveilleuse adresse : ils la saisissent par le milieu, de manière que la partie de derrière balançant celle de devant, il est très-difficile d'en parer le coup.

ON a déjà fait suffisamment connoître leurs autres armes. On est étonné que l'arc & la fronde soient inconnus à ces peuples naturellement belliqueux. Ils lancent à la main, les dards & les pierres ; mais ils n'en font guère usage que pour défendre leurs forts contre les assiégeans. Sur mer ou sur terre, ils combattent ordinairement corps à corps, ce qui rend leurs batailles très-meurtrières. Le casse-tête paroît être l'arme de préférence dans les combats ; il est alors attaché autour du poignet



par un fort cordon , de peur qu'on ne le leur enlève. Ils le portent ordinairement à leur ceinture , comme un ornement militaire : il fait même partie de leur habillement , comme le poignard chez les Asiatiques , & l'épée parmi les Européens.

L'USAGE des armes défensives leur est inconnu. Les Chefs portent un bâton de commandement , qui est ordinairement une côte de baleine. Cette côte , blanche comme la neige , est ornée de gravure , de poils de chien & de plumes. Ceux à qui cette marque de distinction est déferée , sont des hommes d'un certain âge , & qui ont le corps tout couvert de l'amoco.

SUR les pirogues armées en guerre , on voit un ou plusieurs de ces Commandans , suivant le nombre des combattans. « Ces pirogues , dit M. Cook , s'arrêtoient à une encablure de notre vaisseau : les Chefs , alors , se levant de leur place , revêtoient un habit de céré-



monie, qui est généralement de peau de chien, & tenant haut leur bâton de commandement, ils dirigoient les autres, sur ce qu'ils devoient faire. Quand ils étoient hors de la portée d'une lance ou d'une pierre, ils n'imaginoient pas que nous pussions les atteindre avec nos armes, & ils nous défioient généralement dans les mêmes termes : *Haromai, haromai, harre uta a patoo-patoo oge.* « Osez nous suivre à terre & nous vous tuerons tous avec nos casse-têtes ». En prononçant ces menaces, ils s'approchoient insensiblement du vaisseau : ils répondoient par intervalle, aux questions qu'on leur faisoit, & par intervalle, ils renouvelloient leur défi, jusqu'à ce qu'encouragés par notre timidité apparente, ils entonnassent leurs chants guerriers, en commençant à danser, ce qui étoit le prélude de l'attaque qui devoit suivre, & qui quelquefois, se terminoit par une grêle de pierres, fatifsfaits de nous



avoir fait une insulte dont nous n'osions tirer vengeance ».

RIEN au monde n'est plus comique que leur danse guerrière. Ce sont des mouvemens violens, des contorsions hideuses & des grimaces épouvantables. Tout en chantant, ils tirent la langue d'un pied, roulent leurs yeux de manière à laisser voir un cercle de blanc autour de l'iris, & se déforment le visage d'une façon propre à glacer d'effroi leurs ennemis : en même-tems ils branlent leurs lances, agitent leurs dards, & fendent l'air avec leurs casse-têtes.

CETTE danse, non moins horrible qu'originale, est toujours accompagnée d'un chant, qui est vraiment sauvage, sans être désagréable : chaque strophe se termine par un soupir haut & profond qu'ils poussent ensemble & en mesure. La danse, dont tous les mouvemens sont violens, rapides, demande, dans l'exécution, une force &



une souplesse qu'on ne voit pas sans admiration.

Ils n'ont point d'instrument de musique; mais des trompettes guerrières de deux especes : l'une est la conque, qu'on nomme *la trompe de Triton*. Elle rend un son à peu-près semblable à celui qu'on pourroit faire en soufflant dans une corne de vache; l'autre est un tuyau de bois, de deux pieds environ, de longueur, & extrêmement applati dans le milieu de sa convexité. Le son qu'elle produit est rauque & lugubre. On pourroit en compter un troisième: c'est un sifflet qu'ils portent d'ordinaire au coup, & qui n'est qu'un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans sa longueur. Mais ils sont bien persuadés que ces instrumens n'ont rien de musical, aussi n'essaient-ils jamais d'en tirer des sons mesurés.

On a déjà fait connoître leurs forteresses, qu'ils nomment *Hippa*. Les peu-



ples font leur résidence ordinaire dans ces hippas, depuis la baie de l'Abondance, jusqu'au canal de la Reine Charlotte; mais on ne voit point de ces bourgs fortifiés dans les environs de la baie de Pauvreté, de Hawks, de Tegadão, de Tologa; on n'apperoit que quelques maisons dispersées, & sur les hauteurs quelques échaffauds, fournis d'armes de traits, où ils se retirent dans une dernière extrémité, pour combattre avec plus d'avantage.

LES forts mêmes ne peuvent guère servir qu'à repousser un ennemi dont l'attaque a été brusque & inopinée; mais il seroit impossible d'y soutenir un siège. Les provisions de racines & de poisson sec qu'on y voit, ne peuvent être réservées que pour des saisons de disette, qui arrivent plusieurs fois dans l'année : d'ailleurs, tandis que l'ennemi rôde dans les environs, on peut bien puiser de l'eau dans les sources voisines; mais la pêche & la recolte



des racines deviennent impraticables.

SUR toute cette partie de la côte, les peuples semblent vivre dans un état de sécurité, & se prévaloir de leur avantage: leurs plantations sont plus nombreuses, leurs pirogues mieux décorées; & l'art de la gravure & des fabriques y est porté plus loin. C'est aussi le territoire le plus peuplé. Ils doivent, sans doute, cette apparence de paix & d'abondance à leur réunion sous un seul Chef ou Roi. « Car les habitans de toute cette côte, observe M. Cook, se reconnoissent sujets d'un Souverain qu'ils nomment *Teratu* ».

« C'EST avec un vif regret, poursuit M. Cook, que nous nous vîmes obligés de quitter cette Isle, sans connoître autrement ce Prince que de nom. Sa domination s'étend au Nord & à l'Ouest, sur environ quatre-vingt lieues de l'Isle. Mais nous n'avons pas su jusqu'où s'étendoient les limites de son Empire à l'Ouest. Dans la baie de Mercure,



son autorité n'y est plus reconnue ».

« DANS les domaines de Teratu, nous vîmes plusieurs Chefs subordonnés, qui paroissent jouir d'une haute considération, & qui probablement, administroient la justice. Ces Magistratures sont-elles amovibles, ou à vie ? C'est ce dont nous ne fûmes pas informés ».

LES petites sociétés ou les tribus de la contrée méridionale paroissent avoir plusieurs choses en commun, particulièrement leurs étoffes & leurs filets. Les deux sexes mangent ensemble. Les hommes cultivent la terre, font les filets, vont à la chasse des oiseaux & à la pêche ; & les femmes font la récolte des racines, ramassent les huîtres & les autres coquillages, préparent les repas, & fabriquent les étoffes.

« TOUT ce que nous avons appris de leur religion, dit M. Cook, c'est qu'ils reconnoissent des Êtres supérieurs dont l'un est l'Être suprême, & les



autres lui sont subordonnés. Leur tradition sur l'origine du monde & la formation de l'homme, est à peu-près la même que celle des Otahitiens. Tupia qui eût avec leurs Prêtres quelques conversations sur ces matières théologiques, parut avoir des connoissances bien plus profondes; & par-tout où il voulut discourir de religion avec leurs Prêtres, il étoit bientôt environné d'une foule de peuple. Ils admiroient sa vaste érudition; tous l'écoutoient dans un profond silence & avec un saint respect ».

« IL nous fut impossible d'être exactement informés de l'espece d'hommage qu'ils rendent à leurs Divinités. Nous ne vîmes aucun lieu consacré au culte public; nous apperçûmes seulement près d'une plantation de patates, une petite enceinte de figure quarrée; dans le milieu étoient dressés quelques pieux façonnés comme ceux qui leur servent de bêche, & auxquels on avoit



suspendu une corbeille de racine de fougère ; nous apprîmes que c'étoit une offrande que le propriétaire avoit faite aux Dieux pour se les rendre propices, dans l'espérance d'en obtenir une recolte abondante ».

« AU sujet des obsèques, il nous seroit impossible de rien affirmer : les récits que nous en ont faits les naturels, semblent se contredire. Dans les parties septentrionales, ils nous dirent qu'ils enterroient leurs morts, & dans les méridionales, qu'ils les jettoient dans la mer, après les avoir liés à une pierre. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne vîmes aucune fosse, & qu'ils ne parloient des morts qu'avec une apparence de mystère ».

« MAIS quels que puissent être les sépulchres, les vivans sont eux-mêmes des monumens qui rappellent la mémoire des morts. Il en est peu dans l'un & l'autre sexe qui n'aient le corps cicatrisé : ces cicatrices annon-



cent les blessures qu'ils se sont faites , comme une marque de leurs regrets d'avoir perdu un parent ou un ami. Nous avons vu de ces blessures si récentes, que le sang en ruisseloit encore; c'étoit là une preuve de la mort de quelques-uns d'entr'eux ; & il est fort extraordinaire qu'aucune cérémonie funèbre ne soit jamais parvenue à notre connoissance. A l'égard de la croix que nous remarquâmes près du canal de la Reine Charlotte, nous n'en pûmes tirer aucun éclaircissement des naturels , qui se contentèrent de nous dire d'un air mystérieux, que c'étoit le monument d'un mort ».

UNE remarque importante & qui jette dans le plus grand étonnement, c'est que la langue des habitans de la nouvelle Zélande est, à quelques différences près, la même que celle d'Otahiti & des Isles de la Société. Il y a même plus de ressemblance & d'analogie, entre ces deux langues qu'on n'en rencontre entre cel-



les de quelques provinces d'Angleterre. Si l'on fait d'ailleurs attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les sons que nous employons pour les rendre sensibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus; & qu'il est de la plus grande évidence que les suggestions de la nature, bien moins encore celles de la raison, n'ont pu porter des peuples distincts, séparés, n'ayant entr'eux aucune relation, à fixer la même signification aux mêmes sons, & à y attacher précisément la même idée comme le moyen de leur liaison mutuelle; on sera forcé d'en conclure que ces peuples ont une origine commune.

LES uns & les autres ont une tradition, que leurs ancêtres avoient autrefois habité une autre contrée; & conformément à la tradition de ces deux peuples, le nom de cette contrée est *Heawije*. Mais dans la supposition que ces peuples soient originairement par-



tis d'une même contrée pour venir peupler ces Isles; à des distances si éloignées, il resteroit encore à sçavoir quelle étoit cette primitive contrée? « Notre opinion, dit M. Cook, est que ces peuples ne sont point venus de l'Amérique qui est à l'Est; & à moins qu'on n' imagine qu'il y ait au Sud un continent à une latitude modérée, il s'ensuivra qu'ils sont venus de l'Ouest».

« MAIS jusqu'à présent, notre navigation n'a pas été favorable à l'opinion qui admet un continent méridional; elle a démontré qu'au moins les trois quarts d'une étendue qu'on avoit regardée comme terre ferme, étoient occupés par les eaux. Les principaux navigateurs dont on a fait valoir l'autorité en cette occasion, sont Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, Quiros & Roggewin; mais il est démontré par la route qu'a suivie l'Endeavour que les terres apperçues par ces marins célèbres, & qu'on a gratuitement suppo-



fées faire partie d'un même continent ; ne sont que quelques Isles dispersées dans l'immensité de la mer pacifique. Elle a de même ruiné toutes les raisons alléguées en preuve d'un continent austral pour conserver l'équilibre entre les deux hémisphères ; car si cette prétention étoit fondée, il faudroit convenir d'après l'étendue de mer que nous avons déjà parcourue, que l'hémisphère austral est beaucoup trop léger. Lorsqu'ayant doublé le cap Horn, nous courûmes au Nord ; arrivés par les quarante degrés de latitude australe, nous nous trouvions par les cent dix degrés de longitude à l'Ouest du méridien de Greenwich ; & lorsque nous reprîmes notre route au Sud après avoir quitté Ulitea, parvenus par la même latitude quarante degrés, notre longitude étoit de cent quarante-cinq degrés ; la différence est de trente-cinq. Quand nous arrivâmes par la latitude de trente degrés, la différence de longitude entre les



deux routes fut de vingt-un; mais, comme à la seule inspection d'une carte, on découvre entre les tropiques un vaste espace qui n'a jamais été reconnu par aucun navigateur, on pourroit croire que le continent austral peut à travers ces parages s'avancer jusques vers l'équateur : je vais donc exposer mes raisons pour croire qu'il n'y a aucune pointe ou cap d'un continent méridional au Nord du quarantième parallèle de l'hémisphère austral ».

« IL est hors de toute vraisemblance, malgré ce qu'a allegué M. Dalrymple à l'égard de Quiros, que ce navigateur ait vu au Sud de deux Isles, qu'il découvrit entre les vingt-cinq & vingt-six degrés de latitude australe, & que je suppose être entre les cent trente & les cent quarante degrés de longitude à l'Ouest du méridien de Greenwich; il est dis-je contre toute apparence qu'il y ait apperçu les marques d'un continent, ni quelque autre chose qui



dans son opinion fut le signe indubitable d'une pareille terre. S'il eût eu cette conviction, il auroit certainement fait voile au Sud pour chercher ce continent, & s'il l'eût cherché, dans la supposition que les signes fussent indubitables, il l'auroit reconnu : la découverte d'un continent méridional étoit l'unique objet de son voyage : & il paroît que personne au monde n'avoit cette découverte plus à cœur ; si donc il fut par la latitude de vingt-six degrés Sud, & par la longitude de cent quarante-six degrés à l'Ouest de Greenwich, où les Isles qu'il apperçut sont placées par M. Dalrymple, on peut hardiment en inférer qu'aucune partie d'un continent austral ne s'étend à cette latitude ».

IL paroîtra, je crois, d'une égale évidence d'après la relation du voyage de Roggewin, qu'entre les longitudes de cent trente & de cent cinquante degrés à l'Ouest du méridien de Greenwich, il n'y a aucun continent au Nord  
de



de trente-cinq degrés de latitude Sud. M. Pingré, dans le Mémoire qu'il a publié sur le passage de Vénus, a inféré un extrait du voyage de Roggewin, & une carte de la mer du Sud. Il suppose dans ce Mémoire, que ce navigateur ayant quitté l'Isle de Pâques, qu'il place par la latitude de ving-huit degrés trente minutes Sud, & par la longitude de deux cens cinquante-quatre degrés, à compter du premier méridien, fit voile au Sud-Ouest jusques par les trente-quatre degrés Sud, & ensuite à l'Ouest-Nord-Ouest. Si ce fut là sa route, il est démontré qu'il n'y a point de continent au Nord de trente-cinq degrés Sud ».

« S'IL faut en croire M. Dalrymple, ce navigateur suivit une autre route ; il pense que de l'Isle de Pâques, il fit voile au Nord-Ouest, prenant ensuite une route peu différente de celle que le Maire avoit faite ; mais il est peu probable qu'un homme qui sur sa demande



est envoyé à la recherche d'un continent austral, ait pris une route où d'après le Maire, il étoit assuré de ne pas le rencontrer. Il faut néanmoins convenir qu'il n'est pas aisé d'assigner la route qu'a suivie Roggewin, parce que dans la relation qui fut publiée de ce voyage on n'y fait mention ni des latitudes ni des longitudes ».

« J'AVOUE, pour mon compte, que dans la mer du Sud, je n'ai trouvé sur ma route à l'Ouest, au Nord, & au Sud, aucun signe qui annonçât l'existence d'un continent. J'ai bien vu fréquemment de nombreuses compagnies d'oiseaux; mais ils ne différoient pas de ceux qu'on rencontre à la plus grande distance des terres : j'ai apperçu des goëmons & toutes ces mauvaises herbes qui croissent sur les rochers; & je n'en ai pas inféré le voisinage des terres; parce que c'est un fait que des pois, qu'on appelle *œil de bœuf*, & qu'on fait ne croître qu'aux Indes occiden-



tales, sont jettés annuellement sur la côte d'Irlande, qui en est éloignée au moins de douze cens lieues ».

« JE crois avoir prouvé qu'il n'y a point de continent au Nord du quarantième parallèle de l'hémisphère méridional. Je ne puis rien affirmer sur ce qui est plus au Sud; ce voyage a donc servi à réduire la possibilité du site d'un continent, dans cet hémisphère, au Nord de quarante degrés, à un si petit espace, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il reste encore long-tems inconnu. Les voyages qu'on entreprendra pour résoudre absolument la question d'un continent austral, procureront toujours l'avantage de découvrir un grand nombre d'Isles entre les Tropiques, qui n'ont jamais été visitées par les Européens. Tupia nous a fait la description de plus de cent trente Isles qui nous sont inconnues, & de sa propre main, il en a tracé environ soixante & quatorze sur une carte ».





## C H A P I T R E X.

*Descente sur la côte orientale de la nouvelle Hollande ; incidens qui y sont arrivés ; description de la contrée & de ses habitans.*

A PRÈS une circon-navigation de six mois autour de nouvelle Zélande, M. Cook prenant son point de départ du cap Farewell, situé par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude australe, & par les cent quatre-vingt-onze degrés quarante-une minutes de longitude, fit voile à l'Ouest, dans le dessein d'attérir sur la côte orientale de la nouvelle Hollande, dont il eut connoissance le 19 Avril 1770.

LA pointe la plus méridionale de la côte fut estimée être par la latitude australe de trente-sept degrés cinquante-huit minutes, & par la longitude de



cent soixante-six degrés trentre-quatre minutes. Elle fut appelée la pointe Hicks, du nom du premier Lieutenant qui l'avoit apperçue, à la distance de cinq ou six lieues.

DE la pointe Hicks, la côte court d'un côté au Sud-Ouest & de l'autre au Nord-Est ou plutôt à l'Est. M. Cook ne vit aucune terre au Sud de la Nouvelle Hollande, quoique le tems fut serein, & que par sa longitude comparée avec celle de Tasman, telle que l'a donnée Rembrantse dans les extraits du journal de Tasman, la terre de Vandiemén eût dû se montrer au Sud. « Je n'assurerais pas, dit-il, que ces deux terres se joignent; mais j'ai eu lieu de le conjecturer par la chute subite de la mer dès que le vent fut un peu calmé ».

« ÉTANT par la latitude de trente-sept degrés cinquante minutes Sud, & par cent soixante-sept degrés douze minutes de longitude, les extrémités de la terre s'étendoient du Nord-Ouest à



l'Est-Nord-Est, & je vis une pointe remarquable qui nous restoit au Nord vingt degrés à l'Est à la distance d'environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en un mondrain de figure ronde ; je la nommai la *pointe du Bélier*, toute la partie de la côte que nous avions vue, paroissoit être basse & unie : le rivage étoit couvert de sable blanc, mais la contrée étoit boisée & couverte de verdure ».

« VERS les six heures du soir nous étions à deux lieues d'une petite Isle, voisine d'une pointe du continent, à laquelle je donnai le nom de cap Howe. Il est encore remarquable par quelque mondrains du continent, qui n'en sont pas éloignés, en ce que la terre court d'un côté au Sud-Ouest & de l'autre au Nord ».

« COMME nous prolongions la côte à la distance de quatre lieues environ par un très-beau tems, nous avions une vue exacte de la terre, qui se montroit



sous un aspect très-agréable : elle est d'une hauteur modérée, heureusement diversifiée par l'inégalité du terrain, par des collines, des vallons de verdure, des pièces d'eau, & par des petites plaines généralement couvertes d'arbres. Les collines s'élèvent en pente douce jusqu'à leur cime. Plusieurs fumées qui s'élèvoient de divers endroits nous annoncèrent qu'elle avoit ses habitans ».

« LE 21, nous étions par le travers d'une haute montagne, dont le pied s'avance jusqu'au bord de la mer. Je lui donnai le nom de *cap Dromadaire*, à cause de sa ressemblance avec le dos de cet animal. Le rivage forme en cet endroit une pointe que j'appellai la *pointe du Dromadaire* ; au-dessus est un mondrain pyramidal. Cette pointe est située par les trente-six degrés dix-huit minutes de latitude australe, & par les cent soixante-sept degrés quarante-six minutes de longitude ».



« ARRIVÉ à midi par les trente-cinq degrés quarante-neuf minutes de latitude australe, le cap Dromadaire nous restant au Sud trente degrés à l'Ouest, distant de douze lieues, nous eûmes la vue d'une baie dans laquelle étoient trois ou quatre petites Isles. Elle paroissoit fournir peu d'abri contre les vents du large. »

« A mesure que nous prolongions la côte on voyoit de nouvelles fumées s'élever le long du rivage. Vers les cinq heures du soir, nous nous trouvions par le travers d'une pointe de terre, dont la pente est si roide que je la nommai la *pointe Droite*. Nous rangeâmes ensuite le rivage de si près que nous distinguâmes plusieurs Indiens sur la plage: ils paroissoient être noirs. Le 22, nous eûmes la vue d'un pic remarquable par sa ressemblance avec un colombier; & par cette raison je l'appellai le *Colombier*. Dans ce même tems une petite Isle basse, nous restoit dans le Nord-



Ouest, à la distance de deux ou trois lieues. Cette petite Isle touche presque le rivage ».

« ENTRE le cap Dromadaire & le Colombier, nous apperçûmes de hautes montagnes, qui à l'exception de deux, sont toutes couronnées d'arbres : les deux autres sont très-remarquables : leur cime est une plaine unie, défendue tout autour par des rochers escarpés. La contrée est presque par-tout couverte de grands & magnifiques arbres ».

« UNE pointe dont nous eûmes connoissance le jour de la Saint-George, fut nommée le *cap George*. A deux lieues au Nord de ce cap le rivage semble former une baie, où l'on pourroit mouiller à l'abri des vents du Nord-Est. La pointe septentrionale de cette baie, fut nommée à cause de sa figure le *Long Nez*; & environ huit lieues plus au Nord est une autre pointe, que la couleur de la terre m'engagea à nommer la pointe Rouge; sa latitude est par les trente-



quatre degrés vingt-neuf minutes Sud , & par cent soixante - huit degrés cinquante minutes de longitude. Au Nord-Ouest de la pointe rouge , à quelque distance du rivage , on voit une colline dont la croupe est exactement semblable à la forme d'un chapeau ».

« PARVENU , le 27 , par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes , je fis mettre l'jole en mer pour tenter une descente. Nous vîmes dans ce même tems plusieurs Indiens qui marchaient à grands pas le long du rivage ; quatre d'entr'eux portoient de petites pirogues sur leurs épaules : je pensai qu'ils alloient les lancer à l'eau pour arriver au vaisseau , mais je me trompai. Alors je m'embarquai dans l'jole avec MM. Banks, Solander, Tupia & quatre matelots : nous voguâmes du côté où les Indiens étoient assis sur des rochers & paroissoient nous attendre ; mais quand nous en fûmes à un quart de mille , ils se levèrent & furent précipitamment



DANS LA MER DU SUD. 283  
dans les bois. Néanmoins nous résolûmes de débarquer & d'avoir avec eux une entrevue; nous fûmes encore trompés dans notre attente; une lame énorme qui battoit toute la rive rendoit la descente impraticable ».

« LE 28 , à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie où, selon toute apparence, on devoit être à l'abri de tous les vents; je résolus d'y mouiller: j'envoyai la chaloupe aux ordres du Maître pour en sonder l'entrée, dont nous n'étions éloignés que d'environ un mille. Nous apperçûmes dix Indiens sur le rivage, qui à notre approche quittèrent leur feu & se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvoient observer tous nos mouvemens. Bientôt deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, descendirent sur le rivage au-dessous de l'éminence, & les Indiens qui les montoient allèrent joindre leurs compagnons ».

« LES Indiens voyant approcher la



chaloupe, se retirèrent tous plus avant sur la hauteur; un seul se cacha entre les rochers, près de l'endroit du débarquement. La chaloupe rangeant le rivage, la plupart des Indiens la suivirent à une certaine distance ».

« LE Maître m'informa à son retour que plusieurs Indiens rassemblés sur le rivage à une anse qui est un peu en dedans de la baie, l'avoient invités à descendre par des signes & des paroles dont il n'avoit pas compris la signification, & qu'il les avoit tous vus armés de longues piques & de sabres de bois ».

« LES Indiens qui n'avoient pas suivi la chaloupe, voyant le vaisseau s'approcher du rivage, firent plusieurs gestes menaçans & agitèrent leurs armes: de ce nombre il y en avoit particulièrement deux qui faisoient une grotesque figure; leur visage sembloit être poudré à blanc, & le corps étoit peint de larges bandes de la même couleur,



qui traversant obliquement la poitrine & le dos, avoient l'apparence des bandoulières de nos soldats : des bandes de la même espece étoient tracées autour des jambes & des cuisses. Ils étoient armés de sabres de bois environ de deux pieds & demi de longueur, & ils sembloient se parler avec beaucoup de chaleur ».

« Nous entrâmes dans la baie, & nous y laissâmes tomber l'ancre sur le côté du Sud par six brasses d'eau, ayant la pointe méridionale de l'entrée au Sud-Est, & la pointe septentrionale à l'Est. En y entrant, nous vîmes sur l'une & l'autre pointe de la baie, quelques cabanes & plusieurs familles d'Indiens. Sous la pointe méridionale, étoient quatre pirogues ayant chacune à bord un seul homme : ils étoient si occupés à suivre le poisson, qu'ils frap-  
poient avec leurs lances, qu'ils n'aperçurent pas le vaisseau au moment de son passage ».



« L'ENDROIT où nous avions mouillé étoit vis-à-vis d'un petit hameau de six ou huit maisons. Comme nous nous disposions à mettre dehors la chaloupe, nous vîmes sortir du bois une vieille femme suivie de trois enfans : elle portoit du bois de chauffage ; chacun de ses enfans avoit aussi son petit fardeau : lorsqu'elle fut près des maisons , trois autres enfans plus jeunes que les premiers vinrent au-devant de la vieille : elle fixa plusieurs fois ses regards sur le vaisseau ; mais elle ne marqua ni frayeur ni étonnement. L'instant d'après elle fit du feu ; & les quatre pirogues revinrent de la pêche ».

« CES hommes débarquèrent , hâlerent à terre leurs pirogues , & se mirent à préparer leur dîner. Suivant toutes les apparences , nous ne leur causâmes pas de grandes inquiétudes ; à peine paroissoient-ils nous remarquer , quoique nous n'en fussions pas éloignés d'un demi-mille. Nous observâmes que



de tous les Indiens que nous avions vu sur cette côte, il n'y en avoit pas un seul qui eût quelque apparence de vêtement ; la vieille elle-même étoit nue, sans ceinture, sans une seule feuille pour couvrir les parties naturelles ».

« Nos bateaux étant armés, nous nous embarquâmes avec Tupia pour aller à terre ; nous ramâmes vers l'endroit du rivage où nous voyions les Indiens, & nous commencions à croire qu'ayant fait si peu d'attention à l'arrivée du vaisseau dans leur baie, ils verroient notre descente avec la même indifférence ; mais il en arriva autrement ».

« Dès que nous fûmes près du rivage, deux d'entr'eux vinrent pour s'opposer à notre débarquement & les autres prirent la fuite. Chacun de ces deux champions étoit armé d'une lance d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court qu'ils paroissoient ma-



nier comme une machine propre à donner plus de jeu à leur lance. Ils nous adressèrent la parole d'un ton rauque & menaçant : leur langage avoit quelque chose de dur & de barbare ; Tupia ne put en comprendre un seul mot ; ils branloient leurs lances & paroissoient résolus d'empêcher la descente de tout leur pouvoir, quoiqu'ils ne fussent que deux & que nous fussions quarante ».

« IL eût été difficile de ne pas admirer leur courage. L'inégalité du nombre ne me permit pas de commencer par commettre des hostilités : j'ordonnai au bateau d'arrêter ; alors nous leur fîmes des signes d'amitié, & pour gagner leur bienveillance, je leur jettai des clous, des grains de rassade & quelques autres colifichets, qu'ils ramassèrent, & dont ils parurent charmés. Je leur fis signe que nous avions besoin d'eau, & j'employai tous les moyens dont je pus m'aviser pour les convaincre que nous ne voulions pas leur nuire ».

« ILS



« Ils nous firent à leur tour quelques signes que je pris pour une invitation de descendre à terre ; mais nous voyant avancer, ils se présentèrent pour s'opposer à notre débarquement. L'un étoit un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, l'autre paroissoit être d'un moyen âge. Ne pouvant vaincre autrement leur opiniâtreté, je tirai un coup de fusil entr'eux. Au bruit du coup, le plus jeune laissa tomber un faisceau de lances sur le rocher ; mais revenant bientôt à lui-même, il s'en ressaisit sur le champ. Nous ayant lancé une pierre, un coup de mousquet chargé à dragées atteignit le plus âgé à la jambe : se sentant blessé, il courut vers l'une des maisons, qui n'étoient éloignées que d'environ cinquante toises ».

« J'ESPÉRAI alors que toute contestation étoit finie, & nous débarquâmes ; mais nous avions à peine quitté le bateau, que nous le vîmes revenir avec une espece de bouclier pour se mettre



à l'abri de nos coups. Dès qu'il fut à portée, il fit voler sur nous une lance & son camarade une autre : elles tombèrent à l'endroit où nous étions en plus grand nombre ; mais ne blessèrent personne. A la décharge d'un troisième coup de fusil, l'un d'eux jeta une autre lance , & à l'instant ils prirent la fuite ».

« SI nous les eussions poursuivis, peut-être aurions-nous pris l'un des deux ; mais , sur le soupçon que leurs lances ne fussent empoisonnées, je ne crus pas qu'il fût prudent de nous engager dans les bois ».

« NOUS allâmes visiter leurs maisons, dans l'une desquelles nous trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés derrière un bouclier & quelques écorcés : nous ne fîmes pas semblant de les appercevoir ; & en sortant, nous laissâmes dans la maison quelques grains de raffade, des rubans, quelques pieces d'étoffe & d'autres présens, que nous présumâmes



devoir nous procurer l'amitié des habitants à leur retour. Nous en emportâmes toutes les lances qui y étoient : elles varioient pour la longueur de six jusqu'à quinze pieds; toutes étoient armées d'os de poisson, & les arrêtes en étoient très-aigues. Nous observâmes qu'elles étoient imprégnées d'une substance visqueuse de couleur verdâtre; ce qui favorisoit l'opinion qu'elles étoient empoisonnées ».

« EN se retirant dans le bois, ils laissèrent sur le rivage leurs pirogues. La structure en est de la plus grande simplicité; ce qui les compose est l'écorce dégagée d'un demi-tronc d'arbre nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & séparée dans le milieu par des pièces de bois qui les traversent. Ces frêles barques ont de douze à quinze pieds de longueur ».

« Nous fîmes ensuite des recherches pour trouver quelques sources d'eau fraîche; mais ce fut inutilement; nous



ne découvrîmes d'autre eau douce que dans un trou qu'on avoit creusé dans le sable ».

« Nous étant rembarqués , nous déposâmes nos faisceaux de lances à bord , & nous allâmes descendre sur la pointe septentrionale de la baie , où à notre arrivée nous avions vu un certain nombre d'Indiens ; mais elle étoit alors entièrement déserte. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche , qui tombant du haut des rochers formoient au bas plusieurs étangs ; mais ils étoient situés de manière à ne pouvoir nous en procurer sans difficulté pour notre usage ».

« Je pensai qu'il y avoit encore plus d'avantage à creuser des puits dans le sable. Je débarquai le lendemain sur la pointe méridionale avec des travailleurs ; mais sur de plus exactes recherches , nous eûmes le bonheur de découvrir un petit ruisseau , dont l'eau étoit parfaite , & qui suffisoit pour fournir à tous nos besoins ».



« EN retournant à la maison où nous avions vu les enfans , nous eûmes le chagrin de trouver qu'on n'avoit touché à aucune des choses que nous y avions laissées la veille ; & nous n'aperçûmes pas un seul Indien ».

« APRÈS avoir débarqué nos pieces à l'eau , & placé une garde pour protéger les travailleurs , j'allai dans la chaloupe reconnoître la baie , & en prendre les sondes. Dans cette excursion , je vis plusieurs Indiens , mais tous prirent la fuite à mon approche. Dans une place où je débarquai , je trouvai plusieurs petits feux , sur lesquels cuisoient des moules fraîches ; j'y vis aussi quelques huîtres d'une largeur considérable ».

« LES travailleurs étant retournés à bord pour dîner , dix ou douze Indiens se rendirent dans cette place , considérèrent les pieces à l'eau avec une grande attention , sans y toucher , & s'éloignèrent avec les pirogues qu'ils avoient laissées sur le rivage ».



« LES travailleurs étant revenus à leur poste dans l'après-midi , seize ou dix-huit Indiens , tous armés , se montrèrent à cinquante toises environ de distance , où ils s'arrêtèrent : deux d'entr'eux s'avancèrent de quelques pas ; & M. Hiks qui commandoit le détachement alla à leur rencontre avec un second ; en approchant ils leur montrèrent quelques présens , & leur firent tous les signes d'amitié imaginables ; mais ces signes de bienveillance ne produisirent aucun effet ; car avant qu'ils pussent arriver à eux , ils se retirèrent , & il eût été inutile de les poursuivre ».

« LE soir j'allai avec MM. Bancks & Solander descendre dans une petite anse sablonneuse , sur la rive septentrionale de la baie , où en trois ou quatre coups de filet , nous prîmes plus de trois cens livres de poissons ».

« LE lendemain avant la naissance du jour , on entendit les cris des In-



diens qui étoient revenus dans les maisons qu'ils avoient abandonnées. Dès que le jour parût on les vit marcher le long du rivage & l'instant d'après ils se retirèrent dans les bois , où à la distance d'environ un mille des bords de la mer , ils allumèrent plusieurs feux ».

« LES travailleurs retournèrent à terre : & ceux qui devoient couper des herbes , s'étant un peu éloignés du gros de la troupe , apperçurent quinze ou seize Indiens qui s'avançoient sur eux : tous étoient armés de bâton , qui reluisoient comme des fusils : à leur approche , les faucheurs se retirèrent vers le détachement de la marine. Les Indiens , encouragés par cette apparence de fuite se mirent à les poursuivre : mais ils s'arrêtèrent à une certaine distance , & ayant poussé de grands cris , ils rentrèrent dans le bois. Le soir , ils répétèrent la même manœuvre. Je les suivis moi-même le long du rivage pendant un tems considérable , sans



pouvoir les engager à s'arrêter ».

« CE même jour, la hauteur méridienne du soleil observée un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie, donna pour le lieu de l'observation une latitude de trente-quatre degrés Sud. L'inclinaison de l'aiguille aimantée fut de onze degrés trois minutes vers l'Est ».

« LE jour suivant, qui étoit le premier de Mai, nous nous proposâmes de faire une incursion dans la contrée, dans le dessein d'attirer quelques Indiens par de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des présens ; espérant que cette marque de nos paisibles intentions suffiroit pour les engager à nous faire visite & à entrer avec nous en quelque liaison. Nous partîmes convenablement équipés pour cette expédition ».

« Nous visitâmes d'abord les cabanes qui étoient près de l'aiguade, & où les Indiens se rendoient toutes les nuits.



Quoique nos petits présens n'eussent pas été emportés, nous en laissâmes de nouveaux d'un peu plus de valeur; tels que des étoffes, des miroirs, des peignes, & des grains de raffade; de-là nous nous avançâmes dans la contrée. Elle est unie médiocrement, élevée, couverte de bois dont les clairières permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une assez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, les arbustes, qui croissent en une excessive abondance sur toute la surface de cette terre, annoncent sa fertilité ».

« Nous vîmes plusieurs maisons d'Indiens, & diverses places où ils avoient passé la nuit couchés sur l'herbe sans aucun abri; mais nous ne vîmes qu'un seul habitant, qui, au moment qu'il nous apperçut, prit la fuite. Nous laissâmes par-tout des marques de notre bienfaisance ».

« Nous eûmes la vue, mais très-fugitive & très-imparfaite d'un petit



animal, de la grosseur à peu près d'un lapin. Le levrier de M. Banks l'aperçut & l'auroit probablement atteint, si au moment qu'il partit il ne s'étoit pas blessé contre un tronc d'arbre, caché sous de longues herbes ».

« Nous observâmes la fiente d'un quadrupède frugivore, que nous jugeâmes être de la grosseur d'un daim; & les vestiges d'un autre, qui paroissoit être de la taille d'un loup; nous donnâmes la chasse à un troisième dont les pieds ressembloit à ceux de la belette ».

« UNE foule d'oiseaux étoient perchés sur la cime des arbres : entre les différens oiseaux qu'on voit voler en nombreuses compagnies, nous en avons remarqué un dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté; cet oiseau est de l'espece du loriot, & nous le nommâmes loriquet ».

« LES arbres ne sont pas fort variés. L'espece la plus considérable produit



une résine assez semblable à celle que les Naturalistes nomment *Sang de Dragon*. Dans quelques-uns de ces arbres, on avoit taillé des degrés à trois pieds de distance l'un de l'autre, pour pouvoir grimper commodément jusqu'à leur cime ».

« M. GORE, le second Lieutenant, qui le matin avoit été envoyé pour faire la pêche à la pointe de la baie, voulut revenir par terre, & prenant avec lui un quartier-maître, il renvoya son bateau. Ils avoient à peine fait deux milles dans les terres, qu'ils se virent poursuivis par vingt-deux Indiens. Quand M. Gore faisoit face, les Indiens s'arrêtoient, toujours prêts à fuir dès qu'on faisoit mine d'aller à eux ; mais le voyoient-ils reprendre sa route, ils continuoient de le fuivre ; cependant ils ne l'attaquèrent pas, quoiqu'ils fussent tous armés de lances. Lorsque les Indiens apperçurent le reste de la troupe, ils rallentirent leur poursuite, & s'arrê-



tèrent à la distance d'un quart de mille, où ils parurent tranquilles».

« M. MONCKHOUSE avec deux ou trois autres imaginèrent de se servir contre les Indiens d'un stratagème qui pensa leur être à eux-mêmes funeste. Leur dessein étoit de s'approcher des Indiens, d'aussi près que ceux-ci le permettroient sans se retirer; &, feignant alors d'être saisis de frayeur, de fuir subitement, pour les engager dans une poursuite téméraire; ce qui vraisemblablement fourniroit l'occasion de les environner & de se saisir de quelques-uns d'eux. Mais les Indiens se conduisirent comme s'ils avoient soupçonné le piège qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'espace de six toises, après leur avoir témoigné cette crainte simulée, que les Indiens coururent dessus & lancèrent sur eux leurs armes, en poussant des cris terribles. Un des Officiers, entendant les



cris des Indiens tourna la tête, & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, se sauva derrière un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fut qu'à quelques pieds de distance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, un autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui servoit de bouclier. Entre plusieurs autres qui tombèrent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre, précisément au-dessus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vitesse, & qui se trouvoit déjà à plus de cent cinquante pas des Indiens; une autre lui passa entre les jambes en entrant dans la terre. Les Indiens, ayant lancé leurs traits ne songèrent point à continuer leur poursuite; ils se retirèrent dans le bois: & nos gens, heureusement échappés du danger, ramassèrent ces lances & revinrent à l'aiguade. J'arrivai dans ce moment avec MM. Banks, Solander &



Tupia. Voulant convaincre les Indiens qu'ils ne nous inspiroient aucune crainte, & que nous ne voulions leur faire aucun mal, nous nous avançâmes vers eux ; mais malgré toutes nos invitations, nous ne parvînmes jamais à les engager à nous attendre ».

« TUPIA , qui étoit devenu un très-bon chasseur , s'écartoit souvent dans les bois , pour tirer des perroquets. Il nous dit qu'il avoit une fois rencontré neuf Indiens ; & qu'au moment qu'ils l'apperçurent, ils furent avec précipitation & en désordre ».

« LE jour suivant douze pirogues, montées chacune par un Indien , s'approchèrent du côté de l'aiguade , & n'en étant qu'à la distance d'un demi-mille, ils s'occupèrent à la pêche, sans paroître songer à autre chose. Cependant quelques-uns de nos gens étoient à chasser dans le voisinage de cette place : un Indien, dont la curiosité fut enfin excitée par le bruit de quelques



coups de fusils , hâla sa pirogue à terre , & alla observer les chasseurs. Environ un quart-d'heure après il revint , lança sa pirogue à l'eau , & rejoignit ses compagnons. Cet incident montre que les Indiens acquirent la connoissance du pouvoir de nos armes à feu , dans les momens mêmes où nous nous en doutions le moins ; car cet Indien , qu'avoit observé par hazard M. Banks , n'avoit été remarqué par aucun des chasseurs qu'il avoit été reconnoître ».

« TANDIS que M. Banks s'occupoit à faire une riche collection de plantes aux environs de l'aiguade , j'allai avec MM. Solander & Monckhouse au fond de la baie pour examiner cette partie de la contrée , & faire de nouvelles tentatives pour former quelque liaison avec les Naturels. Nous apperçûmes onze ou douze petites pirogues , montées chacune par un seul homme : & qui à notre approche se retirèrent sur un bas fond ».



« A l'endroit où nous débarquâmes , nous vîmes d'autres Indiens , qui sautèrent à l'instant dans leurs pirogues , & nagèrent avec célérité pour s'éloigner de nous. Nous pénétrâmes dans la contrée jusqu'à une certaine distance : le coup d'œil en étoit à peu près le même que dans la partie que nous avions déjà parcourue ; mais le sol étoit beaucoup plus riche : car au lieu d'être sablonneux , il étoit composé d'une terre noire végétale , dont le lit s'étendoit à une grande profondeur. Un pareil sol seroit d'une grande fertilité , & , je pense , très-propre à la production de toutes les especes de grain ».

« DANS le bois , nous trouvâmes un arbre dont le fruit a la couleur & la forme de la cerise ; ce fruit , qui a un petit goût d'acide , n'est pas désagréable. La campagne est en quelques endroits sablonneux , semée de roches : mais ces places stériles ne sont pas d'une grande étendue & sont d'ailleurs rachetées



rachetées par des prairies superbes ».

« EN revenant à notre bateau , nous apperçûmes quelques fumées sur une autre partie de la côte ; & nous ramâmes à l'instant de ce côté dans l'espérance d'y rencontrer des Indiens ; mais à notre approche , ils s'éloignèrent avec précipitation. Nous trouvâmes sur le rivage six petites pirogues & six petits feux , sur lesquels étoient des moules , & un peu plus loin quelques huîtres. Nous mangeâmes une partie de leur dîner , & nous leur laissâmes en échange des grains de rassade & quelques colifichets propres à leur plaire ».

« LE lendemain , le tems ne me permettant pas de faire voile , je fis partir plusieurs détachemens pour divers endroits , dans la vue d'essayer encore s'il ne seroit pas possible d'avoir quelque commerce avec les Indiens. Un quartier-maître , s'étant écarté de sa petite troupe , fit rencontre d'un vieillard , d'une femme & de quelques petits enfans. Ils



étoient assis sur un siège de gazon, au bord d'un ruisseau qu'ombrageoit un arbre touffu ; & ils n'apperçurent le quartier-maître qu'au moment où il fut à côté d'eux. A sa vue, ils parurent saisis de frayeur, mais sans songer à prendre la fuite. Cet homme qui n'avoit rien à leur donner qu'un perroquet qu'il avoit tué, le leur offrit ; mais ils refusèrent de l'accepter, le repoussant de la main par crainte ou par aversion. Il ne resta pas long-tems avec eux, parce qu'appercevant plusieurs pirogues qui pêchoient sur le rivage, il craignit que les Indiens ne descendissent à terre pour l'attaquer. Il rapporta que ces Insulaires étoient d'une couleur très-bronzée, & non pas noire ; que le vieillard avoit les cheveux gris & épais, la barbe longue & rude ; que la femme avoit les cheveux coupés courts ; & que les uns & les autres étoient absolument nuds ».

« LA belle collection de plantes que



MM. Banks & Solander firent dans les environs de cette baie, m'engagea à lui donner le nom de la *baie de Botanique*. Elle est située par les trente-quatre degrés de latitude australe & cent soixante-neuf degrés quatre minutes de longitude ».

« CETTE baie est d'une vaste étendue, & réunit tous les avantages qu'on peut se proposer dans un mouillage. L'eau fraîche & le bois s'y trouvent en abondance. On n'y voit que deux espèces d'arbres propres au bois de construction. Ces arbres sont au moins aussi gros que les chênes d'Angleterre : l'une, à peu de chose près, en a l'apparence, & elle distille cette gomme résineuse, appelée *Sang de Dragon* ; son bois est dur, pesant, & d'une couleur aussi foncée que celui du *lignum vitæ*. L'autre produit des arbres d'une tige droite, élevée, qu'on prendroit, de loin, pour des pins ; son bois a beaucoup de ressemblance avec celui du chêne verd de



l'Amérique. La contrée en général, est basse, unie & boisée ».

« LES bois, comme on l'a déjà observé, sont peuplés d'un nombre prodigieux d'oiseaux d'une beauté rare, & particulièrement d'une espèce de perroquets, dont le plumage efface les plus brillantes couleurs. Nous y vîmes aussi quantité de corneilles, exactement semblables à celles d'Angleterre. Dans le voisinage du fond de la baie, il y a de grands bancs de sable, là se retirent une foule d'oiseaux aquatiques, dont le grand nombre nous étoit entièrement inconnu. Il y en avoit une espèce particulièrement remarquable, par l'opposition du blanc & du noir qui nuançoient leur plumage; ils étoient plus gros que des cignes, & avoient quelque ressemblance avec le pélican. Sur ces bancs de sable & de vase, se trouve une immense quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages les habitans, qui en font leur princi



pale nourriture, viennent avec leurs barques légères sur ces bancs de sable, & y prennent à la main ces crustacées. Nous n'avons point remarqué qu'ils les mangeassent cruds; mais ayant souvent de petits feux dans leurs canots, ils ne vont pas toujours à terre pour les préparer ».

« LES coquillages ne sont pas leur seule nourriture, la pêche qui est très-abondante sur la côte, leur fournit une grande variété de poisson qu'ils savent prendre de diverses manières ».

« LES Indiens qui habitent les environs de cette baie, vont nus, & ne portent pas même une ceinture pour cacher les parties naturelles. Il n'est pas apparent qu'ils soient nombreux, ni qu'ils vivent en société. Nous les avons vus comme les autres animaux, dispersés le long de la côte & dans les bois. Il nous seroit difficile de rien dire de bien positif sur leurs mœurs & leurs usages, puisque nous n'avons pas eu



avec eux la moindre liaison. Depuis l'instant de résistance qu'ils opposèrent à notre descente, ils ne s'approchèrent plus de nous, & ne touchèrent à aucun des articles que nous avions laissés dans leurs cabanes ».

« D A N S les syzygies, le flot qui commence ici à huit heures du matin, s'élève à la hauteur perpendiculaire de cinq ou six pieds ».







## CHAPITRE XI.

*Description de la côte depuis la Baie de Botanique jusqu'à celle de la Trinité; ses habitans & ses productions.*

« APRÈS une relâche de huit jours, nous fîmes voile de la baie de Botanique, & nous continuâmes à prolonger la côte. Nous arrivâmes à midi par le travers d'une baie, où le mouillage paroît être bon; je l'appellai *le port Jackson*. Notre latitude étoit trente-trois degrés cinquante minutes Sud. Cette baie est à trois lieues au Nord de la baie de Botanique. A cette hauteur l'aiguille aimantée déclina de huit degrés vers l'Est. Au coucher du soleil, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue, nous restoit au Nord vingt-six degrés à l'Est. Et la côte dans le Nord, quarante degrés à l'Ouest, à la distance de quatre lieues, paroissoit hachée &



former une baie, que je nommai *la Baie Rompue*. Elle est au trente-troisième degré quarante-deux minutes de latitude australe ».

« LE lendemain nous vîmes une pointe de terre qui sembloit former trois angles faillans, & je lui donnai le nom de *Cap des trois Pointes*. Dans l'après midi, nous apperçûmes plusieurs fumées s'élever de divers endroits de la côte ».

« Nous rangeâmes, le 10, une pointe basse pierreuse, que j'appellai *la Pointe-Etienne*. Sur son côté septentrional, on voit une ouverture, que je nommai *le Port-Etienne*. Il me parut que dans cette ouverture on étoit à l'abri de tous les vents. Elle gît par les trente-deux degrés quarante minutes de latitude australe, & cent soixante-neuf degrés cinquante minutes de longitude. A l'ouvert du Port, sont trois petites Isles, dont deux sont très-élevées, & sur le continent près du rivage, on voit quel-



ques collines de forme ronde , que de loin on seroit tenté de prendre pour des Isles ».

« ENVIRON à quatre ou cinq lieues de la Pointe-Etienne, le rivage présente deux mondrains, que j'ai nommés *le Cap Hawke*. Il gît par les trente-deux degrés quatorze minutes de latitude, & par les cent soixante-dix degrés onze minutes de longitude. A la hauteur de trente-un degrés quarante minutes Sud, sont trois hautes montagnes contigues l'une à l'autre; comme elles ont entr'elles une grande ressemblance, nous les nommâmes *les trois Freres*. On peut les appercevoir à la distance de quatorze ou quinze lieues ».

« PARVENUS à la latitude de trente-un degrés, nous apperçûmes un cap sur lequel nous vîmes des feux qui produisoient une grande quantité de fumée. Je l'appellai *le Cap Enfumé*. Il est d'une hauteur considérable. Sur sa cime est une monticule de forme ronde, &



au-delà, on en voit deux autres plus considérables. Différentes fumées se faisoient remarquer le long des autres parties de la côte ».

« A mesure qu'on s'avance au Nord de la baie de Botanique, la terre s'élève de plus en plus : entre cette baie & la latitude de trente degrés, elle est agréablement diversifiée par une chaîne de collines dont les vallons tapissés de verdure & plantés de grands arbres, offrent d'admirables perspectives ; mais près du rivage, elle est généralement basse & sablonneuse, à l'exception des pointes, où le roc se montre à nud ».

« LE 14, nous passâmes entre la terre & quelques petites Isles pierreuses, dont la plus septentrionale est par le vingt-neuvième degré cinquante-huit minutes de latitude australe, distante de la terre d'un peu plus de deux lieues ».

« DANS cette proximité de la côte, nous apperçûmes un grand nombre de



fumées, & nous découvrîmes avec nos lunettes, environ une vingtaine d'Indiens; chacun d'eux portoit sur le dos, un gros paquet, que nous conjecturâmes être des feuilles de palmier pour couvrir leurs maisons. Nous les observâmes pendant plus d'une heure: ils marchaient le long du rivage, au-delà d'un sentier qui conduisoit à une colline d'une pente aisée, & derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Aucun d'eux ne s'arrêta pour regarder le vaisseau; ils ne paroissoient marquer ni curiosité ni surprise, quoiqu'il fût impossible que le vaisseau n'eût pas frappé leurs regards ».

« Nous eûmes connoissance le 15, d'une haute pointe qui nous restoit au Nord-Ouest-quart-Ouest, à la distance de trois milles. Elle gît par la latitude, de vingt-huit degrés trente-sept minutes trente secondes Sud, & par cent soixante-onze degrés onze minutes de longitude. Depuis cette pointe, à la-



quelle je donnai le nom de *Cap Biron* ; la côte court sur le Nord treize degrés à l'Ouest. La terre est élevée & montueuse dans l'intérieur de la contrée ; mais elle s'abaisse près du rivage ».

« QUAND on a dépassé le cap Biron, il ne faut pas ranger la côte de trop près, à cause d'une pointe de terre, sous laquelle est une petite Isle, & d'où part une chaîne de brisans qui s'étendent à deux lieues au large : mais leur gissement peut être reconnu à une haute montagne, escarpée vers la cime, qui en est au Sud-Ouest-quart-Ouest. Je l'ai nommée *le Mont d'Avertissement* : elle est à sept ou huit lieues dans les terres. Sa latitude est de vingt-huit degrés, vingt-deux minutes Sud. Dans ses environs la terre est haute & montueuse ; mais le mont est de lui-même si remarquable, qu'on ne sauroit manquer de le découvrir. La pointe de terre d'où partent les brisans, reçut le nom de *Pointe du Danger*. Au nord de cette



pointe la terre est basse & court sur le Nord-Ouest-quart-de-Nord, & revient ensuite au Nord ».

« A la hauteur de vingt-sept degrés six minutes la terre fait une pointe, que j'ai nommée *la Pointe du Guet*. Sur le côté septentrional de cette pointe, le rivage forme une large baie ouverte, qui reçut le nom de *Baie de Moreton*. Dans le fond de cette baie, la terre est si basse, qu'on pouvoit à peine l'apercevoir du haut des mâts. On découvre à l'ouvert de la baie, & à trois ou quatre milles de la pointe du Guet, quelques rochers à fleur d'eau. La pointe septentrionale de la baie fut nommée le *Cap Moreton* : elle se trouve par la latitude de vingt-six degrés cinquante-six minutes ».

« Du cap Moreton, la côte court droit à l'Ouest, à perte de vue ; elle laisse une ouverture qui est peut-être l'embouchure d'une rivière ; ce que le vent ne nous a pas permis de vérifier :



mais elle feroit remarquable pour tout autre Navigateur par trois hautes montagnes qui en font au Nord. La singularité de leur forme, qui est celle d'une verrerie, peut les faire aisément reconnoître. Je les ai nommées les *Verreries*. Elles sont un peu avancées dans les terres, à une très-petite distance l'une de l'autre : la plus septentrionale des trois est aussi la plus haute & la plus large. Au Nord de ces trois montagnes, il y a plusieurs collines terminées en pointe, mais bien moins remarquables».

« ON découvre par les vingt-cinq degrés cinquante-huit minutes de latitude australe, & par les cent-soixante-dix degrés cinquante-trois minutes de longitude, une pointe de terre dont la faillie est si inégale, qu'elle semble former deux petites Isles. Par cette raison je l'appellai la *Pointe des deux Isles*. De-là la terre s'étend dans le Nord-Ouest, & forme une large baie ouverte : elle est si basse & si unie dans



le fond, qu'on la distinguoit à peine étant sur le pont ».

« CETTE partie de la côte est d'une médiocre hauteur ; mais l'aspect en est moins agréable que dans toute l'étendue que nous avons déjà relevée. Nous découvrîmes avec nos longues vues que la terre est couverte de sables mouvans qui semblent ne pas séjourner longtems dans la même place ; car nous vîmes en plusieurs endroits des arbres à demi-enterrés & dont les sommets étoient encore verds, & en d'autres, les troncs nuds de ceux que les sables avoient environnés assez longtems pour les dessécher. De loin en loin on apperçoit quelques bouquets de bois remplis de brossailles ; mais rien n'annonçoit que la contrée eût des habitans ».

« PARVENUS à la hauteur de vingt-cinq degrés trois minutes, nous étions par le travers d'une pointe de terre, sur laquelle étoient assemblés un grand nombre d'Indiens, & que je nommai



le *Cap Indien*. A quatre milles & au Nord-quart-Nord-Ouest de ce cap, on en voit un autre de la même apparence, & d'où la terre court à l'Ouest. Près du rivage, il est bas & sablonneux; mais on n'apperçoit point la terre derrière. Entre ces deux caps, nous vîmes plusieurs fumées dans le jour, & des feux pendant la nuit ».

« LA terre la plus septentrionale que nous eussions alors en vue paroissoit se terminer en une pointe d'où part un récif qui s'étend au Nord, autant que la vue peut porter. Je nommai cette pointe la *Pointe Sablonneuse*, à cause de deux grands espaces recouverts de sable blanc. Son élévation est telle, qu'on peut la découvrir de douze lieues par un tems serein. Elle gît par les vingt-quatre degrés quarante-cinq minutes de latitude australe, & par cent soixante-dix degrés cinquante minutes de longitude ».

« DE cette pointe, la terre court sur  
le



le Sud-Ouest à perte de vue, & forme une baie profonde, qui fut appelée la *Baie d'Hervey*. Arrivés à la hauteur de vingt-quatre degrés, nous nous trouvâmes par le travers de la pointe méridionale d'une grande baie ouverte où je résolus de mouiller. Avec nos longues vues nous distinguâmes des cocotiers; c'étoit des arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les Isles qui sont entre les Tropiques. Nous apperçûmes aussi deux hommes qui marchaient le long du rivage, sans daigner faire la plus légère attention à notre vaisseau. Le soir nous entrâmes dans la baie, & nous y laissâmes tomber l'ancre par cinq brasses d'eau fond de sable fin ».

« LE jour suivant, de très-bonne heure, nous descendîmes à terre pour examiner la contrée : nous débarquâmes sur la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduit dans un grand lac. Je suivis ce



canal pour le reconnoître : il y eut trois brasses d'eau jusqu'à un mille au-dessus de son entrée. Là je trouvai un bas-fond sur lequel l'eau n'avoit pas plus d'une brasse de profondeur ; mais au-dessus de ce banc on retrouvoit trois brasses ».

« LE canal est sur le rivage méridional de la baie : son entrée est formée par cette rive à l'Est, & à l'Ouest par une grande pointe de sable. Il a près d'un quart de mille de largeur, & sa direction est le Sud-quart-Sud-Ouest. Le mouillage y seroit très-sûr, & l'on y auroit l'avantage d'un petit ruisseau d'eau fraîche qui vient s'y décharger. Les bas-fonds ne m'ont pas permis de le remonter jusques dans le lac ».

« Nous découvrîmes plusieurs marais d'eau salée, sur lesquels, ainsi que sur les côtés du lac, croît le vrai manglier, tel qu'on le trouve dans les Indes occidentales. Sur les branches de ces arbres, nous vîmes plusieurs fourmil-



lières, dont l'espece est remarquable par sa couleur d'un verd de pré. Sur ces arbres sont aussi des chenilles vertes en grande quantité. Ces insectes ont le corps épais & velu ; ils étoient rangés par file sur les feuilles. En les touchant, nous éprouvâmes que leurs poils avoient la propriété de l'ortie, la douleur est plus vive, mais moins durable ».

« LA contrée n'est pas dans cette partie si fertile qu'aux environs de la baie de Botanique : le sol est sec, sablonneux, mais les pentes des collines sont couvertes d'arbres, qui croissent séparément & sans arbrisseau ; nous retrouvâmes encore ici l'arbre qui distille la gomme, semblable au sang de dragon ; mais il diffère à quelques égards de ceux que nous avons vus de cette espece. Ses feuilles ne sont pas si longues, & penchent vers la terre comme celles du faule pleureur. Nous observâmes encore qu'il ne produit pas une



gomme si abondante, ce qui est contraire à l'opinion générale, que les climats les plus chauds, sont ceux où les arbres en distillent une plus grande quantité ».

« ENTRE les bas-fonds & les bancs de sable, nous vîmes plusieurs gros oiseaux, dont quelques-uns étoient de l'espece de ceux de la baie de Botanique; ils étoient plus gros que des cignes, & nous jugeâmes que ce pouvoit être des pélicans. Ils étoient si ombrageux qu'on ne pouvoit pas les approcher de la portée du fusil ».

« SUR le rivage nous apperçûmes plusieurs especes d'outardes: nous en tirâmes une. Elle étoit de la grosseur d'une poule d'Inde & pesoit dix-sept livres & demie. Nous convînmes tous, que nous n'avions pas mangé d'oiseau d'un goût plus exquis depuis notre départ d'Angleterre. Cette circonstance nous fit nommer l'entrée du canal, *la Baie des Outardes*. Elle gît par les



vingt-quatre degrés quatre minutes de latitude australe, & cent soixante-neuf degrés vingt-trois minutes de longitude ».

« La mer sembloit être très-poissonneuse; mais malheureusement notre seine se déchira à la première levée. Sur les bancs de vase aux pieds des mangliers, on voit une immense quantité d'huîtres de diverses especes, & entr'autres des huîtres perlières & des marteaux. Si dans les endroits où l'eau est plus profonde, il y a de pareilles huîtres en égale abondance, on pourroit établir ici une riche pêcherie de perles fines ».

« DE retour à bord, nous fûmes informés que pendant notre absence, les naturels, au nombre de vingt, s'étoient montrés sur le rivage, vis-à-vis du vaisseau; mais nous qui étions à terre, quoique nous vissions des fumées en plusieurs endroits, nous n'apperçûmes aucun habitant. Ces fumées se trou-



voient à une trop grande distance , pour y aller par terre : nous fûmes à celle qui étoit la plus voisine ; nous y trouvâmes dix petits feux qui brûloient encore , & les restes de quelques autres ; mais les Indiens s'étoient éloignés. Auprès de ces feux étoient quelques vases d'écorce d'arbre , des coquilles & des os de poisson , qui étoient les débris d'un repas récent ».

Nous vîmes à terre plusieurs pieces d'écorce de la longueur & de la largeur d'un homme , ce qui nous fit conjecturer que c'étoit là les lits des naturels. D'autres pieces d'écorce , d'un pied & demi de haut , étoient plantés le long des feux en forme de paravant ; & tout cela se trouvoit dans un bosquet dont les arbres fournissoient un très-bon abri contre les vents. La place paroissoit être bien battue , & comme nous n'apperçûmes pas même les vestiges d'une seule cabane , nous conjecturâmes que les Indiens de cette contrée ne se soucioient pas



plus d'habiter des maisons, que de porter des habits, & qu'ils se plaissent, sans doute, à dormir sous la voute céleste. Tupia jettoit un œil de pitié sur des mœurs si grossières; & secouant la tête d'un air de supériorité, il dit que ces habitans étoient des *Taata Enos*, « de pauvres misérables ».

« JE mesurai l'élévation des eaux du dernier flot, & j'en trouvai la hauteur perpendiculaire de huit pieds. D'après le tems du jufant de ce même jour, je conclus que dans les fyzygies, le flot devoit commencer vers les huit heures du matin ».

« AYANT fait voile de cette baie, nous découvrîmes, étant par les travers de la pointe du Nord, une chaîne de brisans qui s'étend dans le Nord-Nord-Ouest, l'espace de deux ou trois milles, avec un rocher à fleur d'eau, à leur pointe extérieure. Arrivés à la hauteur du Tropique, nous étions par le travers d'une pointe, que par cette raison, je



nommai *le Cap du Capricorne*. Sa longitude est de cent soixante-huit degrés quarante-trois minutes ».

« CE cap s'élève à une prodigieuse hauteur ; le roc y montre par-tout le nud ; on peut le reconnoître à quelques Isles qui en sont au Nord-Ouest , & à quelques rochers qui s'en trouvent au Sud-Est à la distance d'environ une lieue. Sur son côté occidental il paroît y avoir un lac , & nous vîmes sur les deux pointes qui en forment l'entrée , un nombre incroyable de gros oiseaux , semblables au pélican ».

« LA terre la plus septentrionale que nous eussions alors en vue , restoit au Nord vingt-quatre degrés à l'Ouest du cap du Capricorne ; mais la principale terre courroit sur le Nord-quart-Nord-Ouest , un demi-rumb Nord. La terre s'abaisse le long du rivage , elle est presque toujours couverte de fable , les pointes exceptées , qui sont d'ordinaire des rochers très-élevés. La contrée est



très-inégale, & fréquemment entrecoupée de montagnes; elle ne présente qu'un aspect sauvage, & la nature semble y être marâtre ».

« PARVENUS par les vingt-trois degrés de latitude australe, nous passâmes en terre de la dernière rangée d'Isles, qui font face au continent, laissant entre la principale terre & le vaisseau, plusieurs petites Isles que nous rangeâmes de très-près. La principale terre est ici très-élevée & montueuse, ainsi que les terres de plusieurs Isles, qui gissent à cette hauteur. Elles sont d'un très-petit circuit, & présentent toutes la même apparence de stérilité ».

« A dix-sept lieues du cap du Capricorne, dans la direction du Nord vingt-six degrés à l'Ouest, la terre forme une pointe, au-dessus de laquelle on aperçoit nombre de hautes montagnes, ce qui fut cause que je nommai cette pointe *le cap Multiple*. Entre ces deux caps, le rivage forme une vaste baie,



que j'appellai *la baie de Keppel*, & toutes les Isles qui la bordent reçurent le nom d'*Isles de Keppel*. Cette baie offre un bon ancrage; mais je ne dirai pas quels sont les divers rafraîchissemens qu'on peut s'y promettre. Quoique nous y fussions à l'ancre, nous ne prîmes d'autre poisson que des crabes à pattes azurées: peut-être y trouveroit-on de l'eau douce en différens endroits; les Isles & le continent étant habités. Nous apperçûmes des fumées & des feux sur la principale terre, & quelques habitans se montrèrent sur les Isles ».

« Du cap Multiple, la côte s'étend dans le Nord-Nord-Ouest. La terre du cap est haute, & forme plusieurs montagnes, dont la mer baigne le pied. Trois Isles qui sont à la même hauteur, rendent ce cap remarquable. La première est près du rivage, les deux autres en sont à huit milles: l'une de ces dernières est rase & plate; l'autre est élevée & de forme circulaire ».



« ETANT par les vingt-deux degrés quinze minutes de latitude australe, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe, que je nommai *le cap Townshend*. Sa longitude est par les cent soixante-sept degrés cinquante-huit minutes. Ses terres sont hautes & unies ; il est boisé en partie ; mais il est encore plus nud. Au Nord de ce cap sont plusieurs Isles qui mettent à quatre ou cinq milles en mer. Au Sud-Est, à trois ou quatre lieues, la côte forme une baie, dans le fond de laquelle il semble y avoir une ouverture ou un port ».

« A l'Ouest du cap la terre court sur le Sud-Ouest, un demi-rumb au Sud, & là, elle forme une vaste baie qui tourne à l'Est, & communiquant selon toute apparence, avec l'ouverture, fait une Isle de la terre du cap. Dès que nous eûmes amené le cap, nous portâmes à l'Ouest, dans le dessein de passer en terre des Isles dispersées dans cette baie en très-grand nom-



bre, & qui s'étendent au large, à perte de vue, même du haut des mâts. Ces Isles diffèrent toutes les unes des autres pour la hauteur des terres, l'étendue & le circuit; & quoique très-nombreuses, il n'y en a pas deux qui se ressemblent ».

« Au milieu de ce prodigieux amas d'Isles, la navigation devenoit très-périlleuse. Etant par le vingt-deuxième degré huit minutes de latitude australe, j'envoyai deux bateaux aux ordres du maître pour sonder l'entrée d'un enfoncement que nous avions à l'Ouest, à la distance d'environ une lieue, où je me propoisois de mouiller, pour attendre la nouvelle lune, & profiter de ce tems pour reconnoître la contrée. Les bateaux, ne tardèrent pas à signaler un mouillage; nous les suivîmes & laissâmes tomber l'ancre sur cinq brasses d'eau, à une lieue environ en dedans de l'entrée de l'enfoncement, que je conjecturai, d'après mes observations



sur la marée , être une rivière qui remonte dans la contrée , à une distance considérable ».

« DANS la vue d'échouer le vaisseau & d'en nettoyer le fond , je débarquai avec MM. Banks & Solander , pour trouver une place convenable. Mais nous fûmes bientôt assiégés par des nuées de mosquites , & pour comble de désagrément , la terre étoit couverte d'une espece d'herbes dont les semences étoient armées de pointes , qui à chaque pas nous déchiroient les jambes. Nous trouvâmes bientôt différentes places , où l'on pouvoit commodément échouer le vaisseau ; mais le défaut d'eau fraîche étoit un grand obstacle ».

« Nous avançâmes dans la contrée , nous vîmes de ces arbres qui distillent la gomme , appelée *sang de dragon* ; & nous observâmes que la quantité de gomme étoit encore moindre à cette latitude. Sur les branches de ces arbres & de quelques autres , nous trouvâmes



des fourmillières faites de glaise, & de la grandeur d'un boisseau ; quelques-unes ressembloient à celles qu'a décrites M. Sloan, dans son Histoire Naturelle de la Jamaïque. Les fourmis étoient petites & avoient le corps blanc. Mais sur une autre espece d'arbre, nous trouvâmes de petites fourmis noires, qui perçoient toutes les branches, & qui après en avoir tiré la moëlle, se logeoient dans la cavité qui la contenoit : cependant, ces branches où ces insectes s'étoient creusé leur logement, & où ils fourmilloient, portoient des feuilles & des fleurs, & paroissent dans un état aussi florissant que si elles eussent été parfaitement saines. Nous rencontrâmes, dans ce même lieu, un nombre si prodigieux de papillons, que l'air en étoit obscurci dans une considérable étendue. Mais ce qui fixa particulièrement notre attention, ce fut une espece de poisson singulière. Il étoit de la grosseur du *mino*, & il avoit deux très-fortes



nâgeoires. Il se trouvoit dans une place absolument sèche, où nous supposâmes que l'avoit laissé le flot; mais il ne paroissoit pas languir par le manque d'eau; car à notre approche, il sautoit à l'aide de ses nâgeoires, avec la légèreté d'une grenouille ».

« LE jour suivant je m'embarquai avec le Docteur Solander, pour remonter la rivière, ou le canal. Nous y entrâmes avec le flot, & nous avions déjà fait huit lieues, long-tems avant la haute marée. Sa largeur, depuis l'entrée jusqu'où nous étions arrivés, avoit été entre deux & cinq milles, dans la direction du Sud-Ouest-quart-de-Sud; mais ici elle s'ouvroit & formoit un grand lac, qui, au Nord-Ouest, communiquoit avec la mer. J'observai encore un bras de ce lac qui s'étendoit à l'Est, & il n'est pas hors de vraisemblance qu'il ait communication avec la mer au fond de la baie, qui est à l'Ouest du cap Townshend ».



« SUR le côté du Sud de ce lac, règne une chaîne de collines où j'aurois voulu monter ; mais nous avions la haute marée, & le jour étant trop avancé, je craignis de toucher de nuit sur des bas fonds, ce qui auroit été d'autant plus désagréable, que le ciel menaçoit de pluie. La prudence ne permettoit donc pas de s'arrêter plus long-tems ».

DANS cette incursion, j'aperçus deux Indiens dans l'éloignement. Ils suivirent quelque tems le bateau le long du rivage ; mais j'aimai mieux profiter du flot qui me favorisoit, que de les attendre. Je vis aussi des feux & des colonnes de fumée ; les uns & les autres paroissoient être à une grande distance.

TANDIS que je prenois connoissance du canal avec M. Solander, M. Banks avec quelqu'autres personnes, faisoient des efforts pour pénétrer dans la contrée. Ils trouvèrent dans leur course, un marais couvert de *mangliers*, qu'ils entreprirent



entreprirent de passer. Ils marchèrent à travers , enfonçant jusqu'aux genoux dans la fange ; mais ils ne tardèrent pas à se repentir de leur entreprise. Le fond étoit couvert de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres. Souvent le pied glissoit à travers , & ils se trouvoient quelquefois si embarrassés , que pour se soutenir , ils étoient forcés de s'appuyer des mains dans la vase. Ils parvinrent en une heure de tems , à traverser cette fondrière d'environ un quart de mille de largeur.

Ils arrivèrent bientôt à une place où il y avoit eu quatre petits feux. Quelques coquilles & des os de poisson étoient les débris du frugal repas qu'avoient fait les Indiens. Dans le voisinage de ces feux , ils observèrent quelques lits d'herbe , où il paroissoit que quatre ou cinq personnes avoient dormi. On vit quelques outardes ; on n'en tira point , ni aucune autre espece d'oiseaux , à l'exception de quelques lori-



quets , dont le plumage efface les plus riches couleurs. La contrée avoit un air de désolation : la terre, en grande partie couverte de sables mouvans , n'offroit aucun ruisseau , aucune source d'eau fraîche ; ce qui doit naturellement faire présumer que cette terre ingrate n'a point d'habitans à demeure. Les gouffres creusés par les torrens qui tombent des montagnes , annoncent seulement qu'en certaines saisons , les pluies sont violentes & continues.

« JE nommai le canal où le vaisseau étoit à l'ancre , le *Canal de la Soif* , à cause de la rareté des eaux douces. Il gît par les vingt-deux degrés dix minutes de latitude australe , & par cent soixante-sept degrés vingt-trois minutes de longitude. Il est reconnoissable à un groupe de petites Isles qui s'étendent du rivage , jusqu'à cinq lieues dans la direction du Nord-Ouest , & par un autre groupe d'Isles en face de l'entrée , qui mettent quatre lieues en mer. Sur



chacune des pointes qui forment l'entrée, est un mondrain de forme ronde ; celui de la pointe du Nord-Ouest, est une péninsule, que l'eau environne à marée haute. Ces deux pointes sont distantes l'une de l'autre d'environ deux milles, & on peut les ferrer de très-près sans aucun danger ».

« DANS le canal on trouve un excellent mouillage, sur sept, six, cinq & quatre brasses d'eau, & des places très-commodes pour échouer un vaisseau ; où l'eau s'élève dans le flot jusqu'à la hauteur de dix-huit pieds. Dans les syzygies le flot commence vers les onze heures ».

« AYANT fait voile du canal de la Soif, nous arrivâmes le lendemain, par le travers d'un grand enfoncement, à l'Ouest, qu'on a désigné sur les cartes, par le nom de *large canal*. Son entrée n'a pas moins de neuf ou dix lieues de largeur. Le dedans & le dehors sont parsemés d'Isles, & probablement de



bas-fonds ; car nos sondes étoient très-irrégulières , passant subitement de dix à quatre brasses d'eau. La pointe du Nord-Ouest de l'entrée du large canal, que je nommai *le Cap Palmerston* , gît par les vingt-un degrés trente minutes de latitude australe , & par cent soixante-six degrés quarante-sept minutes de longitude ».

« ENTRE ce dernier cap & celui de Townshend , la côte forme une immense baie , qui présente plusieurs ouvertures. Je nommai cette baie *la Baie des Ouvertures* ».

« DU cap Palmerston , la côte court sur le Nord-Ouest , le Nord-Ouest-quart-de-Nord , & le Nord-Nord-Ouest. Elle forme une pointe ou promontoire par les vingt degrés cinquante-six minutes de latitude. A cette hauteur la contrée change d'aspect ; diversifiée par des montagnes , des plaines , des vallées , parée d'une riante verdure & plantée de grands arbres , elle présente de char-



mantent perspectives. Les Isles situées parallèlement à la direction de la côte, distante de cinq jusqu'à huit ou neuf milles, sont différentes en hauteur & en étendue : il y en a peu qui aient plus de cinq lieues de circuit, & plusieurs n'en ont guère que quatre milles. Outre cette chaîne d'Isles à une certaine distance du continent, il y en a une foule d'autres qui bordent la côte, & d'où nous appercevions des fumées s'élever de différens endroits ».

« A dix lieues du cap Hillsborough, dans la direction du Nord-Ouest, on arrive à un passage entre une grande Isle, qui n'est peut-être qu'un groupe de petites Isles, & une pointe du continent, à l'Ouest de laquelle la terre forme un grand enfoncement, qui n'est qu'une baie. De cette pointe, que je nommai *le Cap Conwai*, la côte court sur le Nord-Ouest - quart - Ouest un demi - rumb à l'Ouest. La latitude du cap est de vingt-six degrés trente-six minutes Sud, & sa



longitude de cent soixante-six degrés deux minutes. La baie qui est entre ce cap & le cap Hillsborough, reçut le nom de *Baie de Repulse*. A l'entrée de cette baie, du côté du cap Conwai, sont deux ou trois petites Isles, qui en cas de mouillage, mettroient les vaisseaux à l'abri des vents du Sud & du Sud-Est, qui semblent être ici les vents regnans ».

« DANS le prodigieux amas d'Isles qui sont sur cette côte, il y en a une particulièrement remarquable, par la grande élévation de ses terres en forme pyramidale : elle est à l'Est-quart-Sud-Est, à dix milles du cap Conwai, & du côté méridional du passage. La largeur du passage est depuis trois jusqu'à sept milles ; sa longueur de neuf à dix lieues ; sa direction est Nord-quart-Nord-Ouest un demi-rumb à l'Ouest ; Sud-quart-Sud-Est, un demi-rumb à l'Est. Il est formé par le continent à l'Ouest, & à l'Est par les Isles, dont l'une a au moins cinq lieues de lon-



gueur. On y trouve depuis vingt-cinq jusqu'à trente brasses d'eau : l'ancrage y est bon par-tout; & l'on peut considérer le passage comme une rade sûre, à l'exception des baies & des anses qui sont en très-grand nombre des deux côtés, & où les vaisseaux pourroient être comme dans un bassin ».

« LES terres, de part & d'autre, du passage sont élevées, & coupées en collines, qui laissent entr'elles des vallées & des plaines, boisées & couvertes de diverses plantes, qui présentent une verdure de toutes les nuances. Sur l'une de ces Isles, nous découvrîmes avec nos longues vues, deux hommes, une femme, & une pirogue à balancier, qui paroissoit être plus grande & d'une construction mieux étendue que ces chétives barques d'écorce, nouées aux deux bouts, que nous avions vues sur d'autres parties de la côte ».

« CE passage, découvert le jour de la Pentecôte, fut nommé *le Passage de*



*la Pentecôte* ; & je donnai aux Isles qui le forment, le nom d'*Isles de Cumberland*. Faisant voile en dehors du passage, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe que forme le continent ; elle fut nommée *le Cap de Gloucester*. C'est un haut promontoire, situé par les dix-neuf degrés cinquante-neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-cinq degrés quarante-une minutes de longitude. On peut le reconnoître par une Isle qui en est au Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest, à la distance de cinq ou six lieues, que je nommai *l'Isle Holborne* ».

« A l'Ouest du cap Gloucester, la terre qui se fait Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, forme une profonde baie. Je l'appellai *la Baie Edgecumbe* ».

« DANS la direction du Ouest-Nord-Ouest, & à quatorze lieues du cap de Gloucester, est une pointe de terre, qui, parce qu'elle s'élève subitement des terres basses qui l'entourent, fut



nommée *le Cap Upstard*, le cap d'une subite élévation. Il est par les dix-neuf degrés trente-neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-quatre degrés cinquante-huit minutes de longitude. Il est d'une hauteur suffisante pour être apperçu à la distance de douze lieues. Les terres, en cet endroit, sont montueuses & n'ont, comme le cap, qu'une apparence de nudité ».

« DE ce cap, la côte court sur l'Ouest-Nord-Ouest. En continuant de prolonger la côte dans une direction à peu-près parallèle, & à la distance de deux ou trois lieues, nous parvînmes sous le dix-neuvième degré une minute de latitude australe, à l'ouvert d'une baie, qui s'étendoit du Sud un demi-rumb Est, au Sud-Ouest un demi-rumb Sud, à la distance de deux lieues. Je lui donnai le nom de la *Baie de Cleaveland*. Elle paroît avoir cinq ou six milles d'étendue en tous sens. Sa pointe orientale fut appelée *le Cap Cleaveland*.



La pointe occidentale qui avoit l'apparence d'une Isle, reçut le nom de *l'Isle Magnétique*, parce que sa proximité influa sur la direction de l'aiguille aimantée. Les deux pointes très-hautes, paroissent arides, stériles, ainsi que les terres qui forment le contour de la baie : cependant cette baie n'est pas sans habitans. Nous vîmes plusieurs fumées s'élever de différens endroits du fond ».

« ENVIRON à dix-huit lieues du cap Cleaveland, dans la direction du Nord cinquante degrés à l'Ouest, la terre présente une pointe que je nommai *la Pointe du Mondrain*. Entre l'Isle Magnétique & cette pointe, le rivage forme une vaste baie, qui reçut le nom de *Baie d'Hallifax*. En face de cette baie, se trouve un groupe de plusieurs Isles, qui la mettent à l'abri de tous les vents ».

« DE la pointe du mondrain, la terre court au Nord-Nord-Ouest. A onze



milles de cette pointe, dans la direction du Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest, la terre fait une autre pointe que je nommai le *Cap Sandwich* : entre ces deux pointes, la côte est élevée & paroît bordée de rochers escarpés, sur lesquels il n'y a pas d'apparence de terre. Le cap Sandwich est non-seulement remarquable par les rochers qui s'élèvent à pic par-dessus ; mais encore par une petite Isle qui en est à l'Est distante d'un mille, & de quelques autres qui en sont au Nord, dans un éloignement de deux lieues environ ».

« Du cap Sandwich, la terre court à l'Ouest, ensuite au Nord, & forme une belle & grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Baie de Rockingham*, qui paroît offrir un bon abri & un excellent mouillage. En face de la pointe septentrionale de la baie, est un groupe de petites Isles ; entre les trois extérieures & celles qui sont du côté du



rivage, je trouvai un canal d'un mille de largeur par où je passai. Sur l'une des plus voisines, nous découvrîmes avec nos longues-vues trente Indiens, hommes, femmes & enfans, qui étoient réunis & les regards fixés avec une grande attention sur le vaisseau. C'étoit le premier exemple de curiosité que nous eussions encore vu parmi eux. Ils étoient exactement nuds, ayant des cheveux courts & de la même carnation que les autres habitans de la côte».

« ARRIVÉS par le travers de la pointe septentrionale de la baie Rockingham, à la hauteur de dix-sept degrés cinquante-neuf minutes Sud, nous reconnûmes qu'elle étoit formée par une Isle dont les terres sont d'une prodigieuse élévation : elle est désignée dans les cartes sous le nom de *Dunk-Isle*. Sa grande proximité du rivage empêche qu'on ne puisse aisément l'en distinguer. Prolongeant la côte dans la direction du Nord-Ouest, entre trois &



quatre lieues de distance, nous arrivâmes par le travers de quelques petites Isles, que je nommai les *Isles Frankland* : elles sont éloignées du continent d'environ deux milles. Dans cette position, la terre la plus septentrionale que nous vissions nous restoit au Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest, & nous crûmes qu'elle faisoit partie du continent : mais nous découvrîmes qu'elle formoit une Isle d'une considérable hauteur, de quatre milles environ de circuit. Je passai entre cette Isle & la pointe du continent, dont elle est éloignée de près de deux milles. La hauteur observée à midi étant dans le milieu de ce canal, fut de seize degrés cinquante-sept minutes ».

« LA pointe du continent, par le travers de laquelle nous étions alors, fut appelée le *Cap Grafton*. Il est par les seize degrés cinquante-sept minutes de latitude australe, & par les cent soixante-quatre degrés trente-cinq minutes de



longitude. La terre en cet endroit, ainsi que dans un espace de vingt lieues de côte au Sud, est élevée, montueuse & d'une apparente stérilité; on apperçoit de loin en loin quelques arbres isolés ».

« Du cap Grafton la terre court sur le Nord-Ouest-quart-Ouest. En rangeant ce cap dans la même direction, nous découvrîmes une baie qui en est distante de trois milles à l'Ouest, & nous y vîmes mouiller à environ deux milles du rivage sur quatre brasses d'eau, fond de vase, ayant la pointe orientale de la baie au Sud, soixante-quatorze degrés à l'Est, la pointe occidentale au Sud, quatre-vingt-trois degrés à l'Ouest, & une Isle couverte de bois & de verdure, qui est au large & en face de la baie, dans le Nord, trente-cinq degrés à l'Est. Je nommai cette Isle, qui est au Nord-quart-Nord-Est, un demirumb à l'Est, à la distance de trois ou quatre lieues du cap Grafton, *l'Isle Verte* ».



« AUSSI-TÔT que le vaisseau fut à l'ancre, nous nous mîmes dans la chaloupe pour aller à terre. Comme mon principal objet étoit de nous procurer de l'eau, & que le fond de la baie étoit une terre basse couverte de mangliers où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau fraîche, nous vîmes ranger la pointe du cap. Nous y trouvâmes deux petits ruisseaux que la lame & le roc qui bordoit le rivage rendoient d'un très-difficile accès. En tournant le cap, je vis encore une source qui se jettoit dans une anse sablonneuse, mais où il n'étoit pas aisé de débarquer ».

« QUAND nous descendîmes à terre, la contrée ne s'offrit à nos regards que comme une chaîne de collines escarpées où les roches étoient à peine recouvertes d'un peu de terre. Cet aspect triste & sauvage, joint à la difficulté de faire de l'eau, me fit résoudre à ne pas perdre le tems à chercher plus loin d'autres sources ».



« DE retour à bord, nous reprîmes notre route & prolongeâmes le rivage qui court Nord-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest, jusqu'à une pointe entre laquelle & le cap Grafton le rivage forme une vaste baie, mais peu profonde. Elle fut nommée la *Baie de la Trinité*, du nom du jour de sa découverte ».







## ● C H A P I T R E XII.

*Situation critique des Anglois dans leur route depuis la Baie de la Trinité jusqu'à la rivière de l'Endeavour ; description de la contrée adjacente ; ses habitans , ses productions.*

JUSQU'A ce moment, M. Cook avoit pris les relevemens de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il avoit prolongée dans une étendue d'environ quatre cens cinquante lieues, au milieu des écueils multipliés, sans avoir éprouvé aucun fâcheux accident ; mais il touchoit au moment où les prodiges de navigation qu'il avoit faits furent sur le point d'être ensevelis dans le sein de la mer avec son vaisseau, lui & son équipage. Cette circonstance cruelle lui fit nommer la pointe septentrionale de la baie de la Trinité le *Cap de Tribulation*.



CE cap gît par les seize degrés six minutes de latitude australe, & par cent soixante-trois degrés deux minutes de longitude. Sachant que cette latitude est celle qu'on assigne sur les cartes aux Isles découvertes par Quiros, & que quelques Géographes joignent à la Nouvelle-Hollande, il s'éleva de la côte & gagna le large en faisant voile à l'Est-Nord-Est & au Nord-Est-quart-d'Est, dans le dessein de découvrir quelques-unes de ces Isles : une jolie brise favorisoit cette navigation ; mais vers les onze heures du soir, au moment que chacun se croyant dans une parfaite sécurité, songeoit à goûter les douceurs du repos, le fond passa subitement de vingt brasses à dix-sept, & l'instant d'après, le vaisseau échoua sur un rocher de corail, près de l'endroit où M. de Bougainville, à la vue des brisans qui l'environnoient, abandonna le projet de pousser plus loin à l'Ouest.

DANS un si grand péril, on se hâta



de ferrer les voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots ; mais les sondes prises donnèrent la triste conviction que le vaisseau se trouvoit sur un rocher, comme on l'avoit craint. On amena les basses vergues & les mâts de hune : on porta une ancre vers le Sud ; le vaisseau talonnant avec violence, on en mouilla une autre dans le Sud-Ouest.

IL fallut passer la nuit dans cette situation funeste , au milieu des plus vives inquiétudes , & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuscule commencèrent à éclairer l'horison , on travailla à diminuer le poids de la charge du vaisseau ; on jettâ par-dessus bord six gros canons , quelques pieces à l'eau , le bois de chauffage , le lest de pierre & de fer , & les menues provisions.

MAIS cette considérable diminution de poids n'empêchant pas le vaisseau de faire une prodigieuse quantité d'eau,



on fit les dispositions nécessaires pour donner aux pompes du mât de misaine un libre jeu. A midi le vaisseau prit une forte bande à tribord. Ce mouvement, qui sembloit être le signal d'une ruine prochaine, plongea tout l'équipage dans une morne consternation. On essaya de parer à ce nouveau danger par l'habileté de la manœuvre : on allongea une petite ancre dans l'Ouest ; on frappa des palans sur les cables de deux ancres, & virant dessus, le vaisseau se trouva soutenu sur ses cinq ancres.

A quatre heures la marée étant basse, on reconnut qu'en plusieurs endroits le vaisseau étoit à sec sur le roc, quoique le jufant n'eut baissé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonstance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne laissoit entrevoir aucun moyen de sortir le vaisseau de l'écueil sur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement brisé.



A neuf heures & demie le vaisseau se redressa , & bientôt on parvint à le mettre à flot : alors filant le cable d'affourche & la petite ancre , qui furent perdus l'un & l'autre , on porta en avant la grosse ancre & les ancres de côté.

IL ne restoit encore qu'une foible lueur d'espérance ; l'eau augmentoit continuellement , malgré le constant usage des pompes ; dans cette conjoncture lugubre , on voyoit l'instant où le vaisseau couloit à fond sur ses ancres : il n'y avoit presque plus d'autre parti qu'à se réfugier sur les rochers , à moins qu'une brise favorable ne rapprochât le vaisseau du rivage , où sauvant tout ce qui auroit pu mettre l'équipage en état de construire une petite barque , il auroit tâché de se rendre aux Indes Orientales dans quelques établissemens Européens.

IL envisageoit déjà cette affligeante perspective comme une ressource unique , lorsque contre toute attente , on



réussit si bien à boucher les voies d'eau ; que le jeu d'une seule pompe suffisoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable qui permit de mettre à la voile , & de gagner le rivage de la Nouvelle-Hollande. Les bateaux envoyés en avant à la recherche d'un mouillage, eurent le bonheur de trouver un havre au Nord-Ouest, distant de deux ou trois lieues.

LE vaisseau vint mouiller un peu en dehors de ce havre. Le passage étoit si étroit qu'on n'osa s'y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal ; mais le vent qui avoit heureusement calmé, tandis qu'on étoit sur les rochers, commença de fraîchir avec tant de force, qu'il se passa trois jours avant de pouvoir y entrer ; & malgré toutes les précautions qu'on put prendre, le vaisseau toucha deux fois dans le passage.

LES Anglois parvenus en dedans du havre, avec une satisfaction plus aisée



à imaginer qu'à décrire, le vaisseau fut conduit à côté d'un banc voisin de la rive septentrionale d'une rivière, où il fut amarré, & où chacun se félicita d'être ainsi échappé à un naufrage qui paroïssoit inévitable.

LE vaisseau mis en sureté, le bagage & les provisions déchargés, on l'échoua sur le banc, pour l'examiner & réparer ses voies d'eau. On trouva quatre de ses bordages enfoncés, & une grande partie de son doublage & de la fausse quille emportée : mais ce fut pour les Anglois un grand sujet d'admiration & de surprise de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaisseau, s'y étoit brisée, & par-là avoit opéré leur salut. Si ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture considérable dans le fond du vaisseau, ne se fut pas en même tems détaché de sa base, pour y demeurer comme enchassé, & empêcher l'eau de s'y précipiter, rien alors ne pouvoit les sauver & ils couloient bas.



TANDIS qu'on s'occupoit des réparations du vaisseau, M. Cook grimpa sur une des plus hautes collines pour prendre une vue étendue de la contrée. Mais le coup d'œil qu'elle lui offrit n'étoit rien moins qu'agréable, les terres voisines de la rivière étoient basses & couvertes de mangliers, dont les tiges étoient baignées par la mer dans le flot; & les terres plus élevées sembloient n'être que des roches pelées, peu propres aux productions des végétaux. M. Banks, qui dans ce même-tems avoit fait un tour dans la contrée, avoit trouvé quelques cabanes, où étoient encore les débris de quelques repas que les Indiens y avoient faits; mais il paroissoit qu'elles n'avoient pas été fréquentées depuis quelques mois.

IL traversa ensuite la rivière pour en reconnoître les environs du côté opposé; mais l'aspect n'en étoit pas moins misérable; ce n'étoit qu'une chaîne de collines de sable, où il apperçut quel-



ques cabanes récemment abandonnées. Dans cette course il vit de nombreuses compagnies de pigeons & de corneilles. Il tira quelques pigeons d'un superbe plumage : les corneilles, exactement semblables à celles qu'on voit en Angleterre, étoient si ombrageuses qu'il ne put en approcher. Il aperçut en plusieurs endroits du rivage une grande quantité de pierres ponce, à une distance assez considérable au-dessus de l'élévation de la haute marée : on ne peut cependant pas douter qu'elles n'y eussent été portées par des marées extraordinaires.

QUELQUES chasseurs qu'on avoit envoyé tirer des pigeons rapportèrent qu'ils avoient vu un animal de la taille d'un lévrier ; qu'il avoit le corps grêle, le poil couleur de gris de souris, & qu'il étoit d'une grande vitesse à la course.

LE jour suivant presque tout l'équipage avoit vu l'animal dont les chasseurs avoient rendu compte. Un matelot,



qui avoit été roder dans les bois, affura à son retour qu'il avoit vu le diable en personne, & qu'il l'avoit reconnu à ses cornes & à ses ailes. On découvrit que le prétendu diable, dont l'apparition avoit été si formidable, étoit le *Bat*. « Il faut convenir, dit M. Cook, que les bats de la Nouvelle-Hollande sont bien propres à inspirer l'épouvante; car ils sont presque noirs, & de la grosseur d'une perdrix. Il est vrai qu'ils n'ont point de cornes; mais l'imagination d'un homme qui croit voir lucifer supplée aisément à ce défaut ».

M. GORE, envoyé avec un détachement à la recherche des divers rafraîchissemens qu'on pourroit procurer aux malades, revînt avec quelques choux palmistes, & quelques régimes de bananes. Les bananiers sont très-petits dans cette contrée; & leurs fruits, quoique d'un bon goût sont fort pierreux.

Ce même jour M. Cook vit un des animaux que les gens de l'équipage



avoient décrit si souvent. Sa couleur étoit d'un gris de souris, mais très-éclaircie; & il étoit de la taille & de la figure d'un lévrier. On auroit pu le prendre pour un chien sauvage, si au lieu de courir, il n'avoit sauté comme un lièvre ou un dain. Ses jambes semblent être très-menues, & l'empreinte de ses pieds est semblable à celle des pieds d'une chèvre. Mais l'herbe étoit si haute que M. Cook ne put l'observer exactement, & le terrain étoit trop inégal & trop difficile pour lui donner la chasse. M. Bancks eut aussi une vue très-imparfaite de cet animal; & il pense qu'il est d'une espèce qui n'est pas encore connue des Naturalistes.

ON rapporta d'une course qu'on avoit faite dans le bois, des feuilles d'une plante qu'on crut être de l'espèce de celle qu'on nomme cocos, dans les Indes Occidentales; mais ses racines étoient trop âcres pour être mangées, cependant les feuilles sont peu infé-



rieures à l'épinard. Il croissoit dans l'endroit où l'on avoit trouvé cette plante, une grande quantité de palmiers, de bananiers sauvages dont les fruits étoient pierreux, & un autre fruit de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus applatie, & d'une couleur de pourpre foncé. Ce fruit fraîchement cueilli est d'un goût âpre, mais au bout de quelques jours il devient doux, & n'est pas moins agréable qu'une pomme ordinaire.

M. BANKS découvrit une plante, connue dans les Indes Occidentales sous le nom de choux caraïbe; il servit à l'équipage de verdure. Il observa sur quelques arbres des fourmillières d'une forme pyramidale, & qui ressembloient beaucoup à ces pierres, qu'en Angleterre on dit être des monumens des Druides. Les fourmis étoient de l'espèce de celles des Indes Orientales, les insectes du monde les plus pernecieux. M. Gore, qui ce même jour avoit



fait cinq ou six milles dans la campagne, vit bien des pas d'hommes, & les traces de trois ou quatre sortes d'animaux; mais il n'apperçut ni hommes ni bêtes.

UNE éclipse du premier fatellite de Jupiter observée le 29 Juin, par MM. Green & Cook, plaça le lieu de l'observation par les quinze degrés vingt-six minutes de latitude australe, & par cent soixante-deux degrés cinquante-huit minutes trente secondes de longitude. Un quartier-maître Américain qui étoit allé à la chasse, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement semblable à ceux de son pays; & qu'il l'avoit tiré, sans l'atteindre. M. Gore de son côté avoit vu deux animaux assez ressemblans à des chiens; leur poil étoit couleur de paille, ils avoient la vitesse & la taille d'un lièvre; & il trouva sur le rivage une coquille de noix de coccos, qui étoit remplie de barnaques. Elle avoit sans doute été portée par la mer, de



la terre du Saint-Esprit de Quiros.

LE maître qu'on avoit envoyé pour découvrir un passage entre les écueils innombrables qui bordoient la côte , & qui s'étendoient au large à perte de vue , revînt avec la nouvelle qu'il en avoit trouvé un. Il reconnut que ces brisans étoient des rochers de corail , dont plusieurs découvroient à basse mer. Descendu sur l'un de ces rochers , il y trouva des pétoncles d'une grosseur si prodigieuse qu'une seule auroit fait le repas de deux personnes ; ce rocher étoit aussi tout couvert d'une immense quantité de divers coquillages dont il chargea son bateau. Dans la soirée , il avoit débarqué dans une petite baie , éloignée du vaisseau d'environ trois lieues. Sa présence troubla quelques Indiens qui y étoient à souper. Dès qu'ils l'appêrçurent ils fuirent avec la plus grande précipitation ; mais il ne vit ni cabane ni chaumière.

M. BANKS voulant prendre une con-



noissance exacte de la rivière & de la contrée adjacente, s'embarqua avec M. Gore & quelques autres pour la remonter, se proposant d'employer deux ou trois jours à cette expédition. Pendant l'espace d'environ trois lieues, ils ne virent de part & d'autre que des marais, couverts de mangliers; mais à l'endroit où la rivière commençoit à se resserrer en un canal étroit, ses bords cessoient d'être marécageux & plantés de mangliers; dès lors ils devenoient escarpés & bordés d'arbres de la plus riante verdure, entre lesquels on distinguoit un arbre ressemblant à celui du quinquina. La terre, généralement basse & recouverte d'une couche épaisse de longues herbes dont le sol est partout entrelacé, pourroit être d'une grande fécondité, si l'on se donnoit la peine de la mettre en état de culture.

TUPIA apperçut un animal, que d'après sa description M. Banks jugea être un loup. Ils virent trois ou quatre fortes



d'animaux , qu'ils ne réussirent pas à tirer, & une espece de bat, qui échappa de même à leur diligence & à leur adresse.

Ils choisirent pour passer la nuit leur quartier près des bords de la rivière, où ils allumèrent un feu : mais des essaims de mosquitoes vinrent les y assiéger ; elles les poursuivoient au milieu de la fumée & jusques dans le feu, que malgré la chaleur du climat, ils auroient enduré plus volontiers que l'aiguillon de ces odieux insectes. Le feu, les mouches & le défaut d'un meilleur lit que la terre, leur fit passer cette nuit moins à dormir, qu'à faire de continuels vœux pour le retour du jour.

L'AURORE naissante mit fin aux tourmens de nos voyageurs, qui reprirent gaiement leur route. Dans l'espace de quelques milles, ils virent quatre animaux de l'espece dont on a déjà parlé. Le lévrier de M. Banks donna la chasse  
à



à deux ; mais sautant légèrement au-dessus des longues herbes épaisses & entrelacées , ils les perdit bientôt de vue. On observa que cet animal ne couroit pas sur ses quatre pieds ; mais qu'il sautoit sur ses pieds de derrière , comme le gerbua & le tarsier dont M. de Buffon a donné la description.

LA rivière, de plus en plus resserrée entre ses bords, se changea bientôt en un ruisseau d'eau douce, où cependant le flot s'élevoit encore à une hauteur considérable ; mais dans le jûsant l'eau devint si basse, qu'ils furent forcés de sortir du bateau & de le traîner le long du rivage jusqu'à ce qu'ils pussent trouver une place pour y passer, s'il étoit possible une nuit moins cruelle que la précédente.

ILS eurent le bonheur d'en rencontrer une qui leur offrit cette espérance. Tandis qu'ils étoient occupés à sortir leurs équipages du bateau , ils apperçurent une fumée à la distance d'environ



un demi-quart de mille : ils ne doutoient pas qu'ils ne trouvassent autour de ce feu quelques Indiens, avec lesquels on cherchoit depuis long-tems à former quelque liaison. Trois d'entr'eux partirent à l'instant pour se rendre à ce feu ; mais en y arrivant, ils le trouvèrent déserté : ils conjecturèrent que les Indiens avoient été les premiers à les appercevoir. Le feu brûloit encore dans le creux d'un vieux arbre pourri ; quelques branches en avoient été fraîchement rompues, avec lesquelles il paroissoit que les enfans avoient joué. Quelques petites cabanes étoient dans le voisinage, où ils trouvèrent des fours creusés en terre : on avoit tout récemment fait cuire quelques poissons à la manière des Otahitiens ; on en voyoit encore les débris.

TROMPÉS dans leur attente, ils retournèrent à leur quartier ; c'étoit un large banc de sable sous le couvert d'un arbrisseau. Leurs lits furent des



feuilles de bananier, qu'ils étendirent sur le sable, & qui avoient toute la mollesse d'un matelas : leurs manteaux servirent de couverture, & quelques bottes d'herbe furent les oreillers sur lesquels ils espérèrent goûter les douceurs du repos, sans réfléchir sur le danger d'être trouvés dans cet état par les Indiens.

Nos voyageurs ayant passé la nuit dans un paisible sommeil, trouvèrent le matin la rivière grossie par le flot, & la contrée ne leur offrant rien qui fut digne de leurs recherches, ils se rembarquèrent & descendirent la rivière sans aucun autre incident.

DANS ce même tems, le Maître revint d'une autre expédition ; il avoit été à sept lieues en mer ; il croyoit qu'on ne pouvoit sans péril entrer dans le chenal, qu'il avoit d'abord regardé comme un passage. Il rapporta avec lui un grand nombre de tortues, dont trois



pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

LE vaisseau étant radoubé, il fallut songer aux moyens de le remettre à flot : pour faciliter cette opération, on l'environna de pieces à l'eau, liées d'un bord & d'autre par des pieces de bois qui passoient sous sa quille. Néanmoins on ne put y parvenir sans le secours de la marée, qu'on attendit encore quelques jours.

APRÈS l'avoir remis à flot, on l'échoua sur un banc proche la rive méridionale de la rivière, de façon à pouvoir visiter son derrière ; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, on le remit de nouveau à flot, & l'on s'occupa à repasser le gréement & à rembarquer les munitions.

DES Indiens, au nombre de sept ou huit, se montrèrent sur la rive méridionale de la rivière ; & deux d'entr'eux descendirent sur une pointe sablon-



neuse vis-à-vis le vaisseau : mais au moment où ils virent M. Cook qui s'avançoit vers eux pour leur parler, ils se retirèrent avec la plus grande précipitation.

LE jour suivant on en vit quatre autres sur une pointe de la rive septentrionale ayant avec eux une petite pirogue. Pendant quelque tems, ils parurent fort occupés à harponner des poissons. Quelques personnes de l'équipage vouloient aller à eux ; mais M. Cook s'y opposa. L'expérience avoit fait voir que d'aller à leur rencontre, c'étoit un moyen de les faire fuir, plutôt que de se procurer avec eux une entrevue. Il résolut donc d'essayer une autre méthode, qui étoit de les laisser tranquilles, sans paroître prendre d'eux aucune connoissance. Cette méthode réussit ; deux Indiens s'approchèrent du vaisseau à la portée du fusil, & là ils adressèrent la parole aux gens de l'équipage, & firent à haute voix une



harangue fort longue; mais comme elle étoit inintelligible pour les Anglois, ils y répondirent par des cris de joie & par tous les signes d'amitié & d'invitation dont ils purent s'aviser.

DURANT cette conférence, ils s'approchèrent de plus en plus: ils levèrent leurs lances, non d'une manière menaçante, mais probablement pour faire entendre que si on leur faisoit quelques injures, ils avoient des armes pour en tirer vengeance.

QUAND ils furent près du vaisseau, on leur jetta quelques pieces d'étoffe, des clous, des grains de rassade, du papier & d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la plus légère apparence de satisfaction; mais quelqu'un s'étant avisé de leur jeter un petit poisson, ils en témoignèrent la plus grande joie, & faisant signe qu'ils alloient chercher leurs compagnons, ils ramèrent vers le rivage.

DANS ce même tems, quelques per-



sonnes de l'équipage, parmi lesquels étoit Tupia, débarquèrent du côté opposé de la rivière : la pirogue revint aussitôt avec les quatre Indiens, & après avoir reçu de nouveaux présens, ils allèrent descendre du même côté où étoient les Anglois : chacun d'eux tenoit en main deux lances & un bâton qui leur sert à les lancer. Ils s'avancèrent du côté où Tupia & ceux de sa bande étoient assis.

TUPIA vint à leur rencontre, les engagea à mettre bas leurs armes, & les conduisant où étoient les Anglois, ils les fit asseoir à côté de lui. Ils ne montrèrent d'abord ni crainte, ni défiance ; mais voyant débarquer quelques autres personnes du vaisseau, ils parurent soupçonner qu'on vouloit se mettre entr'eux & leurs armes. On eut grand soin de les convaincre qu'on n'avoit pas cette intention ; on leur fit encore quelques présens comme une nouvelle preuve qu'on desiroit leur amitié.



APRÈS avoir été avec eux dans une parfaite cordialité jusqu'au tems du dîner, les Anglois leur firent signe qu'ils alloient manger, & les invitèrent à venir manger avec eux; mais ils ne jugèrent pas à propos d'accepter ces dernières offres, & ils se retirèrent dans leurs pirogues.

L'UN de ces Indiens paroissoit être dans la maturité de l'âge, & les trois autres dans leur printems : ils joignoient à une médiocre stature des membres minces & déliés, une couleur bronzée, des cheveux noirs sans être laineux, lisses dans les uns & bouclés dans les autres.

DAMPIERE, qui a visité la côte occidentale de cette contrée, observe qu'il manque aux Indiens qu'il a vu deux dents de la mâchoire supérieure; ceux de la côte orientale n'ont point ce défaut. Quelques parties de leurs corps avoient été peintes en rouge; & l'un d'eux avoit divers traits de couleur blan-



che imprimés sur la lèvre supérieure & sur la poitrine ; ce qu'ils appellent le *Carbanda*. Leur figure n'avoit rien de désagréable ; on remarquoit dans leurs yeux de la vivacité & du feu ; leurs dents étoient unies, blanches ; ils avoient la voix douce, sonore, & ils répétoient avec facilité les paroles qu'ils entendoient prononcer.

Le jour suivant, trois de ces Indiens reparurent avec un nouveau compagnon devant le vaisseau, & montèrent à bord. Ils présentèrent ce dernier en le nommant *Yaparico*. Il portoit un ornement bizarre ; c'étoit un os d'oiseau de la grosseur du doigt, de cinq ou six pouces de longueur, qu'il s'étoit inséré dans la cloison des narines. En y prenant garde, on s'aperçut qu'ils avoient tous la cloison du nez percée ainsi que les oreilles. Ils avoient des bracelets de cheveux tressés. Ils semblent aussi passionnés pour les ornemens que les habitans de la



Terre de Feu, quoiqu'ils ne portent aucune espece de vêtement. Charmés des amitiés qu'on leur témoignoît, ils ne paroïssent pas pressés de se retirer; mais voyant qu'on examinoit leur pirogue avec attention, ils en furent allarmés; à l'instant même ils sautèrent dedans, & ramèrent vers le rivage, sans prononcer une seule parole.

TROIS Indiens entrèrent le jour suivant dans la tente de Tupia. Charmés de l'accueil qu'on leur fit, l'un d'eux alla sur le champ, chercher deux de leurs compagnons. A son retour, il les présenta conformément à leur usage, en déclinant leur nom. C'est une formalité à laquelle ils ne manquent jamais en ces occasions ».

COMME ils avoient reçu avec joie, le poisson qu'on avoit jetté dans leur pirogue, la première fois qu'ils s'étoient approchés du vaisseau, on crut leur faire plaisir de leur en présenter; & ce présent fut reçu avec la plus grande



indifférence ; cependant, ils firent signe qu'on le leur apprêta ; ce qui fut fait sur le champ. Mais après en avoir goûté, ils donnèrent le reste au chien de M. Banks. Ils restèrent avec les Anglois toute la matinée, sans vouloir s'écarter de leur pirogue de plus de dix toises.

TANDIS que les Anglois se promenoient avec ces Indiens, on en aperçut deux autres sur la rive opposée de la rivière. On découvrit avec les longues-vues, que c'étoit une femme & un enfant. La femme étoit exactement nue. Elle portoit un collier fait de coquillages, & un bracelet de divers tissus. L'un & l'autre avoient un morceau d'écorce attachée sur le front, pour se garantir des rayons du soleil, & un os leur traversoit noblement la cloison des narines.

LEUR langage rude & grossier différoit de tous ceux qu'on avoit entendus dans la mer du Sud. Ils répétoient continuellement le mot de *Cherchau*, qu'on



crut être un terme d'admiration : & dès-qu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient, *cher, tut, tut, tut !*

LEUR pirogue n'avoit pas plus de dix pieds de longueur ; elle étoit très-étroite, mais à balancier, comme celle des Ifles, quoiqu'inférieure à tous égards.

LEURS lances étoient les mêmes que celles des Indiens de la baie des Botanistes, avec cette différence, qu'elles n'avoient qu'une seule pointe, faite de l'aiguillon de la pastenague, & garnie sur les arrêtes avec d'autres os du même poisson ; c'étoit une arme terrible, & l'instrument dont ils se servoient pour la lancer, paroissoit fait avec art.

M. GORE, qui étoit allé faire un tour dans le bois avec son fusil, parvint à tirer un de ces animaux extraordinaires, qui avoient fixé particulièrement l'attention. Il ne ressemble pas mal au gerbua, dans sa forme & dans ses mouve-



mens; mais il en diffère beaucoup par la taille. Le gerbua n'est pas plus gros qu'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à toute sa croissance, est de la grosseur d'une brebis. Celui de M. Gore étoit encore fort jeune & ne pesoit que trente-huit livres. La tête, le cou & les épaules sont très-petits, proportionnellement au reste du corps, dont la longueur est presque celle de sa queue, qui va toujours en diminuant vers le bout. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de longueur, celles de derrière en ont vingt-deux. Sa marche est par sauts & par bonds; mais se tenant droit sur ses jambes de derrière, tandis que celles de devant sont repliées sur la poitrine. Sa peau est recouverte d'un poil court, d'un gris de souris foncé; la tête & les oreilles ont une légère ressemblance avec celles d'un lièvre. Cet animal est appelé par les Indiens, *Kangaroo*. Il fait un mets délicieux.

LES Indiens, qui se familiarisoient de



plus en plus avec les Anglois , vinrent leur faire visite. L'un d'eux fit voler une lance d'environ huit pieds de longueur , avec une légèreté & une vitesse surprenantes ; & quoiqu'elle ne fût qu'à quatre pieds de terre , elle entra profondément dans un arbre à cinquante pas de distance. Ils demandèrent ensuite d'aller à bord. On les y conduisit , & MM. Cook & Banks allèrent prendre une vue plus particulière de la contrée ; mais ils étoient sur-tout menés par la curiosité de reconnoître la mer , dont les écueils multipliés , & étendus au large , les tenoient dans de vives inquiétudes.

APRÈS avoir marché l'espace de sept ou huit milles le long du rivage au Nord , ils montèrent sur une colline très-élevée , d'où portant au loin leurs regards , ils eurent la triste conviction que le danger de leur situation égaloit au moins leurs craintes ; car de quelque côté qu'ils tournassent les yeux , ils



voyoient la mer semée de bas-fonds & d'écueils, sur lesquels les vagues brisoient avec fureur; les pointes de ces chaînes de brisans s'élevoient de loin en loin, sur la surface de l'eau. Ils découvroient des écueils sans nombre, & qui ne laissoient entrevoir aucune apparence de passage, qu'à travers des détroits dont les sinuosités devoient rendre la navigation très-périlleuse.

LES Indiens, qui avoient vu avec des yeux de concupiscence une douzaine d'énormes tortues sur le pont, revinrent le lendemain. Ils avoient avec eux un plus grand nombre de lances que de coutume; les ayant posées près d'un arbre, sous la garde de deux d'entr'eux, les autres se rendirent à bord.

ON s'apperçut bientôt que leur dessein étoit d'obtenir une tortue, dont ils étoient, sans doute, aussi friands que les Anglois. Ils demandèrent d'abord, qu'on leur en donnât une, & sur le refus qu'on leur en fit, le méconten-



tement se peignit dans leurs yeux & dans leurs gestes. On leur offrit quelques biscuits, qu'ils arrachèrent des mains avec indignation & les jettèrent par-dessus bord.

L'UN d'eux réitéra sa demande à M. Banks, & se voyant refusé, il frappa du pied d'un air furieux & dans un transport de rage, il le repoussa. Voyant leurs prières infructueuses, ils se saisirent de deux tortues, & les traînèrent du côté de leur pirogue: il fallut les leur ôter de force. Trompés dans leur attente, ils rentrèrent dans leur pirogue & ramèrent vers le rivage. En débarquant, ils se saisirent de leurs armes, & prenant un tison de dessous une chaudière de goudron qu'on faisoit bouillir, ils mirent le feu à l'herbe, & firent tous leurs efforts pour répandre la flâme de toute part & embrâser la campagne. Ils y réussirent avec tant de facilité & de promptitude, qu'on eut toutes les peines du monde à sauver de cet incendie  
subit



subit, les lignes, les filets & la tente de M. Banks, qui étoient encore sur le rivage. Quelques coups de fusils à dragées tirés sur eux, tandis qu'ils exécutoient ce dessein de vengeance, leur firent prendre la fuite. Quelques heures après on parvint à les ramener, & ils se montrèrent tranquilles & paisibles.

DANS les jours suivans un des matelots, envoyé dans le bois pour cueillir quelque verdure, s'étant écarté des autres, arriva dans un lieu où étoient quatre Indiens. Ils avoient allumé du feu & faisoient rôtir un oiseau & un quartier de kangaroo, dont le reste étoit suspendu à un arbre. Le matelot qui se trouvoit sans armes, fut saisi de frayeur; mais il eut la présence d'esprit de ne pas fuir; & jugeant que c'étoit s'exposer sûrement au danger que de paroître le craindre, il vint à eux d'un air enjoué & leur offrit son couteau en présent. Ils le reçurent, & après se l'être passé de main en main, ils le lui rendirent. Il



voulut prendre congé des Indiens , qui n'étoient pas disposés à le lui accorder. Il fut encore dissimuler ses craintes , & s'affit à côté d'eux avec une tranquillité apparente. Ils l'examinèrent de la manière la plus attentive & particulièrement ses habits. Leur curiosité satisfaite , ils le traitèrent civilement , & l'ayant gardé près d'une demi-heure , ils lui firent signe qu'il pouvoit se retirer. Il n'attendit pas qu'on lui en réitérât l'ordre ; mais en les quittant , comme il ne prenoit pas bien son chemin , ils quittèrent leur feu , & le mirent dans la route qu'il devoit suivre pour arriver au vaisseau.

M. BANKS , dans une course du côté opposé de la rivière , trouva amoncées en un tas , les différentes pieces d'étoffe qu'on avoit données aux Indiens , qui les avoient abandonnées , comme d'inutiles meubles. Ils faisoient très-peu de cas de tout ce qui étoit dans le vaisseau , à l'exception des tor-



tues, qui avoient excité leur attention.

IL arriva à MM. Banks & Solander, qui faisoient de continuelles recherches sur l'Histoire Naturelle, en traversant une vallée profonde, dont les côtés, quoique presque aussi escarpés que des murs, étoient couverts d'arbres & d'arbrustes, de trouver une espèce de noix qui piqua vivement leur curiosité. Ces noix, qui étoient à terre, venoient d'un arbre connu sous le nom d'*Anacardium orientale*, que peut-être aucun Botaniste d'Europe n'a jamais vu. Ils firent les plus diligentes recherches pour le découvrir, mais à leur grand regret, ils se donnèrent d'inutiles soins : harassés & n'en pouvant plus, ils renoncèrent à de plus longues perquisitions, & reprirent la route du vaisseau.

MAIS le lendemain, M. Banks battant la campagne, eut la bonne fortune de prendre un animal de l'espèce des *Paresseux* : c'étoit une femelle, & il prit avec elle ses deux petits. On trouva



qu'ils avoient beaucoup de ressemblance avec l'espece que M. de Buffon, dans son Histoire naturelle, décrit sous le nom de *phalanger* ; mais ce n'étoit pas la même. M. de Buffon suppose que cette race est particulière à l'Amérique ; il est certainement dans l'erreur sur ce point : car, comme Pallas l'a observé dans sa *Zoologie*, le phalanger est lui-même originaire des Indes Orientales.

M. GORE tira un autre kangouroo, qui étoit du poids de quatre-vingt-quatre livres. Cependant d'après l'examen, cet animal n'étoit pas dans sa pleine croissance. Ses dernières dents machelières n'étoient pas encore formées ; mais il se trouva d'un goût bien moins exquis que le précédent.

LES vents qui furent long-tems contraires retinrent M. Cook beaucoup plus long-tems qu'il ne l'auroit désiré. Ce ne fut que le 4 d'Août qu'il parvint à sortir de la rivière, en se faisant re-



morquer par ses bâtimens à rames. « En dehors de la rivière , dit-il , je laissai tomber l'ancre par quinze brasses d'eau fond de sable ; la prudence ne me permettoit pas de courir au milieu des écueils qui nous environnoient , avant de les avoir reconnus à mer basse , afin de pouvoir me déterminer sur l'endroit où je devois porter. Je doutois encore s'il ne falloit pas retourner au Sud , en rondissant le long des brisans , plutôt que de chercher un passage au Nord. L'une & l'autre routes devenoient également périlleuses ».

« QUAND nous fûmes à l'ancre , le havre d'où nous avions fait voile , nous restoit au Sud soixante-dix degrés à l'Ouest , à la distance d'environ cinq lieues ; la pointe la plus septentrionale du continent , qui fut en vue , & que je nommai le cap Bedford , au Nord vingt degrés à l'Ouest distante de trois lieues & demie. Ce cap gît par les quinze degrés seize minutes de latitude australe



le, & par cent soixante-deux degrés cinquante-six minutes de longitude. Au Nord-Est de ce cap nous appercevions la terre qui se montroit sous l'apparence de deux grandes Isles. Et notre latitude par l'observation est de quinze degrés trente-deux minutes».







## C H A P I T R E XIII.

*Description particulière de la côte & de la contrée adjacente, depuis la rivière de l'Endeavour jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande.*

LE havre qu'on venoit de quitter reçut le nom de *rivière de l'Endeavour*. Ce n'est qu'un canal assez étroit qui court en formant plusieurs sinuosités trois ou quatre lieues dans les terres, & au haut duquel on trouva un petit ruisseau d'eau douce. Un vaisseau n'y trouveroit pas une suffisante quantité d'eau à un mille au-dessus de la barre. Mais sur la barre à marée basse il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau, & pas au-dessus de dix-sept ou dix-huit dans le vif de la marée : de sorte qu'entre la haute & la basse mer il y a une différence de neuf pieds d'eau, au com-



mencement du flot. Dans les syzygies ; on a la haute marée entre neuf & dix heures du matin.

IL faut observer que cette partie de la côte est tellement embarrassée de chaînes de brifans , de bas fonds & d'écueils de tous les genres , que l'entrée du havre en est rendue d'un très-difficile accès. Le plus sûr pour y entrer est de ranger de très-près la pointe du Sud. Sa position peut toujours être reconnue à sa latitude qu'on a assignée d'après les plus exactes observations. Il y a quelques hautes terres au-dessus de la pointe du Sud ; mais la pointe du Nord est formée par une plage très-basse & sablonneuse , qui s'étend à trois milles au Nord , où la terre commence à s'élever.

LES rafraîchissemens qu'on peut avoir dans cette relâche consistent principalement en tortues ; mais il faut les aller chercher cinq lieues en mer. En différens endroits de la plage sablon-



neuse, & sur les dunes le long du rivage de la mer, on trouve du pourpier & une espèce de pois dont la tige farmenteuse rampe sur la terre. Ces deux légumes sont d'une grande utilité pour les malades. Néanmoins la meilleure verdure qu'il est possible de s'y procurer, ce sont les feuilles des coccos, dont a parlé comme d'une plante connue dans les Indes Occidentales sous le nom de chou caraïbe; ses feuilles ont un goût qui tient un peu de l'épinard, & elles ne lui sont pas inférieures; ses racines ne sont pas bonnes; peut être parviendrait-on à les améliorer par une culture convenable. Ces coccos croissent de préférence dans les terres marécageuses. Les palmiers qu'on y rencontre sont très-petits & produisent très-peu de choux.

SUR cette partie de la côte, outre le kangaroo, le paresseux & le chat-tigre, il y a des loups & diverses espèces de serpents, dont quelques-uns sont veni-



meux. On n'y voit d'autres animaux privés que des chiens, encore l'espece n'en est-elle pas nombreuse.

ENTRE les oiseaux de terre, on voit des corneilles, des milans, des faucons, des coqs de bruyères de deux especes, une sorte de loriquets d'une beauté admirable, & une foule de plus petits oiseaux inconnus en Europe.

QUAND aux oiseaux de rivière ou de mer, il y a des hérons, des canards qui perchent sur les arbres, des oies sauvages, des corlieus & quelques autres; mais tous ces oiseaux ne sont pas en grand nombre.

LA surface de la contrée est coupée par plusieurs chaînes de collines, qui en diversifient le coup d'œil par des hauteurs, des vallées, des bois & des plaines. Le sol des collines est dur, sec & pierreux; cependant il produit des arbres, des arbrustes & des herbes grossières. Le sol des vallées & des plaines est en quelques endroits sablonneux,



en d'autre glaiseux, & en d'autres pierreux comme celui des collines. Mais le terrain est généralement boisé, & présente du moins l'apparence de la fertilité. Tout le pays soit des collines & des vallées, soit des bois & des plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut, & deux fois autant de circonférence.

LES arbres y sont de diverses espèces. L'arbre qui distille la gomme, appelée sang de dragon, est le plus commun; il n'est pas si gros dans cette partie de la côte, que vers le Sud. Des deux côtés de la rivière, dans tout son cours, il croît une prodigieuse quantité de mangliers. Toutes les parties de la contrée sont arrosées par des ruisseaux d'une eau excellente, & qui sont à une très-petite distance l'un de l'autre; & quoique les Anglois y fussent dans une saison de sécheresse, des sources voisines de leur mouillage leur



fournirent de l'eau en abondance.

MAIS il falloit sortir de ces parages funestes, & le nombre innombrable de brisans dont on se voyoit entouré étoit bien capable de plonger dans la consternation les plus déterminés marins. « Persistant toujours, dit M. Cook, dans le dessein de m'ouvrir un passage au Nord, je levai l'ancre le 5 Août dans l'après-midi, & je fis le Nord-Est-quart-d'Est. Nous apperçûmes bientôt dans le Nord-Est-quart-de-Nord une petite Isle de sable, sur une bature, à la distance de deux ou trois milles, & de l'avant à nous une chaîne de brisans ».

« A la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords, nos bâtimens à rames, qui fondoient continuellement en avant, ne trouvèrent sur la partie la plus voisine de la bature de l'Isle que six pieds d'eau. Nous laissâmes aussi-tôt tomber notre grosse ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée basse,



nous nous efforçâmes de découvrir un passage du haut des mâts ; vaines espérances. A sept heures du soir, voyant que le vaisseau commençoit à chasser, je laissai tomber la seconde ancre, & je fis amener basses vergues & mâts de hunes ».

« Nous restâmes dans cette position jusqu'au dix qu'un tems plus modéré nous permit de mettre à la voile. A midi nous étions entre un promontoire de la principale terre & trois Isles ; éloignés du promontoire de deux lieues, & de quatre des Isles. Notre latitude par l'observation étoit de quatorze degrés cinquante-une minutes. Nous crûmes appercevoir un passage devant nous, & nous commençâmes à espérer qu'enfin nous étions hors de danger. En raison de cet espoir je nommai le promontoire le *Cap Flateur*. Il gît par la latitude de quatorze degrés cinquante-six minutes & par cent soixante-deux degrés cinquante-huit minutes de



longitude. Ce promontoire, d'une prodigieuse hauteur, forme en sortant de la mer deux collines derrière lesquelles on en découvre une troisième, & des deux côtés le terrain est bas & sablonneux. Mais ce cap peut être encore mieux reconnu par trois Isles qui sont au large : la plus septentrionale, qui est la plus grande, en est à cinq lieues dans la direction du Nord-Nord-Est.

Du cap Flateur, la terre court droit au Nord-Ouest & ensuite au Nord-Ouest-quart-Ouest. Je gouvernai au Nord-Ouest-quart-Ouest pour m'avancer sur l'ouverture que nous avions cru découvrir, quand le bas Officier cria de la hune qu'il voyoit la terre de l'avant à nous s'étendre autour des Isles en terre desquelles nous étions, & un grand récif entre nous & la terre. Je montai à la grande hune, d'où je découvris distinctement le récif qui étoit si fort au vent à nous, qu'il nous étoit impossible de le doubler ; mais ce qu'il



avoit pris pour la terre ne me parut être qu'une chaîne de petites Isles. Le maître & quelques autres montèrent après moi; tous furent d'opinion que ce qu'on avoit pris pour la terre de l'avant à nous, n'étoit pas un groupe d'Isles, mais le continent, & pour rendre leur rapport plus allarmant, ils ajoutaient qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous ».

« NOUS laissâmes immédiatement tomber l'ancre sous une pointe du continent par cinq brasses d'eau & à la distance d'un mille du rivage. Le cap Flateur nous restoit au Sud-Est, dans un éloignement de trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre j'allai à terre, & montant sur la pointe qui étoit très-élevée j'eus une vue très-étendue de la côte, qui couroit dans le Nord-Ouest-quart-Ouest l'espace de neuf ou dix lieues, le ciel qui n'étoit pas sans nuage ne me permettoit pas de voir à une plus grande distance.



Neuf ou dix petites Isles basses & quelques bâtures se montroient en face de la côte ; j'observai encore quelques grands bancs de sable entre le continent & les trois Isles hautes , au-delà desquelles j'étois dans la persuasion qu'il y avoit d'autres petites Isles , & non pas une partie du continent , comme on l'avoit voulu prétendre ».

« A l'exception de la pointe que je nommai *la pointe d'Observation* , & le cap Flateur , la terre , au Nord du cap Bedford est basse & recouverte par intervalle de sable blanc & de brossailles ou de buissons dans un espace de dix ou douze milles dans les terres , qui alors s'élèvent à une hauteur considérable. Au Nord de la pointe d'Observation , la côte s'abaisse & forme une plage unie qui s'étend à perte de vue ».

« LE lendemain je m'enbarquai avec M. Banks pour nous rendre à celle des trois hautes Isles qui étoit la plus septentrionale , & qui étant à cinq  
lieues



lieues au large devoit être un poste favorable pour découvrir distinctement la situation des écueils, & les passages qu'ils laissoient entr'eux. J'envoyai en même-tems le maître prendre les sondes entre les Isles basses & le continent ».

« A notre descente dans l'Isle, nous montâmes sur la plus haute colline, intérieurement agités par un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'événement. En portant mes regards tout autour de l'Isle, je découvris une chaîne de roches au-delà des Isles, entre deux & trois lieues de distance, qui s'étendoit sur une ligne Nord-Ouest & Sud-Est, beaucoup plus loin que la vue ne pouvoit porter. La mer brisoit sur ces récifs avec une incroyable fureur; j'en conjecturai qu'au-delà il ne devoit pas y avoir de bas-fonds. Et je conçus l'espoir de passer à travers des coupures que j'appercevois dans le récif ».



« LE tems étoit si embrumé qu'il étoit difficile de bien reconnoître les objets : je résolus donc de passer la nuit dans l'Isle , espérant que le ciel feroit peut-être plus ferein dans la matinée. Dès l'aube du jour , j'envoyai un des contre-mâtres qui étoit avec moi sonder entre l'Isle & les récifs , & reconnoître les passes qu'on y appercevoit ; je montai une seconde fois sur la colline ; mais la brume étoit encore plus épaisse que le jour précédent ».

« LE contre-mâitre fut de retour vers midi. Entre l'Isle & les récifs , il avoit trouvé de quinze à vingt brasses d'eau ; mais le vent avoit tellement fraîchi qu'il n'avoit pas osé se risquer dans une des passes du récif , qui lui paroissoit très-étroite. Son rapport ne me découragea point ; je jugeai par sa description , qu'il n'avoit vu qu'avec les yeux de la crainte qui exagère les dangers ».

« T A N D I S que je m'occupois des moyens de sortir de ces parages , hé-



rissés d'écueils & semés de bas-fonds ; M. Banks entièrement livré à l'étude de la nature parcouroit l'Isle pour trouver de nouvelles plantes. Cette Isle, qu'on découvre de douze lieues en mer, peut en avoir huit de tour. Ce n'est presque qu'un immense amas de roches pelées. On voit seulement du côté du Nord-Ouest quelques baies sablonneuses & quelques terres basses couvertes de longues herbes & d'arbres de l'espece de ceux du continent. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche en deux endroits : dans le premier, c'étoit un ruisseau qui alloit se perdre dans la mer ; mais dont les eaux étoient faumâtres ; dans le second, c'étoit un étang, derrière une baie sablonneuse, l'eau en étoit douce & bonne ».

« MALGRÉ la distance où cette Isle est du continent, elle est visitée par les Indiens : nous y trouvâmes quelques hutes, construites sur les hauteurs, & de considérables amas de coquillages.



Comme nous ne vîmes d'autres animaux dans cette Isle que des lézards, nous la nommâmes *l'Isle du Lézard*. Les deux autres Isles qui en sont éloignées de quatre ou cinq milles sont beaucoup moins grandes; dans leur voisinage sont trois autres Isles plus petites encore. Elles sont défendues par des récifs & des bancs de sable particulièrement au Sud-Est ».

« DANS notre retour, nous descendîmes sur une petite Isle, où nous vîmes un prodigieux nombre d'oiseaux de terre & de mer. Nous trouvâmes le nid d'un aigle, dans lequel étoient quelques aiglons que nous tirâmes : nous vîmes aussi le nid d'un autre oiseau qui nous est inconnu ; il étoit construit à terre avec des branches d'arbres : il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence, & de deux pieds huit pouces de haut. Nous donnâmes à cette Isle le nom de *l'Isle de l'Aigle* ».

« A mon arrivée à bord, je fus in-



formé par le maître, qui avoit reconnu les fondes entre les petites Isles & le continent, qu'en dehors il avoit trouvé de dix à quinze brasses d'eau, & pas au-dessus de sept en terre des Isles; mais qu'une bâture qui s'étendoit du continent & se prolongeoit dans un espace de deux lieues rendoit ce canal très-étroit ».

« EN comparant le rapport du maître avec mes propres observations, je craignis que si je persistois à ranger la côte, je ne courusse risque d'être enfermé par le grand récif, & forcé par conséquent de retourner & de chercher un autre passage. Les dangers d'une pareille navigation nous firent résoudre à nous élever de la côte, jusqu'à ce qu'on put la rallier avec moins de risques ».

« Nous appareillâmes avec les premiers rayons du jour. Nous gouvernâmes au Nord-Est pour ranger la côte du Nord-Ouest de l'Isle du Léopard,



ayant la chaloupe en avant pour reconnoître les sondes sur toutes les parties de la route. A midi le Nord-Ouest de l'Isle du Lézard nous restoit à l'Est-Sud-Est, à la distance d'un mille ; nous avions quinze brasses d'eau, & notre latitude par l'observation étoit de quatorze degrés trente - huit minutes. A deux heures, nous étions au vent d'une des ouvertures du grand récif que nous avions apperçu de l'Isle. Je revirai de bord & courus au Sud-Ouest ; tandis que le maître reconnoissoit le passage : bientôt il fit le signal de le suivre, & en très-peu de tems nous nous trouvâmes en dehors du récif. Dès que nous fûmes dégagés de cette chaîne de brisans, nous n'eûmes point de fond avec une ligne de cent cinquante brasses, & nous trouvâmes une vaste mer, dont les lames venoient du Sud-Est ; ce qui nous annonçoit qu'il n'y avoit près de nous ni terre ni bas-fonds dans cette direction ».



« LA passe qui nous conduisit en dehors des brisans & dans une mer ouverte gît par les quatorze degrés trente • deux minutes de latitude australe. Elle peut toujours se reconnoître à trois grandes Isles, que j'ai nommées les *Isles de la Direction*. Le canal est au Nord-Est un demi-rumb Nord de l'Isle du Léopard, à la distance de trois lieues. Sa longueur est d'un tiers de mille, sur une même largeur ».

LES Isles découvertes par Quiros, sous le nom de Terre Australe du Saint-Esprit, gissent sur ce parallele; mais il seroit difficile de dire si c'est bien avant dans l'Est, leur longitude étant très-incertaine. Quelques Géographes les ont placées sur la longitude de la côte Orientale de la Nouvelle - Hollande, que Quiros n'a pas apperçue; puisque dans la relation de son voyage, il plaça sa découverte à vingt-deux degrés à l'Est de cette côte.

« APRÈS avoir passé la nuit sur les



*bords*, je fis voile au Nord-Nord-Ouest un demi-rumb à l'Ouest, & ensuite au Nord-Ouest un demi-rumb au Nord. A midi notre latitude, par l'observation, étoit de treize degrés quarante-six minutes; & dans ce moment, nous avions perdu toute terre de vue. A six heures, nous diminuâmes de voile, & passâmes la nuit en panne le cap au Nord-Est. Le lendemain nous gouvernâmes à l'Ouest pour rallier la côte, afin d'être sûrs de ne point manquer le détroit, s'il étoit vrai qu'il en existât un entre la nouvelle Guinée & la nouvelle Hollande. Nous étions à midi, par les treize degrés deux minutes de latitude australe, & par cent soixante-un degrés quarante-une minutes de longitude. Bien-tôt on apperçut la terre dans l'Ouest-Sud-Ouest. A deux heures on vit la même terre s'étendre dans le Nord-Ouest: elle se montroit sous l'apparence de plusieurs montagnes, semblables à des Isles. Vers les trois



heures nous découvrîmes une chaîne de rochers entre la terre & le vaisseau, qui s'étendoit, à perte de vue, au Sud; mais nous crûmes les voir se terminer au Nord, à notre hauteur. Ce que nous en prenions pour le terme dans cette direction, parut bien-tôt n'être qu'une ouverture dans le récif; car alors on vit la chaîne des brisans s'étendre au Nord, sans en appercevoir la fin ».

Nous ferrâmes le vent au plus près: il étoit alors à l'Est-Sud-Est; mais passant à l'instant au Nord-quart-Nord-Est, & soufflant directement sur les récifs, il étoit douteux que nous puissions les écarter. Le calme survint avec la nuit; & le jour vint nous éclairer sur les dangers de notre situation. A quatre heures du matin, nous étions à une très-petite distance des brisans sur lesquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures le vaisseau étoit en dedans des lames, & à vingt toises des rochers, quoique la sonde ne donnât



point de fond. Bien-tôt après nous découvrîmes , entre les rochers, une petite ouverture , à travers laquelle nous nous efforçâmes de touer le vaisseau ; mais le jufant qui en sortoit , ne nous permit point d'y arriver ».

« AVANT le retour du flot , qui , malgré tous nos efforts, nous auroit infailliblement portés fur les brisans , nous découvrîmes une autre ouverture près d'un mille à l'Ouest. Je l'envoyai à l'instant reconnoître , & nous résolûmes de tenter ce nouveau passage , comme l'unique moyen de salut ».

« A l'aide d'une légère brise de l'Est-Nord-Est & de nos bâtimens à rames , nous entrâmes dans ce canal , où le flot qui nous auroit brisé sans cette ouverture , s'y précipitant en torrent , nous porta au-delà des récifs avec une rapidité incroyable , & nous empêcha par-là , de chasser sur l'un ou l'autre côté du canal , qui n'avoit pas plus d'un mille de largeur. Tandis que nous étions



comme lancés à travers ce golfe, nos sondes furent de trente à sept brasses, très-irrégulières, & le fond vaseux ».

« AUSSITÔT que nous nous vîmes en dedans des brisans, nous laissâmes tomber l'ancre par dix-neuf brasses d'eau, sur un fond de corail & de coquilles ».

« TELLE est la vicissitude de la vie : nous nous croyions heureux d'avoir regagné une situation, de laquelle tous nos efforts tendoient à nous éloigner, il y avoit à peine deux jours. Les rochers & les bas-fonds sont toujours redoutables au navigateur, lors même qu'on en connoît le gissement, ils deviennent plus dangereux dans les parages qui n'ont jamais été fréquentés ; mais dans cette partie du globe, ils sont plus à craindre & plus funestes qu'en aucune autre : car ici ce sont des récifs de roches de corail, non moins escarpés que des murs, & qui s'élèvent d'une profondeur d'eau incommensurable.



Ces brisans , toujours submergés dans le flot , sont à fleur d'eau ou découvrent à mer basse ».

« TANDIS que nous étions mouillés , les énormes vagues de la vaste mer du Sud trouvant dans ces récifs , une résistance subite , se brisoient sous nos yeux avec une violence inconcevable en lames que les tempêtes n'ont jamais pu produire dans l'autre hémisphère ».

« LE danger de naviger dans les parties inconnues de cette mer , étoit pour nous bien plus imminent , dans un vaisseau naufragé , qui à chaque instant , menaçoit ruine ; joint à ce que nous étions à la veille de manquer de vivres , & de toutes les autres provisions indispensables dans une navigation. Mais la gloire de découvrir des contrées jusqu'alors inconnues , & d'ouvrir de nouvelles routes aux navigateurs , nous roidissoient contre tous les genres d'obstacles ; & nous préférions d'être accusés d'imprudence & de témérité , par



cette foule d'hommes oisifs, lâches & voluptueux, toujours prêts à censurer les entreprises que le succès n'a point couronnées, plutôt que de laisser imparfaite une découverte que nous avions déjà suivie avec tant de péril ».

« DÈS-LORS, je résolus de ranger la côte de la nouvelle Hollande, en faisant voile au Nord, quelles qu'en pussent être les conséquences; car si nous fussions repassés en dehors du récif, nous aurions pu tellement écarter la côte, qu'il nous eût été impossible de déterminer, si cette contrée se joint ou ne se joint pas à la nouvelle Guinée, question que j'étois résolu d'éclaircir ».

« LA latitude du lieu où nous étions à l'ancre fut trouvée par l'observation, de douze degrés trente-huit minutes Sud, & la longitude de cent soixante degrés cinquante-six minutes. La côte couroit du Nord soixante-six degrés Ouest au Sud-Ouest-quart-Sud, & sa



partie la plus voisine étoit à neuf lieues de distance. Nous nommâmes l'ouverture par où nous avions passé, *le Canal de la Providence*. Il nous restoit à l'Est-Nord-Est, à la distance de dix ou douze milles. De cette position, nous appercevions un promontoire d'une considérable hauteur sur le continent; il fut nommé *le Cap de Weymouth*. Sur son côté septentrional il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie de Weymouth*. Le cap & la baie sont par les douze degrés quarante-deux minutes de latitude australe, & par cent soixante degrés vingt-six minutes de longitude. M. Banks qui étoit allé avec les bateaux à la pêche sur les récifs, en rapporta plusieurs especes de corail, & de ce nombre étoit le *Tubipora Musica* ».

« DE-LA, nous fîmes voile au Nord-Ouest, au milieu de petites Isles, de bas-fonds, de rochers à fleur d'eau, & d'écueils de toute espece. Nos bateaux qui étoient en avant pour diriger



la route, trouvoient les sondes irrégulières, elles varioient à chaque jet, de cinq ou six brasses, entre dix & vingt-sept brasses d'eau ».

« Nous étions à midi par les douze degrés vingt-huit minutes de latitude australe, & à la distance d'environ quatre lieues du continent, qui s'étendoit du Sud-quart-Sud-Ouest au Nord-soixante-onze degrés à l'Ouest, & quelques petites Isles depuis le Nord quarante degrés à l'Ouest, jusqu'à cinquante-quatre degrés à l'Ouest. Le soir nous nous mîmes à l'ancre. La plus septentrionale des petites Isles nous restoit à l'Ouest un demi-rumb au Sud, distante de trois milles : ces Isles désignées dans les cartes sous le nom d'*Isles de Forbes*, sont à cinq lieues environ du continent, qui forme en cet endroit une pointe très-élevée, que j'appellai *la Pointe du Dard*. De cette pointe la côte se fait plus Ouest, & dans cette direction, elle est basse & sablonneuse.



Au Sud elle s'élève & forme une chaîne de collines le long du rivage ».

« Nous gouvernâmes sur une Isle qui n'étoit qu'à une petite distance du continent, & qui nous restoit au Nord quarante degrés à l'Ouest, à la distance d'environ cinq lieues. Nous rangeâmes le côté du Nord-Est de cette Isle, que nous laissâmes entre nous & la principale terre. Elle a près d'une lieue de circuit. Nous y vîmes cinq ou six Indiens, dont deux étoient armés de lances : ils descendirent tous sur une pointe du rivage pour observer le vaisseau, & se retirèrent. Au Nord-Ouest de l'Isle, sont plusieurs Isles basses dans le voisinage du continent ; & au Nord & à l'Est, un grand nombre d'islots & de bas-fonds ; de sorte que de toute part nous étions environnés d'écueils ; mais après les dangers que nous avons courus, nous voyions d'un œil d'indifférence, les brisans les plus redoutables. La principale terre paroissoit être basse &



& couverte par intervalle d'un beau sable blanc. A midi notre latitude observée étoit de douze degrés, & la longitude de cent soixante degrés seize minutes ».

« LE continent en face des Isles dont on vient de faire mention, forme une pointe, que je nommai *le Cap Grenville*, Il gît par les onze degrés cinquante-huit minutes de latitude australe, & par cent cinquante-neuf degrés cinquante-deux minutes de longitude. Entre ce cap & la pointe du Dard, le rivage forme une baie à laquelle j'ai donné le nom de *Baie-Temple*. A neuf lieues du cap de Grenville, dans la direction de l'Est un demi-rumb au Nord, sont quelques Isles dont les terres s'élèvent à une grande hauteur. Je les ai nommées *les Isles de Sir Charles Hardy*; & celles qui gissent à la hauteur du cap, *les Isles de Kockburn*. Le soir, nous vînmes à l'ancre au Nord-Est d'un groupe d'Isles qui sont au Nord-Ouest & à quatre



lieues du cap Grenville. La multitude d'oiseaux que nous y vîmes, les fit appeler *les Isles de l'Oiseau*. La principale terre étoit basse & couroit autant au Nord qu'au Nord-Ouest quart de Nord, & une chaîne d'Isles sablonneuses s'étendoit dans le Nord-Est ».

« LE matin nous fîmes de la voile, gouvernant au Nord-Nord-Est, sur quelques Isles basses dans cette direction. Nous parvînmes à midi par les onze degrés vingt-trois minutes de latitude australe, & par cent cinquante-neuf degrés cinquante-cinq minutes de longitude. Le continent, distant de quatre lieues, couroit au Nord, il ne présentait qu'une plage sablonneuse. Les Isles & les écueils qui nous environnoient sont trop nombreux pour être particulièrement nommés ».

« CONTINUANT de faire voile au milieu de ces innombrables écueils avec toutes les précautions que peut suggérer la prudence, nous nous trouvâmes



le lendemain à midi, par les dix degrés trente-six minutes. La partie la plus voisine du continent, qui étoit aussi la plus septentrionale, nous restoit à l'Ouest deux degrés Sud, à la distance d'environ quatre milles. Cette pointe, qui est le promontoire septentrional de la contrée, reçut le nom de *Cap d'York*. Sa longitude est de cent cinquante-neuf degrés dix-sept minutes. La latitude de sa pointe Nord est de dix degrés trente-sept minutes, & celle de l'Est de dix degrés quarante-deux minutes. La terre sur la pointe de l'Est & à son Sud, s'abaisse presque au niveau de la surface de la mer; le coup d'œil n'annonce qu'une terre dénuée de plantes, & une région ingrate ».

« Au Sud du cap le rivage forme une grande baie ouverte, que je nommai *la Baie de Newcastle*. On découvre dans cette baie quelques Isles rases, & quelques bas-fonds. La contrée adjacente est aussi presque au niveau des eaux, &



recouverte de sable. Mais dans la partie septentrionale du cap, la terre s'élève & forme une chaîne de collines couvertes d'arbres & de verdure; le rivage forme plusieurs petites baies, qui semblent offrir un bon mouillage; dans le voisinage de la pointe orientale du cap sont trois petites Isles. De l'une de ces Isles part une bature qui s'étend fort loin au large. On voit aussi une Isle tout près de la pointe septentrionale. On découvroit plusieurs autres Isles à une distance considérable : elles s'étendoient depuis le Nord-quart-Nord-Ouest, jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest, & derrière ces Isles une chaîne de terres d'une grande élévation, que nous conjecturâmes être aussi des Isles. On distinguoit encore d'autres Isles depuis le Nord jusqu'à soixante-onze degrés à l'Ouest ».

« Nous prolongeâmes le continent en rondissant le long du promontoire; & nous ne fîmes pas quatre lieues sans



découvrir que la terre que nous avions de l'avant, & que nous avions prise pour faire partie du continent, formoit des Isles détachées l'une de l'autre par plusieurs canaux. Je dépêchai aussitôt les bateaux avec des instructions convenables pour nous conduire à travers celui qui étoit le plus voisin du continent; mais appercevant des rochers & des bas-fonds dans ce canal, je fis le signal aux bateaux de reconnoître l'autre canal au Nord, laissant quelques Isles entre nous & la principale terre. Nous suivîmes nos bateaux à travers ce canal: nous n'eûmes pas au-dessous de cinq brasses d'eau, dans la partie la plus étroite du passage, où la distance d'une Isle à l'autre étoit d'un mille & demi environ ».

« VERS les quatre heures, ayant fait près de deux milles dans ce canal, qui paroissoit traverser la nouvelle Hollande, nous laissâmes tomber l'ancre par six brasses & demie d'eau d'un très-bon



fond. Le canal commençoit ici à s'élargir. Le continent couroit sur le Sud-Ouest. Sa pointe la plus éloignée que nous eussions en vue nous restoit au Sud quarante-huit degrés à l'Ouest, & la pointe la plus méridionale des Isles sur le côté Nord-Ouest du passage, restoit au Sud soixante-seize degrés à l'Ouest. Il ne se montroit aucune terre entre ces deux pointes ; & nous conçûmes l'espérance flatteuse d'avoir enfin trouvé un passage à la mer des Indes ».

« IMPATIENS d'en avoir une entière certitude , à peine fûmes nous à l'ancre , que nous nous embarquâmes pour descendre sur l'Isle qui est au Sud-est du passage. Au moment du mouillage nous avions vu sur cette Isle plusieurs Indiens ; & lorsque nous voguâmes sur le rivage , nous en apperçûmes dix sur une hauteur : neuf étoient armés de lances & le dixième portoit un arc & un faisceau de flèches ; c'étoit ce que



nous n'avions pas encore vu en la possession des habitans de cette contrée. nous observâmes que deux de la troupe portoient autour du cou des ornemens de nacre de perle. Trois d'entr'eux dont l'un étoit l'archer, descendirent sur le rivage vis-à-vis de nous. Il y avoit lieu de croire qu'ils vouloient s'opposer à notre descente; mais lorsque nous n'en étions plus qu'à une portée de fusil, ils se retirèrent lentement ».

« NOTRE premier soin à terre fut de grimper sur la plus haute colline. De sa cime on ne découvroit aucune terre entre le Sud-Ouest & le Ouest-Sud-Ouest. Il n'y avoit donc plus de doute que ce canal ne fut le détroit qui sépare la Nouvelle - Hollande de la Nouvelle-Guinée. La terre au Nord-Ouest du passage consistoit en un grand nombre d'Isles d'étendue & de hauteur différentes, rangées les unes derrière les autres autant que l'œil pouvoit porter au Nord & à l'Ouest, sur



une chaîne d'environ treize lieues ».

« COMME j'étois sur le point de quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'avois prolongée depuis le trente-huitième degré de latitude jusqu'à cette place, assuré d'ailleurs qu'aucun navigateur ne l'avoit jamais reconnue, je pris possession de la contrée au nom du Roi d'Angleterre, sous le nom de *Nouvelle Galles méridionale*. Nous célébrâmes cette prise de possession par trois décharges de mousqueterie, auxquelles on répondit du vaisseau par trois volées de canon. L'Isle où se fit cette formalité fut appelée *l'Isle de Possession* ».

« DEPUIS l'instant que nous étions rentrés parmi les écueils, nous n'avions eu qu'un flot modéré : il portoit régulièrement au Nord-Ouest, & le jusant reversoit au Sud-Est. A l'endroit où nous étions, le flot commence entre une & deux heures du matin dans les syzygies. Il monte à la hau-



teur perpendiculaire de douze pieds ».

« LE jour suivant , dans la matinée , quelques Naturels se montrèrent sur le rivage ; nous découvrîmes avec nos longues-vues que c'étoit des femmes : elles étoient nues , comme les autres habitans de cette contrée. Bientôt après nous fîmes voile au Sud-Ouest. A midi la pointe du Sud-Ouest de la plus grande Isle du côté Nord - Ouest du détroit nous restoit au Nord soixante-onze degrés à l'Ouest à huit milles de distance. Je l'ai nommée le cap Cornouailles. Il gît par les dix degrés quarante-trois minutes de latitude australe & par cent cinquante-huit degrés quarante-une minutes de longitude. Quelques terres qui se trouvent dans le milieu du passage furent nommées les *Isles de Wallis*. Notre latitude observée étoit de dix degrés quarante-six minutes Sud ».

« NOUS gouvernâmes sur l'Ouest-Nord-Ouest , & ensuite au Nord-Ouest-quart-Ouest sur une petite Isle que



nous avions en vue. Le calme qui survint nous obligea de laisser tomber l'ancre près de cette Isle. J'y descendis avec M. Banks, & nous trouvâmes qu'à l'exception de quelques bouquets de bois, ce n'étoit qu'un rocher stérile, habité par un nombre innombrable d'oiseaux, dont une grande partie étoit de l'espece de ceux qu'on nomme des *Niais*, & du nom de ces oiseaux, l'Isle fut appelée *l'Isle des Niais* ».

« UNE légère brise s'étant levée du Sud-Ouest, accompagnée de houles, annonçoit que nous étions à l'Ouest de la Carpentarie, ou à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande; & que la mer étoit alors ouverte à l'Ouest. Il étoit donc démontré que la Nouvelle - Hollande & la Nouvelle-Guinée sont deux Isles séparées, ou les différentes parties d'un même continent ».

« L'ENTRÉE Nord-Est du détroit gît par les dix degrés trente-neuf minutes de



latitude australe, & par cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude. Elle est formée par le continent ou l'extrémité septentrionale de la Nouvelle - Hollande au Sud-Est, & au Nord-Ouest, par une chaîne d'Isles que j'ai nommées les *Isles du Prince de Galles*. Il est bien probable que ces Isles s'étendent jusqu'à la Nouvelle-Guinée ».

« LE passage fut appelé le *Détroit de l'Endeavour*, du nom du vaisseau. Sa longueur du Nord-Est au Sud-Ouest est de dix lieues, & il a environ cinq lieues de largeur; à l'exception de l'entrée du Nord-Est, où il a un peu moins de deux milles, se trouvant resserré par des Isles qui gissent à cette hauteur ».







## CHAPITRE XIV.

*Description particulière de la Nouvelle-Hollande ; de ses productions & de ses habitans.*

LA Nouvelle-Hollande, ou conformément au nom que M. Cook lui a donné, la Nouvelle-Galles méridionale est la plus grande de toutes les Isles connues. La longueur de sa côte orientale en ligne droite n'a pas moins de vingt-sept degrés, ou de cinq cens quarante lieues. D'où il paroît que sa surface quarrée est égale ou plus grande que l'Europe.

Au Sud du trente-quatrième degré de latitude la terre ne s'élève guère au-dessus de la surface des eaux : au Nord elle forme plusieurs chaînes de collines & de montagnes ; mais en général on ne peut pas dire que cette



contrée soit montueuse ; toutes ses hauteurs prises ensemble ne font qu'une très-petite partie de sa surface , si on les compare à l'étendue de ses plaines & de ses vallées.

L'ASPECT que présente cette contrée annonce une terre plus stérile que féconde. Cependant elle est boisée dans tous les endroits où le terrain s'élève , & , en plusieurs , les vallées ainsi que les plaines abondent en herbages. Il est vrai que le sol est fréquemment sablonneux , & l'on voit des plaines immenses couvertes d'un sable mouvant , & où dans les places les mieux exposées , la végétation paroît moins animée qu'au Sud de la contrée : les arbres n'y font pas d'une si belle élévation , & toutes les plantes y font moins riches & croissent avec moins de vigueur.

LES bords des baies à la distance d'un mille aux environs offrent un terrain marécageux , étant journellement submergé par le flot. Ces terres vaseu-



ses sont généralement couvertes de mangliers. On trouve aussi des marais dans l'intérieur des terres; ces marais produisent une quantité étonnante de diverses plantes qui y végètent avec la plus grande vigueur. En quelques endroits le sol est capable d'amélioration; mais en grande partie, il est d'une telle aridité qu'il semble ne pouvoir admettre aucune espèce de culture.

LA côte, dans toute la partie qui est au Nord du vingt-cinquième degré, contient un grand nombre de baies & de havres, où les vaisseaux peuvent mouiller à l'abri de tous les vents.

TOUTE la campagne est arrosée par quantité de sources & de ruisseaux qui du pied des collines coulent & serpentent à travers les vallées & les prairies, & dont les eaux fraîches se rendent dans les anses multipliées des baies. Il n'est peut-être pas un seul mouillage, si l'on excepte le *canal de la Soif*, où



l'on ne puisse se procurer de l'eau douce avec la plus grande facilité.

LES especes des différens arbres qui croissent sur cette terre ne sont pas fort diversifiées. Entre les arbres de haute futaie & qu'on peut regarder comme propres à faire des bois de construction, il n'y en a que deux fortes. Les premiers sont ceux qui produisent la gomme, ces arbres d'une grande élévation, croissent dans toutes les parties de la contrée : les feuilles sont étroites & ont beaucoup de ressemblance avec celles du faule : la gomme ou résine qu'ils distillent est d'un rouge foncé, & ressemble exactement à ce que l'on nomme sang de dragon. Peut-être en est-ce réellement; car on sçait que cette substance est le produit de plus d'une espece de plante.

LES arbres de la seconde espece sont ceux qui croissent comme nos sapins. On en a fait déjà particulièrement mention dans la description qu'on a fait de



la baie de Botanique. Ces deux fortes d'arbres sont, comme on l'a observé, d'un bois dur & pesant. Outre ces arbres il y en a d'autres d'une écorce douce, facile à détacher de la tige, & qui est la même que celle dont on se sert dans les Indes Orientales pour le calfatage des vaisseaux.

ON y trouve des palmiers de trois différentes fortes. La première, qui croît en abondance dans les parties méridionales de la contrée, a des feuilles dont l'épanouissement est plissé en éventail ; son choux est très-petit, mais d'une douceur qui le rend délicieux ; & les noix qu'il produit en quantité, feroient pour les cochons une admirable nourriture.

LA seconde espece ressemble plus aux palmistes de l'Amérique : ses feuilles sont grandes & empennées comme celles du cocotier ; son chou diffère de celui de la première espece : il est moins doux, mais plus gros.

LA



La troisième espece qui, comme la seconde ne fut trouvée que dans les parties septentrionales, a rarement plus de dix pieds d'élévation : ses feuilles assez petites sont composées de filioles rangées aux deux côtés d'un filet qui les supporte toutes : elles ressemblent à celles de quelque espece de fougère. Elle ne produit point de choux, mais une prodigieuse quantité de noix de la grosseur d'un marron, & d'une forme plus sphérique. Les capsules de ce fruit trouvées dans les endroits où les Indiens avoient fait des feux, firent croire aux Anglois qu'on pouvoit en manger ; mais ceux qui en firent l'essai éprouvèrent que l'émetique est un vomitif moins violent.

OUTRE ces especes de palmier il y a des arbrisseaux, des arbuſtes, entièrement inconnus en Europe ; particulièrement une espece de figuier sauvage, dont le fruit est très-chétif, une sorte de prunier, & une troisième espece qui porte une pomme pourprée : elle



acquiert un très-bon goût, gardée pendant quelques jours.

LES plantes sont ici d'especes très-variées. M. Banks en a fait une riche & précieuse collection ; mais la plupart sont peu succulentes. On a eu occasion de parler de la racine & des feuilles d'une plante qui ressemble au cocos de l'Amérique, & d'une espee de pois qui croît sur une tige sarmenteuse & rampante. On peut y ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux d'inians : l'une a la forme d'une rave, l'autre est ronde & recouverte de fibres dures & ligneuses. Toutes les deux sont très-petites, mais douces & agréables.

ON ne répétera point ce qu'on a déjà dit des différentes especes de fruits que produit cette contrée.

ENTRE les quadrupèdes on a fait mention du chien, on a donné une description particulière du kangaroo & d'un autre animal, qui est une espee



de paresseux, ressemblant au phalanger dont parle M. de Buffon. On y voit une espèce de belette, que les Naturels nomment *Quollo* : son dos noir est tacheté de blanc ; mais le ventre est d'un beau blanc sans mélange. Quelques personnes de l'équipage prétendent avoir aperçu des loups ; & M. Cook avoue qu'il en a reconnu les traces.

LES oiseaux aquatiques de cette contrée sont les mouettes, des oies de deux espèces, des corlieus, des canards, des farcelles, des pélicans d'une taille considérable & plusieurs autres. Entre les oiseaux de terre, sont les corneilles, les perroquets, les perruches, les coqs de bruyère, & une quantité d'autres oiseaux d'une grande beauté. Les pigeons y sont très-ombrageux ; mais comme ils volent par compagnie, il est toujours facile de les tirer. Ces oiseaux sont ici du plus superbe plumage.

PARMI les reptiles, sont plusieurs espèces de serpens, dont quelques-uns



sont venimeux ; des scorpions , des mille pieds & des lézards. Il y a très-peu d'insectes : de ce nombre sont les mosquites & les fourmis. On y voit plusieurs especes de fourmis ; les unes sont de couleur verte & construisent sur les arbres leurs fourmillières , qui sont de grandeur & de forme différentes. Les autres sont noires , elles vivent dans l'intérieur des branches des arbres , qu'elles creusent pour s'y loger. Une troisième espece vit dans l'intérieur d'une racine qui croît sur l'écorce des arbres. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que la végétation de cette plante , pénétrée de toute part par ces insectes , n'en est pas altérée.

LA mer poissonneuse sur toute la côte , fournit beaucoup plus que la terre à la subsistance des habitans. Les différentes sortes de poissons qu'on pêche sur ce rivage , sont presque toutes inconnues en Europe. Sur les bas-fonds & les récifs , on trouve un nombre in-



croyable de tortues vertes d'une étonnante grosseur, diverses especes d'huîtres, entre lesquelles est l'huître perlière.

LA seule relation qu'on ait jamais eue de cette contrée fut publiée par Dampierre. Ce navigateur est en général d'une grande véracité ; mais il s'est trompé sur quelques particularités de la Nouvelle - Hollande. Les habitans que Dampierre a vus sur la côte occidentale, sont à la vérité à une grande distance des Indiens de la côte orientale qu'a visitée M. Cook ; mais l'éloignement n'est pas moindre entre les deux extrémités de la côte orientale ; & comme il y a une parfaite uniformité entre les mœurs & les coutumes de leurs habitans, il est à présumer que dans une autre direction elles doivent être peu différentes.

LE nombre des habitans de cette contrée n'est point du tout en proportion avec son étendue. M. Cook observe qu'il n'en a jamais vu plus de



trente ensemble, encore étoit-ce à la baie de Botanique, où les hommes, les femmes & les enfans s'étoient rassemblés sur un rocher pour voir passer le vaisseau. Quand ils formèrent le projet d'attaquer les Anglois, ils n'étoient pas plus de quinze : aussi leurs hangards ne se trouvent-ils que de loin en loin. L'intérieur de la contrée est bien d'une étendue immense ; mais il est à croire que ce ne sont que des déserts : s'il y a des habitans, ils sont encore moins nombreux que sur les côtes. Comment concevoir que des hommes puissent subsister au centre d'une vaste contrée inculte ? Et s'il étoit vrai que les habitans du centre cultivassent les terres, cet art seroit-il absolument ignoré sur les côtes ? Seroit-il possible qu'on n'en retrouvât pas la plus légère trace ? Dans une étendue de cinq cens quarante lieues, les Anglois n'ont pas vu un seul pouce de terrain cultivé. Il en faut donc conclure que cette contrée man-



que d'habitans dans tous les lieux où la mer ne peut pas contribuer à leur nourriture.

LE seul endroit où les Anglois aient eu avec eux quelque commerce, c'est sur la rivière de l'Endeavour. La horde de ces Indiens n'étoit composée que de vingt-une personnes ; douze hommes, sept femmes, un garçon & une fille. On n'a guère vu les femmes que dans l'éloignement ; & lorsque les hommes venoient sur les bords de la rivière, ils n'y amenoient jamais leurs femmes.

CES Indiens, comme on l'a observé, ne sont pas de la taille héroïque des Patagons ; mais dans leur médiocre stature, ils sont bien faits & joignent de la force & de la vigueur à beaucoup de souplesse & de légèreté. Leur physionomie n'est pas sans expression, & ils ont la voix douce & efféminée. Avec une carnation peu différente de celle des Nègres, leurs traits ne sont



point du tout défagréables ; ils n'ont point comme les Nègres le nez plat, les lèvres épaisses & les jambes tournées en dehors ; leurs dents sont unies & aussi blanches que l'ivoire ; leurs cheveux, d'un beau noir d'ébène, sont naturellement longs ; mais ils sont généralement dans l'usage de les porter courts : ces cheveux ne sont point crépus, mais lisses : on a observé que dans quelques-uns ils font le crochet.

Ces Indiens sont presque toujours couverts de vase, d'écume & de sable ; mais ils ne se frottent ni d'huile ni de graisse : leurs barbes, épaisses & rudes, sont de la couleur de leurs cheveux. N'ayant point d'instrumens tranchants, ils tiennent leurs barbes & leurs cheveux courts en en brûlant la pointe.

Les deux sexes ne portent aucune espece de voile, pas même une ceinture pour se couvrir les parties naturelles. Ils ne voyent dans la nudité aucune indécence.



L'ORNEMENT dont ils paroissent faire le plus de cas est un os qui leur traverse la cloison du nez. Il seroit difficile d'assigner la cause qui a jamais pu les porter à se faire une opération si douloureuse & si incommode pour une décoration si bouffonne & si originale. Ce bijou burlesque est de la grosseur du doigt & de cinq ou six pouces de longueur. Ce n'est pas leur seul ornement ; ils se percent les oreilles pour y en attacher d'autres à-peu-près de la même grosseur : ils portent encore des colliers faits de coquillages proprement coupés & enfilés.

ILS sont dans l'usage de se peindre le corps de blanc & de rouge. Cette dernière couleur est étendue sur les épaules & sur la poitrine. Le blanc est par bandes , les unes étroites & d'autres larges. Le plus ordinairement ils se peignent les bras & les jambes de ces raies blanches étroites ; mais sur le corps ils leur donnent plus de largeur.



On doit même dire que dans ces traits ils mettent de l'élégance & du goût. La couleur blanche se répand encore par petites taches sur le visage, & forme un cercle autour de chaque œil.

Le rouge paroît être de l'ocre ; mais M. Cook n'a pu découvrir quelle étoit la composition du blanc : il étoit grenu, savonneux au toucher & presque du poids du blanc de plomb. On leur a vu sur le corps de grandes cicatrices, & ils ont fait entendre qu'elles provenoient des blessures qu'ils s'étoient faites à la mort d'un parent ou d'un ami.

Ils ne paroissent pas avoir de résidence à demeure : leurs maisons, si l'on peut leur donner ce nom, sont construites avec moins d'art que dans aucune autre Isle de la Mer du Sud : elles ne sont pas moins misérables que les chétives cabanes des habitans de la Terre de Feu. Ces mauvaises hutes sont faites de quelques pieux qui se croisent à quatre ou cinq pieds au-dessus du



terrein , & recouvertes de morceaux d'écorce d'arbres posés les uns à côté des autres sans aucune liaison. En avançant vers le Nord, où le climat devient plus chaud, ces cabanes ne sont qu'une espèce d'auvent dressé pour le moment ; & le plus souvent , s'ils ne doivent faire qu'un très-court séjour dans l'endroit, ils dorment en plein air, ou sous quelques arbrisseaux.

LE seul meuble qu'on leur ait vu dans ces maisons, est un vase long qui n'est qu'un morceau d'écorce d'arbre noué aux deux bouts avec des branches d'osier : ce vaisseau sert à conserver l'eau, qu'ils sont quelquefois obligés d'aller chercher à une grande distance. Les hommes portent un petit sac de réseau attaché à un cordon qu'ils se passent autour du cou. Ce sac contient une petite quantité de blanc & de rouge, des lignes & des hameçons, quelques pointes de dards, les os & les coquillages qui composent leur pa-



ture : c'est-là leur trésor ; ils ne connoissent point d'autres richesses.

LEURS hameçons sont faits avec autant d'adresse que de propreté. Leurs lignes sont des cordages faits de quelques végétaux ; elles varient pour la grosseur depuis un demi-pouce jusqu'à la finesse d'un cheveu.

LE poisson paroît faire leur principale nourriture. Le kanguroo & les oiseaux sont si ombrageux qu'il ne leur est pas facile de s'en procurer. Le seul végétal qu'on peut regarder comme un article de leur nourriture , est l'inniams , à moins qu'ils ne mangent quelques-uns des fruits dont on a fait mention.

IL ne paroît pas qu'ils mangent les animaux cruds : n'ayant point de vase pour les faire bouillir , ils les font griller sur le charbon , ou cuire dans des fours , à la manière des Otahitiens , ou rôtir avec des broches de bois fichées en terre auprès du feu.



ILS ne connoissent d'autre boisson que l'eau ; on n'a pas observé qu'ils fissent aucun usage de plantes propres à produire l'ivresse : cependant plusieurs d'entr'eux mâchent continuellement des feuilles d'une sorte de plante, comme on fait du tabac en Europe & du bétel dans les Indes. Peut-être est-ce une espece de bétel ; mais ces feuilles n'affectent ni les dents ni les lèvres.

COMME ils n'ont point de filets, ils prennent le poisson à la ligne, ou le dardent avec des lances appropriées à cet usage. Ils le prennent encore à la main dans les creux des récifs & sur les batures qui asséchent dans le jufant.

ON n'a pas eu occasion de voir leur manière de chasser ; mais on conjecture par les entailles pratiquées dans les gros arbres pour monter jusqu'à leurs cimes, qu'ils y prennent leur poste pour guetter les animaux quand il en passe assez pour pouvoir les atteindre avec leurs lances. Ces mêmes degrés peuvent



aussi leur servir à prendre les oiseaux qui viennent faire leurs nids sur ces arbres.

LEURS armes sont la lance & le bouclier : les lances , faites d'un bois léger , sont armées d'une longue pointe d'os très-aigue ; les arrêtes en sont garnies de petites pointes , pour rendre leurs blessures plus dangereuses & même mortelles. Ils ont encore d'autres espèces de lances à plusieurs pointes dont ils se servent pour darder le poisson. Leurs boucliers , de trois pieds de long sur environ douze pouces de large , sont d'une forme ovale , concave en dedans & pourvus d'un manche. Dans quelques-uns de ces boucliers on a remarqué de petits trous destinés , quand ils veulent s'en couvrir la tête , à observer les mouvemens de leurs ennemis.

LA structure de leurs pirogues n'annonce pas plus d'art & d'industrie que la construction de leurs misérables huttes. Chaque pirogue est faite d'une seule



écorce d'environ douze pieds de longueur, nouée à chaque bout & traversée par quelques pièces de bois. Leurs pagaies sont des rames courtes dont la palme a trois pouces de largeur; ils en tiennent une de chaque main & voguent avec assez de célérité.

MAIS, outre ces légères barques d'écorce, ceux qui habitent les parties septentrionales, ont encore des pirogues faites de troncs d'arbre creusés, ayant sur l'un des côtés un balancier pour les empêcher de chavirer.

LES seuls instrumens qu'on leur connoisse, sont des herminettes de pierre grossièrement façonnées, quelques autres petites pierres de la forme d'un coin, des maillets de bois, quelques coquilles & des fragmens de corail. Pour polir les pointes de leurs lances, ils se servent de feuilles d'une espèce de figuier sauvage, qui font le même effet que la prêle qu'employent nos Menuisiers. On sent bien qu'avec de



pareils outils, les moindres ouvrages doivent être d'une exécution difficile.

DES armes offensives & défensives ne permettent pas de douter que ces Indiens ne soient quelquefois en guerre. Si l'on jugeoit de leur bravoure par la hardiesse avec laquelle deux d'entr'eux vinrent s'opposer à la descente des Anglois dans la baie de Botanique, il faudroit les regarder comme des peuples belliqueux, & familiarisés avec les dangers; mais leur fuite précipitée dans toutes les autres parties de la côte, sans qu'on leur fit aucune menace, montre une crainte & une pusillanimité incompatibles avec le caractère d'une nation qui auroit quelque habitude des armes.







## CHAPITRE XV.

*Description des Isles & Côtes reconnues  
par les François à l'Ouest du deux  
cent-vingtième méridien jusqu'à la  
Nouvelle-Bretagne.*

LES découvertes qui vont faire l'objet  
de ce Chapitre, ne comportent pas,  
sans doute, le même degré d'intérêt  
que celles qu'a faites M. Cook autour  
de la nouvelle Zélande, & le long de  
la côte orientale de la nouvelle Hol-  
lande, aujourd'hui la nouvelle Galles  
méridionale; mais M. de Bougainville a  
su les rendre précieuses aux Géographes  
& aux Navigateurs, par l'exacte con-  
noissance qu'il donne du gissement des  
Isles & des côtes, des rochers & des  
bas-fonds, des marées & des courans,  
des différentes profondeurs & des vents,  
des variations de l'aiguille, en un mot



de tout ce qui peut perfectionner la navigation.

ETANT parti d'Otahiti où nous l'avons vu attérir, il reconnut le même jour une petite Isle, que ses sommets isolés lui avoient d'abord fait prendre pour trois Isles. Elle étoit connue de l'Infulaire qu'il amena avec lui en France, & qu'il a ensuite renvoyé dans sa patrie comblé de ses bienfaits. On a su qu'il n'y étoit pas arrivé, & que la petite vérole avoit terminé ses jours dans l'Isle de Bourbon. L'Isle dont on étoit assez près pour en avoir une vue distincte, parut d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres. Aotourou, c'est le nom de l'Infulaire de M. de Bougainville, assuroit qu'on y trouveroit le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à Otahiti. Mais son dessein n'étant pas de s'y arrêter, il fit voile à l'Ouest dirigeant sa route de manière à éviter les Isles pernicieuses, que Roggewin a ainsi nommées, parce qu'il y perdit un de ses vaisseaux.



IL avoit déjà découvert deux chaînes d'Isles, qu'il avoit nommées ; l'une, l'*Archipel dangereux*, l'autre, l'*Archipel de Bourbon*. Après dix-huit jours de navigation, ayant eu connoissance de la terre dans le Nord-Ouest, il gouverna sur la pointe septentrionale de cette terre qui lui parut fort élevée, dans le dessein de la reconnoître. Le même jour, avant le coucher du soleil, il vit un groupe de trois Isles ; l'une est beaucoup plus considérable que les deux autres. Il prolongea la bande de l'Est de la plus grande, depuis sa pointe méridionale jusqu'à celle du Nord. C'est le plus grand côté de l'Isle, qui est par-tout escarpée, & n'est à proprement parler, qu'une haute montagne, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallée ni plage. La mer brisoit fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes, couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une



trentaine d'Indiens qui couroient sur le bord de la mer.

LA distance des deux petites Isles à la grande, est d'une lieue dans la direction de l'Ouest-Nord-Ouest: elles sont séparées par un bras de mer peu large; l'une & l'autre sont hautes & escarpées, le milieu de ces Isles est par les quatorze degrés onze minutes de latitude australe, & par deux cens neuf degrés une minute de longitude.

M. DE BOUGAINVILLE entroit dans le canal qui sépare les deux petites Isles de la grande lorsque la vue d'une pirogue qui ramoit sur le vaisseau, l'engagea à mettre en panne pour l'attendre. Ces Indiens étoient nuds à l'exception des parties naturelles. Malgré tous les signes d'amitié qu'on leur fit, ils ne purent jamais se résoudre à accoster le vaisseau. A la vue d'un canot qu'on mit dehors pour aller à eux, ils ramèrent avec précipitation, vers le rivage. Plusieurs autres pirogues dont



quelques-unes à la voile, montrèrent plus de confiance, & s'approchèrent d'assez près pour rendre les échanges praticables.

AUCUN de ces Insulaires ne voulut se rendre à bord. Ils échangèrent des rafraîchissemens, des armes & quelques étoffes du pays, pour des petits morceaux d'étoffe rouge qu'ils préféroient aux clous.

LE canal entre les petites Isles & la grande, est d'une lieue & demie & paroît présenter quelque mouillage; mais le vent s'étant un peu calmé, ne permit pas à M. de Bougainville de le traverser; & il reprit sa route à l'Ouest.

LE même jour il gouverna sur une autre terre, qui se montra d'abord sous l'aspect de trois mondrains isolés. Il reconnut que c'étoit une belle Isle, entrecoupée de montagnes & de vastes plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Il en prolongea la côte méridionale entre une & deux



lieues de distance; mais les lames qui brisoient avec fureur sur toute l'étendue de la côte, sembloient en défendre l'accès. Une batture qui part de la pointe occidentale, s'étend à deux lieues au large.

IL eut, dans ce même-tems, connoissance d'une autre terre, dont la côte couroit sur le Sud-Ouest. Elle lui parut aussi élevée & aussi étendue que la première. Elle en est éloignée d'environ douze lieues à l'Ouest. Le ciel qui se couvrit de nuages, l'empêcha de la reconnoître. Il distingua seulement deux petites Isles d'inégale grandeur à sa pointe du Nord-Est.

LES pirogues qu'il vit voguer au large & dans le Sud, lui firent conjecturer qu'il y a d'autres Isles dans cette partie, qui paroissent former une chaîne étendue sous le même méridien. Il étoit alors, comme il l'observe par la longitude des Isles de Pylstaart ou des Plongeurs, de Middelbourg, d'Amsterdam,



DANS LA MER DU SUD. 455

de Rotterdam, des bas-fonds de Heemskerck, du Prince Guillaume, & des Isles de Salomon, à quelques degrés près. Considérant toutes ces Isles comme une troisième division, il les comprit sous le nom d'*Archipel des Navigateurs*. Elles s'étendent du vingtième au dixième degrés de latitude australe, entre le deux cens huitième & deux cens neuvième degrés de longitude.

EN perdant de vue ces dernières Isles, il fit voile à l'Ouest-Sud-Ouest; il vint reconnoître une terre qui s'étoit montrée sous l'apparence de deux Isles séparées; mais ces parties élevées étoient jointes par une terre basse, qui se courbant en arc, formoit une baie ouverte au Nord-Est. Les vents directement contraires, ne lui permirent pas d'en approcher de plus de six à sept lieues. Cette Isle, qui fut nommée *l'Enfant perdu*, est par les quatorze degrés vingt minutes de latitude australe, & par deux cens un degrés de longitude.



PERSÉCUTÉ près de quinze jours de fuite par les calmes, la pluie & les orages, il observe que dans la mer Pacifique, l'approche des terres procure des coups de vents violens, & principalement dans les décours de la lune. « On ne se figure pas, dit-il, avec quel soin & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, où l'on est menacé de toutes parts, de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zône torride ».

EN continuant de courir à l'Ouest, il reconnut deux Isles : l'une, qu'il nomma l'*Isle de la Pentecôte*, du nom du jour de sa découverte ; l'autre, l'*Isle Aurore*, parce qu'il l'aperçut aux premiers rayons de l'aurore naissante. Il découvrit en même-tems une petite Isle d'une forme conique, qu'il nomma le *Pic de l'Etoile*.

IL rangea la côte orientale de l'*Isle Aurore*, à une lieue & demie de distan-



ce. Elle n'a pas plus de deux lieues de largeur sur une étendue de dix lieues. Ses côtes sont escarpées & couvertes de bois. Bientôt il apperçut par-dessus cette Isle, les cimes de hautes montagnes environ à dix lieues au-delà. Elles appartenoient à une troisième Isle; qui est dans le Sud-Ouest de l'Isle Aurore. Il en côtoya la côte du Nord-Ouest, qui a au moins douze lieues d'étendue. Cette terre est haute, escarpée & partout couverte de bois.

LES bateaux y attérèrent pour y faire une coupe de bois. On tira quelques fruits des Insulaires. Ils font de deux couleurs, noirs & mulâtres. On observa qu'ils étoient couverts de lèpres. Cette circonstance fit donner à leur Isle le nom d'*Isle des Lépreux*.

LES bateaux de retour à bord, M. de Bougainville courut au Sud-Ouest sur une très-longue côte qu'il découvroit sans en voir la fin. Bientôt il eut la vue des terres dans tous les points de



l'horison, & il se trouvoit comme en-fermé dans un grand golfe. L'Isle de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte qu'il avoit découverte, & il ne pouvoit savoir si elle en étoit détachée, ou si ce qui lui sembloit former la séparation n'étoit pas une grande baie. Plusieurs autres endroits sur le reste de la côte, présentoient l'apparence de passages ou d'enfoncemens. L'ouverture la plus considérable se montroit dans l'Ouest. Il courut le long d'une très-belle côte, sur laquelle on voyoit de grands espaces de terrain cultivé, & le coup-d'œil annonçoit une contrée fertile & riche.

LA route qu'il suivoit conduisoit à cette grande ouverture de l'Ouest. La latitude observée à midi fut de quinze degrés quarante minutes. Il étoit alors dans le milieu de l'ouverture, qui est de cinq à six lieues. Il rangea la côte septentrionale à trois quarts de lieue de distance. Elle est peu élevée & couverte d'arbres.



APRÈS qu'il eut longé la côte du Sud l'espace de deux ou trois lieues, il découvrit un grand enfoncement qui sembloit former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étoient deux grands Iflots. Sur le champ il envoya ses bateaux pour la reconnoître; mais ils découvrirent que cette terre, qu'on croyoit continue, n'est qu'un amas d'Isles qui se croisent, & que c'est la rencontre de plusieurs canaux qui forment cette apparence de baie, l'inégalité du fond ne lui permit pas d'aller s'y mettre à l'ancre. Il continua de prolonger la côte à la distance d'environ une lieue. Il vit sur une pointe basse, une plantation d'arbres disposés en allées de jardins, les Indiens y étoient rassemblés en grand nombre; de l'autre côté de la pointe, il y avoit une apparence d'enfoncement; mais ce n'étoit qu'un coude, & il suivit la côte jusqu'à la pointe du Nord-Ouest, sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe, les terres



couroient sur le Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vue. Ces terres, de la plus grande élévation, présentoient, au-dessus des nuages, une chaîne suivie de montagnes, qu'il perdit bientôt de vue en courant l'Ouest.

IL nomma les terres qu'il venoit de découvrir, *l'Archipel des grandes Cyclades*. Il s'étend en latitude depuis le seizième jusqu'au onzième parallèle, entre le cent quatre-vingt-sixième & le cent quatre-vingt-onzième degrés de longitude. Il présume que les Isles que Roggewin découvrit sous le onzième parallèle, & qu'il nomma, l'une *Thienhoven*, & l'autre *Groningue*, sont l'extrémité Nord de cet Archipel. Roggewin qui côtoya tout un jour Thienhoven, la voyant s'étendre en demi-cercle vers Groningue, sans en appercevoir l'extrémité, soupçonna que ces terres faisoient partie de celle que Quiros appella *la Terre Australe du Saint-Esprit*.



TOUT annonçoit à M. de Bougainville qu'il étoit arrivé à cette Terre Australe. Il ne pouvoit pas douter qu'il ne fût dans la grande baie de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, puisque la latitude, la longitude & toutes les apparences décrites par Quiros, étoient les mêmes, à l'exception d'une seule circonstance; c'est qu'il trouvoit un passage à l'endroit même où Quiros suppose que la côte est celle d'un continent.

LE Navigateur Espagnol a-t-il mal vu? demande M. de Bougainville, ou a-t-il voulu masquer ses découvertes? Il est vraisemblable que la côte, au premier coup d'œil, se présentant sous l'apparence d'un continent qui étoit l'objet des recherches de Quiros, il aura adopté cette première idée, que le grand enfoncement que M. de Bougainville fit sonder est le port de la *Vera-Cruz*; & que, sans autre examen, il aura pris pour les embouchures des deux rivières qu'il nomme *Jourdain* & *Saint-Sauveur*, les



canaux qui sont entre les Isles dont la rencontre forme le port ; peut-être aussi n'a-t-il voulu que donner plus d'importance à sa découverte ; ce qui est encore plus plausible , à moins qu'on ne suppose que des éruptions de volcan , des tremblemens de terre , ou les efforts des eaux n'aient déchiré cette terre pour en former plusieurs Isles , depuis la découverte de Quiros.

M. DE BOUGAINVILLE n'ayant point trouvé d'endroit commode pour le débarquement sur la Terre Australe du Saint - Esprit , continua de courir à l'Ouest. Après huit jours de navigation sans rencontrer aucune terre , il découvrit à une demi-lieue dans le Sud , des brisans & une côte sablonneuse si basse , qu'elle étoit presque au niveau de la surface de la mer. Il reconnut que ce n'étoit qu'une petite Isle de sable , que son peu d'élevation rend un écueil très-dangereux lorsqu'on fait route dans la nuit par un tems couvert. Cette Isle



étoit couverte d'oiseaux. Il la nomma la *Batture de Diane*. Elle est par les quinze degrés quarante-une minutes de latitude australe & par cent soixante-huit degrés cinquante-neuf minutes de longitude.

UNE nouvelle batture qu'il apperçut à la distance de trois-quarts de lieue, en poursuivant à l'Ouest, l'engagea à gouverner au Nord depuis une heure du matin jusqu'à quatre heures, qu'il reprit sa route à l'Ouest; mais une heure après, une chaîne de brisans qui s'étendoit du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Ouest, & dont on n'appercevoit pas la fin, présentoit une barrière qu'il ne falloit pas songer à franchir, & rien n'eût été plus dangereux que de s'engager au milieu de ces écueils, sur lesquels on voyoit la mer se briser avec fureur. Il renonça donc au projet de courir plus loin à l'Ouest, ne pouvant plus douter qu'il ne fût dans le voisinage de la côte orientale de la nouvelle Hollande.



LE mauvais état de ses équipages ne lui permettant pas de visiter une côte dont les approches sont défendues par un million d'écueils, il fit voile au Nord quelques degrés à l'Est. Il y avoit cinq jours qu'il couroit dans cette direction, quand il découvrit la terre qui s'étendoit depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest.

CETTE terre, qu'une odeur délicieuse lui avoit annoncée au lever de l'aurore, formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. « J'ai, dit-il, peu vu de pays dont le coup-d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en bosquets, regnoit sur le bord de la mer & s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont les cimes se perdoient dans les nues : on en distinguoit trois étages & la chaîne la plus élevée étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur de la contrée ».

MAIS sa situation étoit trop critique pour attérir sur cette côte, & employer du tems à la reconnoissance de ce magnifique



gnifique pays. Il ne songea donc qu'à fortir de ce golfe par le chemin qui étoit ouvert ; mais les calmes & les vents du Sud-Est furent de terribles obstacles à vaincre. Il louvoya pour parvenir à doubler la terre qui s'étendoit du Nord au Nord-Est-quart-Est. Une petite Isle se montra dans le Nord-Nord-Est, à cinq lieues de distance, & il en découvrit bientôt une autre dans le Nord-Est cinq degrés à l'Est, qu'il appella l'*Isle d'Ouessant*. Au moment où il espéroit doubler ces terres, il en apperçut une nouvelle dans l'Est-Nord-Est cinq degrés Nord, & des brisans dans l'Est-Nord-Est ; qui paroissoient se joindre à l'Isle d'Ouessant. Il est au Nord-Ouest de cette Isle une chaîne de rochers qui s'allongeoit à une demi-lieue. La première Isle lui parut être aussi entre deux chaînes de brisans.

Ces brisans s'étendoient beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit pensé : il en découvroit jusques dans l'Est-Nord-Est



sans en voir la fin. Ce qui l'obligeoit de courir dans la nuit sur le Sud-Sud-Ouest, reprenant de jour la route de l'Est. Ayant été un moment sans apercevoir de terre, il crut avoir doublé les Isles & les brisans ; mais il ne tarda pas à découvrir dans le Nord-Est-quart de Nord une Isle qui fut bientôt suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusque dans l'Est-Nord-Est, & derrière ces Isles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Est environ à dix lieues de distance.

PENDANT près d'un jour & demi, il eut la vue de cette double chaîne de terres. Bientôt les terres ne lui parurent courir que sur l'Est-Sud-Est. Cinq jours après, il revit la terre depuis le Nord jusqu'au Nord-Nord-Est. Cette terre extrêmement haute paroissoit se terminer par un gros cap. Il conjectura qu'elle retournoit ensuite au Nord. Il fit tous ses efforts pour amener ce cap qu'il nomma le *Cap de la Délivrance*, &



il appella le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*.

APRÈS avoir doublé le cap de la Délivrance & s'être élevé environ soixante lieues dans le Nord, il eut la vue de la terre dans le Nord-Ouest à neuf ou dix lieues de distance. Il reconnut que c'étoit deux Isles. Il apperçut en même tems une côte longue & élevée qui couroit au Nord, & à mesure qu'il s'avançoit dans le Nord-Est, il la voyoit se prolonger & tourner au Nord-Nord-Ouest. Il se proposa de rallier cette côte, de la prolonger & d'y chercher un mouillage.

DÈS qu'il en fut à environ trois lieues de distance, il envoya ses bateaux aux ordres du Chevalier de Bournand pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui paroissoient promettre un mouillage. Mais cet Officier trouva que la côte étoit par-tout ouverte & presque inabordable; que la vague y brise presque par-tout, & que les montagnes



viennent s'y terminer au bord de la mer.

CONTINUANT de prolonger la côte , il donna dans un passage entre cette côte & les terres qui s'étendoient dans le Nord-Ouest. Dans le milieu de ce passage il y a un ras sur lequel la mer brise comme sur des rochers à fleur d'eau. La côte prolongée commençoit ici à s'abaisser & à tourner au Nord. Il découvrit sur cette côte de l'Est à peu près dans le milieu du passage , une belle baie , dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il envoya les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraison pour prendre les sondes & reconnoître la baie. Les bateaux firent signal de bon mouillage. Mais le vent trop foible & la marée contraire le forcèrent de renoncer à mouiller dans la baie dont la pointe du Nord est formée par une presqu'Isle & qui offre dans toute son étendue un ancrage sûr. Cette baie & l'Isle furent nommées *Isle & Baie Choiseul*.



SORTI du passage, il découvrit une côte longue & montueuse dont les sommets s'élevoient au-dessus des nuages. Sa partie septentrionale paroissoit se terminer en une pointe qu'il appella le *Cap de l'Averdi*. Comme il prolongeoit cette dernière côte il découvrit des terres plus occidentales que le cap de l'Averdi. Cette dernière côte étoit moins élevée que l'autre, & couroit sur le Nord-Nord-Ouest. Il gouverna dessus & la prolongea à la distance de cinq lieues environ. Il donna à cette Isle le nom de *Bouca*, parce que les habitans qui vinrent reconnoître le vaisseau prononcèrent souvent ce mot. Il eut encore connoissance de deux petites Isles dans le Nord & le Nord-Ouest au moment qu'il découvrit la Nouvelle-Bretagne, où il alla relâcher dans un port qu'il nomma le *Port Praslin*, qui est sur la pointe du Nord-Est de la baie de Saint George.





## C H A P I T R E X V I.

*Conjecture sur les Isles Salomon; découverte des Isles de la Reine Charlotte; description de ces Isles & de leurs habitans; incidens arrivés à l'Isle d'Egmont.*

ON sçait que Mendana, parti du Pérou en 1567, reconnut plusieurs Isles entre le huitième & le douzième parallèle entre les deux cent & deux cent dix degrés de longitude. Ces Isles si célèbres par leurs riches productions, furent nommées les Isles de Salomon; parce qu'on ne douta point que ce Roi qui possédoit des richesses immenses ne les eût tirées des Isles de la mer du Sud, l'Amérique n'étant pas alors connue. Les navigateurs ont depuis cherché ces Isles dans différentes directions sans pouvoir les rencontrer; ce qui ne doit point pa-



roître surprenant , si l'on considère que les Géographes sont si peu d'accord sur leur gissement , qu'il n'y a pas moins de mille lieues de différence en longitude dans la position qu'ils assignent à ces Isles.

CES mêmes Isles étoient un des objets de curiosité de M. Carteret , dont nous avons suivi les découvertes depuis Masafuero jusqu'aux Isles du Duc de Gloucester , qu'il découvrit sous le vingtième parallèle par les deux cent trente-un degrés trente minutes de longitude. De-là il fit voile à l'Ouest quelques degrés Nord dans le dessein de reconnoître s'il étoit possible les fameuses Isles de Salomon.

ARRIVÉ par les dix degrés de latitude australe & par les deux cent dix degrés de longitude , il s'attendoit à chaque instant à en découvrir quelques-unes. Il se maintint sur le parallèle , qui est la latitude assignée à celles qui sont les plus méridionales. Il essuya à cette



hauteur de continuels orages pendant neuf ou dix jours, il parvint par les dix degrés dix-huit minutes de latitude australe, & par cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, ce qui est cinq degrés au-delà de la position qu'on leur donne sur les cartes, sans avoir vu aucune terre, malgré sa plus diligente attention à observer.

Il est vraisemblable qu'il passa dans le voisinage de quelques terres, que le ciel chargé de nuages, l'empêcha d'apercevoir; car il observe que de nombreuses compagnies d'oiseaux voltigeoient alors autour du vaisseau. Le Commodore Byron ne fut pas plus heureux que M. Carteret dans la recherche de ces Isles. Il passa au Nord de la position qui leur est assignée dans les cartes, & ne découvrit aucune terre dans cette partie de la mer du Sud. Ces deux navigations prouvent incontestablement que la situation des Isles de Salomon, si elles ont



quelque existence, est très-incertaine\*.

M. CARTERET ayant poursuivi sa route vers l'Ouest, il eut enfin la vue de la terre. C'étoit un groupe d'Isles : il en compta d'abord sept : il gouverna sur deux de ces Isles qui paroissent se toucher, & vint laisser tomber l'ancre sur le côté du Nord-Est de celle qui étoit la plus grande & la plus élevée. Il mouilla sur un très-bon fond par trente brasses d'eau à environ trois longueurs de cables du rivage.

A l'instant on apperçut deux Insulaires sur le rivage : ils étoient noirs, entièrement nus & leurs cheveux paroissent être crépus & laineux. Il envoya un bateau armé aux ordres du maître, pour découvrir l'endroit où l'on pourroit faire de l'eau, & parler à ces Indiens ; mais ils disparurent

\* On trouve une Dissertation bien curieuse sur les Isles de Salomon dans la Traduction des Découvertes des Espagnols & des Hollandois dans la Mer du Sud, par M. Dalrymple. Cet Ouvrage se vend chez Pissot & Saillant.



avant que le bateau touchât au rivage.

LE maître rapporta qu'à sa descente il avoit trouvé en face même du vaisseau un ruisseau d'une eau excellente ; mais que toute la contrée n'étant qu'une forêt impénétrable , il seroit difficile, peut être même dangereux, de s'exposer à y faire de l'eau , si les Naturels vouloient y mettre obstacle ; que d'ailleurs on n'avoit trouvé ni végétaux ni rafraîchissemens d'aucun genre ; & que la contrée montueuse avoit par-tout un air sauvage & désolé.

LE désagrément d'avoir continuellement les armes à la main pour se défendre contre les Naturels, dont l'attaque seroit toujours imprévue à cause de l'épaisseur du bois , les lames qui brisoient sur la rive orientale de la baie, & qui par là rendoient l'aiguade très-difficile, décidèrent M. Carteret à chercher un mouillage qui eût moins d'inconvéniens.

IL renvoya le maître avec un bateau bien armé, & pourvu de grains de raf-



fade, de rubans & d'autres colifichets propres à se concilier l'amitié des Indiens; mais il lui donna en même-tems des ordres précis de ne courir aucun risque, de revenir au vaisseau s'il voyoit qu'un certain nombre de pirogues se disposâssent à des hostilités; si au contraire il les trouvoit en petit nombre, de ne rien négliger pour leur inspirer de la confiance, gagner leur amitié, & établir avec eux quelque commerce; de ne point quitter le bateau sous quelque prétexte que ce put être, ni de permettre à plus de deux de sa troupe de descendre à terre, & de se tenir alors prêt à les soutenir; enfin il le conjura dans les termes les plus forts de ne songer qu'à remplir honorablement son devoir, & dès qu'il auroit trouvé un lieu commode pour le mouillage de retourner à bord sans aucun délai.

Il envoya sur le rivage, un second bateau armé, qui remplit une pièce à l'eau & revint à bord. Le bateau re-



tournoit pour faire un second voyage ; mais à la vue de quelques Indiens , qui s'approchoient de l'endroit où il alloit faire de l'eau , on lui fit signal de retourner.

TROIS Indiens s'étoient assis sous les arbres , vis-à-vis du vaisseau , qu'ils fixoient très-attentivement. M. Carteret voyant revenir la chaloupe où étoit le Maître , envoya son second Lieutenant avec des grains de rassade , des rubans , & d'autres bagatelles , pour tâcher de gagner l'amitié de ces Indiens , d'avoir avec eux quelque liaison , & par leur moyen , une correspondance avec le reste des habitans.

A l'approche du bateau les Indiens quittèrent leur place & s'avancèrent vers le rivage. On s'apperçut du vaisseau , que ces trois Indiens étoient joints par trois autres. Après un moment de conférence , les trois premiers se retirèrent , & les autres doublèrent le pas pour arriver avant la descente du bateau.



On fit le signal au premier Lieutenant d'être sur ses gardes. Dès qu'il vit que les Indiens n'étoient que trois, il s'approcha du rivage, leur fit des signes d'amitié, en leur montrant les brillants colifichets qu'il avoit à leur donner.

Les Indiens, sans faire aucune attention aux signes d'amitié, ni à toutes les jolies choses qu'on faisoit briller à leurs yeux, s'avancèrent, l'arc à la main, firent voler leur flèche sur le bateau, & se retirèrent avec précipitation. Les Anglois, qui heureusement, n'en furent pas blessés, tirèrent sur eux quelques coups de fusil; mais sans les atteindre.

DANS ce moment, la chaloupe arrivoit au vaisseau. Le Maître avoit trois flèches dans le corps; & son propre récit prouvoit assez qu'il avoit très-mal exécuté les ordres précis qu'il avoit reçus.

Il informa M. Carteret qu'étant entré dans une baie, éloignée du vaisseau de quatorze ou quinze milles, d'où il avoit vu quelques habitations près du



rivage , il étoit descendu à terre avec quatre hommes armés de fusils & de pistolets ; que les Indiens , d'abord effrayés , étoient revenus à lui , & avoient accepté les verroteries & les rubans , avec un extrême plaisir ; que leur ayant fait signe qu'il desiroit avoir des noix de coco , ils lui en avoient apporté avec toute l'apparence de l'amitié & de la bienveillance , en lui présentant du poisson grillé & des iniams ; que leur trouvant des dispositions si pacifiques , il les avoit suivis dans leurs maisons ; mais qu'il avoit bientôt vu un grand nombre de pirogues entrer dans la baie , & plusieurs Indiens à travers les arbres ; qu'allarmé de ces apparences , il avoit quitté la maison où il étoit avec ses gens , pour regagner la chaloupe ; mais qu'avant d'y arriver , les Naturels l'avoient attaqué , tandis que les pirogues attaquoient ceux qui étoient restés dans la chaloupe.

IL dit que les Indiens étoient au



nombre de deux ou trois cens, tous armés d'arcs & de flèches, qu'ils faisoient voler, en observant autant d'ordre que les troupes d'Europe les mieux disciplinées ; que forcé de se défendre, il avoit fait tirer sur les Indiens, pour s'ouvrir le passage à la chaloupe ; que cette fusillade n'avoit point ralenti l'attaque des Naturels, qui malgré le nombre des morts & des blessés, avoient continué de tirer leurs flèches avec le même ordre ; que le grappin s'étant trouvé engagé, avoit occasionné une perte de tems, pendant lequel, lui, & la moitié de son équipage, avoient été mortellement blessés ; qu'ayant enfin coupé le grelin & mis à la voile, les pirogues l'avoient poursuivi avec beaucoup d'ardeur, jusqu'à ce que l'une d'elles eut été coulée à fond, & les autres forcées, par le feu de la mousqueterie, de fuir en désordre.

TELLE fut l'histoire du Maître ; il mourut de ses blessures, ainsi que deux



très-bons matelots. Mais si son propre récit ne le disculpoit pas, il parut encore bien plus coupable, d'après le rapport de ceux qui lui survécurent. Ils avouèrent que les Indiens s'étoient d'abord montrés honnêtes & bien-faisans à leur égard, en les recevant dans leurs maisons, où ils leur avoient offert divers rafraîchissemens, avec un air d'amitié & de confiance; que le Maître avoit excité leur ressentiment & leur indignation, en ordonnant à ceux qui étoient avec lui, d'abattre un cocotier, malgré le déplaisir visible que cela caufoit aux Naturels; qu'ayant vu couper l'arbre, tous, à l'exception d'un seul qui paroissoit avoir quelque autorité, s'étoient retirés; que l'instant d'après, on les avoit apperçus à travers les arbres, se rassembler en corps; que le Maître averti que probablement ils se propofoient de l'attaquer, n'avoit fait aucun cas de l'avis, & qu'au lieu de regagner promptement sa chaloupe, comme



comme il auroit dû le faire, il s'étoit amusé à tirer au blanc avec ses pistolets; que l'Indien, qui jusqu'à ce moment, étoit resté avec lui, l'avoit quitté brusquement pour aller se joindre à ses compagnons dans le bois; que le Maître, malgré toutes ces apparences menaçantes, avoit négligé de se rendre au bateau, jusqu'au moment de l'attaque.

L'EXPÉDITION ayant eu un si malheureux succès, M. Carteret résolut d'essayer s'il seroit possible de se procurer quelque avantage dans le lieu où l'on se trouvoit à l'ancre. Un vent frais qui souffloit directement dans la baie, ayant amené l'arrière du vaisseau assez près du rivage, il découvrit un grand nombre d'Indiens, cachés derrière les arbres, & qui probablement, s'attendoient que le vent feroit échouer le vaisseau sur le rivage.

Le jour suivant, le tems s'étant modéré, il fit touer le vaisseau près de



l'aiguade, mit une croupière sur le cable, & présenta le travers au rivage pour protéger les bateaux employés à faire de l'eau. « Ne pouvant pas douter, dit-il, que les Naturels que j'avois vus dans le bois, fussent bien loin, j'y fis tirer quelques coups de fusil, avant d'envoyer les travailleurs à terre. Je fis aussi partir le Lieutenant avec la chaloupe bien armée, avec ordre de ne point quitter le bord, & de se tenir près du rivage pour protéger les travailleurs. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Le rivage étant escarpé, les bateaux se trouvoient très-près de ceux qui faisoient de l'eau, & le Lieutenant fit de sa chaloupe quelques décharges de mousqueterie dans le bois, avant que les travailleurs descendissent à terre ; & ne voyant paroître aucun Indien, on débarqua quelques pieces à l'eau ».

« MALGRÉ toutes ces précautions, il n'y avoit pas un quart-d'heure que les



travailleurs étoient à terre, que les Indiens firent voler sur eux leurs flèches, dont un des matelots fut dangereusement blessé. On fit de la chaloupe quelques nouvelles décharges de mousqueterie dans la partie du bois d'où étoient venues les flèches, & je rappelai les bateaux, afin de pouvoir plus efficacement déloger les Indiens de leur embuscade par une volée de canon ».

« A la première volée, je vis débusquer plus de deux cens Indiens, qui couroient avec la plus grande précipitation, le long du rivage. Je jugeai que la côte se trouvoit alors nettoyée; mais en un moment, j'en apperçus un grand nombre qui s'étoient rassemblés sur la pointe occidentale de la baie, où vraisemblablement, ils se croyoient hors d'atteinte. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer sur eux un canon de quatre chargé à balles, qui, après avoir rasé la surface de l'eau, se relevèrent pour tomber au milieu d'eux. Saisis de



frayeur, ils se dispersèrent dans le plus grand désordre, & il ne fut plus possible d'en appercevoir ».

« JE renvoyai alors les bateaux à terre, avec la chaloupe pour couvrir les travailleurs. Tandis qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, nous fîmes de tems à autre, quelques décharges d'artillerie & de mousqueterie dans le bois, pour ôter aux Indiens l'envie de reparoître ».

« JUSQU'A ce moment, j'étois resté sur le pont, malgré le mauvais état de ma santé; mais ce même soir, je me trouvais si mal, que je fus forcé de garder le lit. Le Maître étoit mourant des blessures qu'il avoit reçues dans sa querelle avec les Indiens; le Lieutenant étoit très-malade; le Canonier & trente hommes de mon équipage se trouvoient réduits dans un état si déplorable par le scorbut, qu'ils étoient incapables d'aucun service. Sept matelots, des plus vigoureux, avoient été blessés avec le



Maître; & il n'y avoit pas lieu d'espérer des Naturels les rafraîchissemens dont nous avions le plus pressant besoin dans notre situation ».

« DES circonstances si décourageantes ne m'empêchoient pas seulement de songer à poursuivre mon voyage au Sud; mais elles jettoient encore tout l'équipage dans la consternation. Il n'y avoit que moi, le Lieutenant & le Maître, qui fussions capables de reconduire le vaisseau en Angleterre. Le Maître n'avoit plus qu'un moment de vie, & le recouvrement de ma santé & de celle de mon Lieutenant étoit très-douteux ».

« NÉANMOINS j'aurois fait quelques tentatives pour obtenir ici des rafraîchissemens, si j'eusse été pourvu de verroteries, de quincailleries, propres à regagner la confiance des Insulaires; mais ces articles nous manquoient, & n'étant plus en état de risquer la perte des hommes encore capables de la



manœuvre, je levai l'ancre & je côtoyai la partie de l'Isle où j'avois d'abord envoyé la chaloupe ».

« JE donnai à cette Isle, le nom d'*Isle d'Egmont*. Je ne puis douter que ce ne soit celle que les Espagnols ont nommée *Sainte-Croix*, du moins la relation qu'ils en ont publiée s'accorde-t-elle parfaitement avec tout ce que j'en ai vu. Je nommai la baie où nous avions mouillé, *la Baie du Swallow*, de la pointe la plus orientale de cette baie, qui fut appelée *la Pointe du Swallow*, à la pointe septentrionale de l'Isle qui reçut le nom de *Cap Byron*, il y a environ sept lieues à l'Est; & de la pointe la plus occidentale de la baie, que j'appellai *la pointe d'Hanwai*, au cap de Byron, il y a environ dix ou onze milles. Entre les pointes du *Swallow* & d'*Hanwai*, il y a, dans le fond de la baie, une troisième pointe à l'Ouest de laquelle on trouve un excellent mouillage; mais il faut bien



prendre garde de ne pas ranger cette pointe de trop près, où le fond s'élève ».

« LA pointe d'Hanwai est défendue par un récif sur lequel la mer brise en élevant ses vagues à une prodigieuse hauteur ; & précisément au-dessus des brisans, est une petite Isle qui a l'apparence d'un volcan. La pointe d'Hanwai doublée, nous découvrîmes un petit village bâti à l'ombre des cocotiers. Il est situé sur le bord d'une baie, entre la dernière pointe & une autre que j'ai nommée *la Pointe d'How*. La distance entre ces deux pointes est de quatre ou cinq milles. Près du rivage, on a trente brasses d'eau ; mais par le travers de la baie, à la distance d'environ deux milles, on ne trouve point de fond ».

« APRÈS avoir dépassé la pointe d'How, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une autre baie, ou havre, qui présente l'apparence d'un lac profond : je le nommai le *Havre de Carlisle*. En



face du havre est une petite Isle, que j'appellai l'Isle de Port-Land. De sa côte occidentale part un récif qui s'étend jusqu'à la principale terre; & en conséquence l'entrée dans le havre est du côté oriental. Sa largeur est d'environ deux encablures. Je crois que ce havre offre un mouillage sûr & à l'abri de tous les vents; mais un vaisseau ne pourroit y entrer qu'en se faisant remorquer par ses bâtimens à rames, & se trouveroit exposé à l'attaque des Naturels qui portent la hardiesse jusqu'à la témérité, & se battent avec une opiniâtreté, un ordre qu'on ne s'attendroit pas à rencontrer parmi des peuples indisciplinés ».

« A quatre ou cinq milles à l'Ouest de l'Isle Port-Land, nous découvrîmes une très-jolie baie, de forme circulaire, où trois vaisseaux peuvent être commodément à l'ancre. Je l'ai nommé le *Port-Byron* ».

« UN de nos bateaux entra dans cette



baie; il y vît deux ruisseaux, les eaux de l'un étoient fraîches, & celles de l'autre salées. Par son ruisseau d'eau salée, je jugeai qu'elle devoit avoir communication avec le havre de Carlisle ».

« A trois lieues du Port-Byron, nous nous trouvâmes à l'ouvert de la baie où notre chaloupe avoit été attaquée par les Indiens, & que j'appellai par cette raison la *Baie de Sang*. Il y a dans cette baie un petit ruisseau d'eau douce, & nous y vîmes sur le bord du rivage plusieurs maisons régulièrement bâties. Celle qui étoit la plus voisine du rivage paroissoit être fort spacieuse. C'étoit sans doute une maison publique. Elle étoit d'une construction très-bien entendue & proprement couverte. Nos gens à leur descente y avoient été reçus & bien traités. Ils avoient observé que la plate-forme & les murs étoient revêtus de très-belles nattes. Autour de cette maison, on voyoit des plantations régulières, semblables à



nos jardins & ceintes de quelques rangées de pierres. Nous apperçûmes du vaisseau les cocotiers qui s'élevoient au-dessus des maisons qu'ils couvroient de leurs ombres ».

« ENVIRON à trois milles de ce village , nous en vîmes un autre d'une considérable étendue. Sur tout le front régnoit un parapet de pierre d'environ quatre pieds six pouces de haut ; il n'étoit pas construit sur une ligne droite ; il formoit des angles saillans & rentrans , comme dans une fortification régulière ».

« IL y a lieu de croire d'après les armes & l'intrépidité de courage que montrent ces peuples , qu'ils ont entr'eux de fréquentes guerres ; & que cette ardeur martiale qu'on leur a remarquée vient d'une longue habitude de voir & de braver le péril ».

« EN nous avançant à l'Ouest de cette place , nous trouvâmes à la distance de deux ou trois milles , une



petite ouverture formant une espece de baie , où se déchargent les eaux d'une belle rivière, qui de la hune parut remonter très-loin dans les terres , à son embouchure elle est navigable pour un petit vaisseau. Cette belle rivière , dont les eaux embellissent la contrée en portant dans son sein la fraîcheur & la fécondité, fut nommée la *Rivière de Granville*. A l'occident de cette rivière est une pointe qui reçut le nom de *Ferrers* ».

« DE cette pointe la terre fait un enfoncement qui présente une grande baie , dans le fond de laquelle est un bourg d'une considérable étendue , qui paroît être prodigieusement peuplé. Au moment de notre passage il en sortit une multitude incroyable de Nègres ; ils paroissoient tenir dans leurs mains des guirlandes de verdure , avec lesquelles ils se frapportoient en formant des danses ».

« A sept milles à l'Ouest de la pointe



Ferrers est une autre pointe, qui fut appelée la pointe *Carteret*, d'où s'étend une chaîne de rochers à environ une encablure au large, qui s'élève au-dessus de l'eau. Sur cette pointe nous vîmes une grande pirogue ayant une tugne ou pavillon : un peu à l'Ouest un grand bourg, fortifié comme celui qu'on a déjà décrit. Les habitans de ce bourg sortirent aussi en foule pour voir passer le vaisseau, & formèrent comme les précédens diverses danses circulaires ».

« L'INSTANT d'après nous les vîmes lancer plusieurs pirogues dans la mer & voguer sur le vaisseau à force de rames. Je fis mettre en panne pour les attendre : j'espérai les engager à monter à bord ; mais arrivés à portée de nous découvrir distinctement, ils s'arrêtèrent à nous considérer, sans paroître avoir aucun dessein d'aborder le vaisseau. Je les laissai donc derrière & je continuai de faire voile ».

« A un mille de la pointe *Carteret*



nous avions soixante brasses d'eau , fond de sable & de corail. De cette pointe la côte se fait Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest , formant un lac profond , à l'ouvert duquel est une Isle , qui , avec la principale terre , forme deux entrées dans le lac : je donnai à l'Isle le nom de *Trevanion*. L'entrée orientale a près de deux milles de largeur , & le lac , si le mouillage y est bon , est certainement un des plus beaux havres qu'on puisse voir ».

« APRÈS avoir doublé la pointe du Nord-Ouest de l'Isle Trevanion , qui fut nommée la pointe Trevanion , nous vîmes un grand remoux qui sembloit annoncer qu'en cet endroit il ne devoit y avoir que quelques brasses d'eau ; j'y fis sonder , & ce qui nous surprit , c'est qu'une ligne de cinquante brasses ne nous donna point de fond. Le remoux n'étoit occasionné que par la rencontre des courans. Ayant dépassé ce cap , je trouvai que la terre couroit



au Sud. Je côtoyai le rivage jusques par le travers de l'entrée occidentale du lac, formée par l'Isle Trevanion & la principale terre ».

« A cet endroit l'Isle & le continent semblent ne faire qu'une ville continue, & les habitans y sont innombrables. J'envoyai un bateau pour examiner ce passage ; il trouva que le fond en étoit de roche & de corail, & les sondes très-irrégulières. Les Indiens voyant le bateau s'éloigner du vaisseau armèrent aussi-tôt plusieurs pirogues pour venir l'attaquer. La première qui arriva fit voler une nuée de flèches sur nos gens, qui étant sur leurs gardes, y répondirent par une fusillade, dont un des Indiens tomba sans vie, & un autre fut dangereusement blessé ; dans le même tems un canon chargé à mitrailles, tiré du vaisseau, les jeta dans le plus grand désordre. Toutes les pirogues forcèrent de rames vers le rivage, à l'exception de celle qui avoit



commencé l'attaque ; & qui étant prise par le bateau avec l'Indien blessé fut amenée au vaisseau ».

« JE donnai ordre qu'on transportât l'Infulaire à bord, & au Chirurgien d'examiner ses blessures : une balle lui avoit traversé la tête & une autre lui avoit cassé le bras. Le Chirurgien étoit d'opinion que la blessure de la tête étoit mortelle. Sur ce rapport, je le fis remettre dans la pirogue, & malgré son état, il rama vers le rivage ».

« CET Indien étoit un jeune homme ; il avoit les cheveux crépus & laineux comme les Nègres ; une petite barbe, mais tous les traits assez réguliers ; il n'étoit pas si noir que les Nègres de Guinée. Il étoit d'une taille commune ; & comme tous ceux que nous avions vus sur cette côte, il étoit exactement nud ».

« SA pirogue étoit très-petite, d'une construction très-grossière : ce n'étoit rien autre chose qu'un tronc d'arbre



creusé : elle étoit cependant à balancier ; mais aucune de celles qui vinrent pour attaquer le bateau n'avoit de voile ».

« CETTE place est à l'extrémité occidentale de l'Isle, sur la bande du Nord, & sa latitude est la même que celle de l'extrémité orientale du même côté. La distance entre ces deux extrémités est d'environ cinquante milles Est & Ouest du monde ; & il y a un très-fort courant qui porte à l'Ouest le long du rivage ».

« JE fus obligé de me remettre au lit. Ce ne fut, comme on peut le croire, qu'avec un vif regret que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens de cette Isle, que tout m'annonçoit être Sainte-Croix, & où nos gens m'assurèrent qu'ils avoient vu des cochons, des volailles en abondance, des cocotiers, des bananiers chargés de fruits, & une immense variété d'autres végétaux qui nous auroient promptement rendu



rendu la santé & la force que nous avions perdues par les fatigues & les diverses incommodités qu'on effuye dans un voyage de long cours ».

« JE ne pouvois plus me promettre des secours de la bienveillance des habitans, & moins encore en exiger par la force ; dangereusement malade, une partie de mon équipage sur les quadres & le reste entièrement découragé, ma situation devenoit très-critique ; d'ailleurs, je manquois d'Officiers capables de conduire l'équipage ou de veiller aux manœuvres ».

« TANT de défavantages réunis ne me permettoient pas de songer à faire aucune tentative pour amener les habitans de cette Isle à une réconciliation : je me trouvai hors d'état de prendre les relèvemens du reste de la côte. Le scorbut faisoit journellement de nouveaux ravages, & diminueoit nos forces de plus en plus : loin donc de devoir songer à poursuivre mon voyage



au Sud , il falloit se hâter de rentrer dans la Mer des Indes. Je donnai donc ordre qu'on fit voile au Nord , espérant de trouver peut-être des rafraîchissemens sur la contrée que Dampierre a nommée la Nouvelle-Bretagne ».

« JE donnai le nom d'*Isles de la Reine Charlotte* à ce groupe d'Isles ; & je leur donnai des noms particuliers à mesure que j'en approchai ».

« LA plus méridionale des deux qui étoient de l'avant à nous , au moment de leur découverte , fut nommée l'*Isle du Lord How* , & celle dont je viens de rendre compte fut appelée l'*Isle d'Egmont*. La première est par les onze degrés dix minutes de latitude australe , & par cent quatre-vingt-deux degrés dix-huit minutes de longitude. Le cap Byron , la pointe Nord-Est de l'Isle d'Egmont gît par dix degrés quarante minutes de latitude Sud , & par cent quatre-vingt-deux degrés vingt-quatre



minutes de longitude. Les côtés de l'Est de ces deux Isles gissent exactement sur la même ligne, Nord-quart-Nord-Ouest & Sud-quart-Sud-Est. Le passage qui est entr'eux est d'environ quatre milles de large, & s'étend à près d'onze lieues ».

« CES deux Isles paroissent être également riches & fertiles ; des terrains bas partagés en plaines & en bosquets, des chaînes de collines plantées de grands arbres, coupées par des vallons de verdure, des campagnes couvertes de diverses plantations, arrosées de quantité de ruisseaux & par de belles rivières, forment différens paysages dont le riant aspect annonce des terres enrichies des plus utiles productions de la nature. Les terres de l'Isle du Lord How sont les plus élevées, quoique moins montueuses & moins inégales que celles de l'Isle d'Egmont ».

« A treize lieues environ du cap Byron, dans la direction du Ouest-



Nord-Ouest, un demi-rumb Nord du compas, on voit une Isle d'une forme conique & d'une élévation vraiment prodigieuse : son sommet se termine en entonnoir; nous en avons vu sortir de la fumée, mais point de flammes : je l'ai nommée le *Volcan*. Une longue Isle plate, qui, lorsque nous découvrîmes de l'avant les Isles d'How & d'Egmont, nous restoit au Nord-Ouest, reçut le nom de *Keppel*. Elle gît par les dix degrés quinze minutes de latitude australe, & par cent quatre-vingt-deux degrés trente-neuf minutes de longitude. Il y en a deux autres au Sud-Est : je nommai la plus grande l'*Isle du Lord Edgcomb*, & la seconde l'*Isle d'Ouvry*. La première se présente sous un aspect très-agréable. Sa position est par les onze degrés dix minutes de latitude australe, & par cent quatre-vingt-deux degrés quarante-neuf minutes de longitude. Plusieurs autres Isles sont semées dans les environs, auxquelles je



n'ai pas cru devoir donner des noms particuliers ».

« LES habitans de l'Isle d'Egmont, dont on a déjà fait la description, sont extrêmement souples, actifs & vigoureux. Ils sont naturellement guerriers, & formeroient d'excellens hommes de mer. Les pirogues qui vinrent de la côte de l'Ouest pour nous attaquer ressembloient toutes à celle qui fut amenée à bord : elle pourroit contenir douze hommes dans l'occasion, quoique trois ou quatre la gouvernent de manière à voler sur les eaux. Sur le rivage il y en avoit d'autres plus considérables & à pavillon ».

« NOUS trouvâmes deux arcs & un faisceau de flèches dans la pirogue, qui fut prise avec l'Indien. Ces peuples sont des archers très-adroits & atteignent à une distance incroyable avec leurs flèches, armées de cailloux d'une pointe très-aigue. Il ne paroît pas qu'ils aient aucune connoissance des métaux.



L'aiguille aimantée déclina ici d'onze degrés quinze minutes vers l'Est ».

« COMME nous courions au Nord, nous vîmes reconnoître une petite Isle plate & d'une médiocre élévation. Elle gît par les sept degrés cinquante-six minutes de latitude australe, & par cent soixante-seize degrés vingt minutes de longitude. Je l'ai nommée l'Isle de Gower : elle n'offroit de mouillage d'aucun côté : ses habitans sont assez semblables à ceux de l'Isle d'Egmont : ils nous donnèrent quelques noix de coco pour des clous & quelques autres bagatelles ».

« LE lendemain nous eûmes connoissance de deux autres Isles qui gissent entr'elles Est & Ouest à la distance d'environ deux milles. Celle qui est à l'Est fut nommée l'*Isle Sompson* : elle est la moins considérable : les terres de l'autre sont élevées & se montrent sous un aspect imposant : nous lui donnâmes le nom de *Carteret*. Sa pointe orien-



tales est au Sud de l'Isle Gower, à dix ou onze lieues de distance : elle se trouve située par les huit degrés trente minutes de latitude méridionale, & par les cent soixante-seize degrés quarante-quatre minutes de longitude. Sa longueur de l'Est à l'Ouest est d'environ six lieues. La déclinaison de l'aiguille aimantée y fut de huit degrés trente minutes vers l'Est.

« CES deux dernières Isles se trouvoient directement au vent à nous ; je portai sur l'Isle Gower. Sa côte occidentale, longue d'environ deux lieues & demie, forme un enfoncement ou une espèce de baie : toute la côte est plantée de grands arbres, entre lesquels nous distinguons principalement les cocotiers. Nous vîmes deux pirogues & un grand nombre d'Indiens que nous supposâmes être venus de l'Isle Carteret pour faire la pêche sur cette côte ».

« J'ENVOYAI un bateau armé pour



obtenir quelques rafraîchissemens que les Indiens nous avoient promis la veille; mais au lieu de faire des échanges, ils se mirent en devoir d'enlever le bateau. Les hostilités étant ainsi commencées, on se saisit de leur pirogue, où se trouvoient une centaine de noix de cocos, qui nous furent d'un très-grand secours. La pirogue pouvoit contenir huit ou dix hommes : les Indiens étoient armés d'arcs, de flèches & de lances; ainsi que les habitans de l'Isle d'Egmont, ils étoient entièrement nuds. Je ne pense pas que ces trois dernières Isles aient jamais été vues d'aucun navigateur Européen. Il y en a certainement un grand nombre d'autres jusqu'à présent inconnues dans cette partie de la Mer Pacifique ».

« QUELQUES jours après, faisant voile au Nord-Ouest, nous découvrîmes un groupe de neuf Isles, qui, suivant toutes les apparences, sont les mêmes que Tasman a reconnues, & qu'on désigne



dans nos cartes sous le nom d'*Ontong-Java*. Elles sont situées par les quatre degrés trente-six minutes de latitude australe, & par les cent soixante-onze degrés cinquante-deux minutes de longitude. Elles gissent Nord-Ouest-quart-Ouest & Sud-Est-quart-Est, dans un espace d'environ quinze lieues ».

« L'UNE de ces Isles est d'une étendue considérable, les huit autres sont très-petites; ce sont des terres basses & unies, mais couvertes d'arbres & de verdure. Nous y vîmes un grand nombre d'habitans; ils sont noirs avec des cheveux crépus & laineux comme les Nègres d'Afrique. Leurs armes sont l'arc & la flèche. Leurs pirogues sont longues & bien travaillées. L'une de ces pirogues se détacha de la côte & vint reconnoître le vaisseau sans vouloir l'aborder ».

« Nous passâmes au Nord de ces Isles en gouvernant à l'Ouest-quart-Sud-Ouest. Bientôt nous en découvri-



mes une autre de grande étendue , mais d'une médiocre élévation : sa verdure & ses arbres sembloient annoncer une terre féconde. Aucun habitant ne se montra sur le rivage ; mais les feux qu'on y vit briller dans la nuit faisoient assez connoître que la population devoit y être nombreuse. Cette Isle gît par les quatre degrés cinquante minutes de latitude Sud , & à quinze lieues à l'Ouest de la plus septentrionale des neuf Isles. Je l'appellai l'Isle de Sir Charles Hardy ».

« LES premiers rayons du jour nous firent voir une terre haute , de belle apparence , & qui formant trois montagnes dont les cimes touchoient les nues , se présentoit dans l'éloignement sous la forme de trois Isles. Je la nommai l'*Isle de Winchelsca* : elle est à dix lieues environ de la dernière , dans la direction du Sud-quart-Sud-Est. Nous eûmes encore connoissance d'une grande Isle dans le Nord , qui est probable-



ment l'Isle Saint-Jean , découverte par Schouten. Dans ce même tems nous eumes la vue des hautes terres de la Nouvelle-Bretagne , où je me propo-  
sois de relâcher ».







## CHAPITRE XVII.

*Description de quelques Isles reconnues  
par M. Wallis dans son passage à  
Tinian.*

Nous avons vu M. Wallis faire voile d'Otahiti qu'il avoit nommée l'Isle George. Le lendemain de son départ il vint reconnoître une Isle à laquelle il donna le nom de Sir Charles Saunder. Elle est située par les dix-sept degrés vingt-huit minutes de latitude australe & par deux cent vingt-six degrés trente-une minutes de longitude. Cette Isle a très-peu d'habitans; & ils paroissent très-éloignés du genre de vie que menent les Otahitiens.

EN quittant cette Isle, il courut sur une autre qu'il voyoit s'étendre du Nord-Nord-Est au Nord-Ouest. Défendue par des brisans, elle étoit inac-



cessible. Des fumées qui s'élevoient de deux différens endroits de l'Isle, furent les seuls signes auxquels il reconnut qu'elle étoit peuplée. Entre les différens arbres on distinguoit quelques cocotiers. Il l'a nomma *l'Isle du Lord How*. Sur une étendue de dix milles elle en a environ quatre de largeur. Sa position est par les seize degrés quarante-six minutes de latitude australe & par deux cens vingt-trois degrés vingt-deux minutes de longitude.

DE-LA il alla reconnoître une autre terre qui se montroit dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest. C'est une Isle basse & presque à fleur d'eau environnée de brisans, d'autant plus dangereux que de nuit ou par un tems de brume on peut se trouver dessus sans avoir eu connoissance de la terre. Il nomma cette terre & les brisans qui la bordent les *Isles Scilly*. Leur situation est par les seize degrés vingt-huit minutes de latitude australe, & par deux



cens vingt-deux degrés cinq minutes de longitude.

IL courut ensuite plusieurs jours à l'Ouest sans rencontrer de terres. Il eût enfin connoissance de deux Isles, dont l'une d'une forme presque circulaire & de trois milles de diamètre fut appelée *l'Isle Boscawen*, & l'autre reçut le nom de *Keppel*. Cette dernière n'a guère que trois milles & demie de long sur deux de large.

N'ÉTANT plus qu'à deux lieues de l'Isle Boscawen, plusieurs habitans se montroient sur le rivage; mais comme il se trouvoit sous le vent de l'Isle Keppel qui paroissoit offrir un meilleur mouillage, il gouverna sur cette dernière.

LORSQU'IL en fut à la distance d'environ une demi-lieue, il découvrit avec sa longue-vue, une multitude d'Indiens qui bordoient le rivage. Des brisans qui s'étendoient au large à une considérable distance, l'obligèrent à courir plusieurs bords dans la nuit.



DÈS l'aube du jour, il envoya les bateaux armés aux ordres d'un Officier, pour prendre les sondes & visiter l'Isle. L'Officier qui les commandoit revint avec la nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'Isle sans trouver de fond à la distance d'une encablure du rivage; qu'ayant rangé un récif, il étoit entré dans une baie profonde toute semée de rochers; qu'en dehors de la baie, il avoit trouvé un ancrage de quatorze à vingt brasses d'eau fond de sable & de corail; qu'en dedans de la baie, il y avoit vu un ruisseau d'une eau excellente; mais que le rivage étant rocailleux, il avoit cherché une place plus commode pour le débarquement & qu'il l'avoit trouvée à près d'un demi-mille plus loin.

Il dit qu'il seroit facile de faire de l'eau, mais qu'il conviendrait de protéger les travailleurs par une bonne garde pour prévenir les inquiétudes que pourroient causer les Naturels. Il



n'avoit point vu de cochons , & il rapporta deux volailles , quelques noix de coco , des bananes & quelques autres fruits.

TANDIS que les bateaux étoient près du rivage , deux pirogues à bord desquelles étoient six Indiens , vinrent les accoster ; mais dans des dispositions pacifiques. Ils ressembloient beaucoup aux habitans d'Otahiti. Leur habillement étoit d'une espece de nattes. Dans ce même tems environ cinquante autres descendirent de la contrée , mais ils s'arrêtèrent à près de cinquante toises de distance.

LORSQUE l'Officier qui commandoit eût fait ses observations , & se disposa à revenir à bord , trois Indiens d'une des pirogues se mirent dans son bateau ; mais à environ un quart de mille du rivage , ils sautèrent subitement par-dessus bord , & nagèrent vers leur pirogue.

CES informations détournèrent M.  
Wallis



Wallis de s'arrêter en cet endroit, & il s'éloigna de ces deux Isles, qui se trouvent sous le quinzième parallèle par les deux cens deux degrés trente-deux minutes de longitude.

DEUX jours après, comme il continuoit de courir sur l'Ouest-Nord-Ouest, la terre se montra dans le Nord-quart-Nord-Est. Il mit le cap dessus pour la reconnoître. A trois lieues de distance elle parût d'un aspect très-agréable. La terre basse près du rivage s'élevoit en pente douce jusqu'aux montagnes qui occupoient l'intérieur de la contrée. Mais elle sembloit être défendue par des récifs qui mettoient près de trois milles au large. Il prolongea la côte en dehors des récifs pour passer sous le vent de l'Isle, & il fit en même tems partir les bateaux pour sonder & examiner la côte.

LES bateaux rangèrent le rivage de très-près & le trouvèrent bordé de roches. Les arbres croissoient jusque



sur le bord de la mer. Ces arbres varioient pour l'espece : il y en avoit plusieurs d'une belle élévation , mais ils ne portoient point de fruit. On découvrit des fumées dans l'intérieur de la contrée , sans appercevoir aucune habitation. Plusieurs petits ruisseaux couloient du pied des collines & venoient en serpentant se perdre dans la mer. Les bateaux virent bientôt plusieurs pirogues , portant chacune six ou huit hommes , qui voguoient sur eux.

CES Indiens étoient des hommes robustes & actifs : ils étoient nuds à l'exception d'une ceinture qui leur couvroit les parties naturelles. Leur armes, qui étoient de grosses massues, les faisoient paroître autant d'Hercules. Ils vendirent deux de ces massues au maître pour des clous & quelques colifichets.

LES gens de la chaloupe ne voyant aucun quadrupède , ni d'autres oiseaux que de mer ou de rivière , voulurent



s'informer des naturels des animaux de la contrée ; mais il leur fut impossible de se faire entendre.

DURANT cette conférence les Indiens formèrent le dessein de s'emparer de la chaloupe. L'un d'eux la saisissant par la proue , la tiroit sur les rochers. On fit d'inutiles efforts pour l'engager à se désister de cette entreprise ; mais un coup de mousquet , qui lui frisa les oreilles sans le blesser le fit tomber à la renverse. Au bruit du coup , ils furent saisis d'une telle épouvante qu'ils ramèrent tous avec la plus grande précipitation pour regagner le rivage.

C'ÉTOIT alors le moment du jusant , & la mer étoit tellement tombée qu'il étoit très-difficile aux bateaux de regagner le vaisseau. La mer brisoit avec effort sur-tout le récif qui étoit à sec , excepté en un seul endroit , & où l'eau étoit profonde ; plusieurs pointes de rochers s'élevoient au-dessus de sa surface. Les pirogues , s'étant probablement



aperçu de l'embarras des bateaux, retournèrent & les suivirent le long des récifs, jusqu'à une passe où les voyant hors de danger, & nageant sur le vaisseau, ils crurent devoir se retirer.

LE maître avoit observé qu'à deux ou trois endroits à la distance d'environ deux encablures du récif, il y avoit un mouillage sur dix-huit, quatorze & douze brasses d'eau, fond de sable & de corail. La passe dans le récif avoit près de soixante brasses de large; & un vaisseau en cas de nécessité auroit pu y mouiller sur huit brasses de fond.

LA nuit ne permit pas à M. Wallis d'arriver au mouillage, & au point du jour, les courans l'ayant porté hors de la vue de l'Isle, il continua sa route. Cette terre fut nommée l'*Isle de Wallis*. Elle gît par les treize degrés dix-huit minutes de latitude australe, & par les deux cens un degrés trente minutes de longitude.

M. WALLIS observe que les latitudes



& les longitudes de toutes ces Isles, ont été marquées avec tant d'exactitude, que désormais les vaisseaux qui navigeront dans ces parages, pourront les retrouver avec facilité, soit qu'ils veuillent y prendre des rafraîchissemens, ou reconnoître les diverses productions de ces terres.







## CHAPITRE XVIII.

*Description des Isles situées sur le passage  
des Isles du Roi George à Tinian.*

DANS la description qu'on a donnée des Isles du Roi Georges, on a vu que le Commodore Byron fit d'inutiles recherches pour y trouver un mouillage, & que forcé de s'en éloigner, il poursuivit sa route à l'Ouest. Il ne courut pas long-tems dans cette direction sans découvrir la terre. C'étoit une Isle basse, presque noyée, très-étroite & qui gît Est & Ouest. Il en prolongea la côte méridionale. Des arbres chargés de fruits & de fleurs, ombrageoient des gazons de verdure, & se présentoient sous un point de vue pittoresque; mais une lame terrible brisoit avec violence sur toute cette côte; dans la proximité, on ne trouvoit qu'un mauvais fond de



vase, & la mer étoit semée de rochers & de petites Isles, qui s'étendoient à trois lieues au large, & rendoient l'accès de l'Isle impraticable.

L'ÉTENDUE de cette Isle, qui n'est pour ainsi dire, qu'une langue de terre, n'est pas au-dessous de vingt lieues. A en juger par l'apparence, la population y est nombreuse. Le Commodore n'eut qu'une vue rapide de cette Isle. Elle est située par les quinze degrés de latitude australe, & sa pointe la plus occidentale est par les deux cens vingt-cinq degrés trente-sept minutes de longitude. Elle fut nommée l'*Isle du Prince de Galles*. Sa distance à celle des Isles du Roi Georges est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud quatre-vingt-dix degrés à l'Ouest. L'aiguille aimantée déclina ici de cinq degrés trente minutes vers l'Est.

LE Commodore continuant de courir à l'Ouest, observe qu'il voyoit chaque soir, de grandes compagnies d'oi-



seaux voler au Sud. Il en conjecture, qu'il doit y avoir au Sud de la latitude où il se trouvoit, quelque grande terre, ce qui le confirme dans cette opinion, c'est que cette chaîne d'Isles qu'il a découvertes, étant extrêmement peuplées, supposent l'existence d'un continent voisin. Mais dans la supposition purement gratuite qu'un continent inconnu dans le sein de la mer du Sud, ait servi à peupler toutes les petites Isles qui seroient dans les environs, ne pourroit-on pas demander au Commode de nous dire quelle est l'origine de la population de ce continent, séparé des deux autres par d'immenses espaces ?

QUELQUES jours après, il eut la vue d'une autre terre qui se présentoit sous l'apparence de trois Isles, séparées par des rochers & des ruines. Le côté Sud-Est de ces Isles gît Nord-Est quart de Nord & Sud-Ouest quart de Sud. D'une extrémité à l'autre, il a une étendue



due de trois lieues ; & de ces deux pointes partent des récifs sur lesquels les lames brisent avec un bruit épouvantable. Il rangea la pointe du Nord, & trouva les côtés du Nord-Ouest & de l'Ouest défendus par d'innombrables rochers & des bas-fonds, qui mettent près de deux lieues en mer. Une pareille chaîne de brisans doit être très-redoutable aux Navigateurs.

UNE grande pirogue à la voile se montra dans l'éloignement. Mais ces terres étant environnées de brisans dans toutes les directions, il fut contraint de s'en éloigner sans pouvoir en prendre une plus exacte connoissance. Il imagina qu'elles faisoient peut-être partie des Isles Salomon ; ce qui lui donna l'espérance d'en rencontrer quelques autres qui pourroient lui offrir une baie ou un port commode.

LE récif qu'il découvrit à l'approche de ces Isles, gît par les dix degrés quinze minutes de latitude Sud, & par



deux cens huit degrés sept minutes de longitude; au Nord, soixante-seize degrés quarante-huit minutes à l'Ouest de l'Isle du Prince de Galles, à trois cens cinquante-deux lieues de distance. Les Isles sont à neuf lieues de ce récif dans la direction du Ouest-Nord-Ouest. Le Commodore les nomma *les Isles du Danger*.

DANS l'impossibilité d'y atterrir, il fit voile au Nord-Ouest-quart-Ouest de ces Isles. Une autre terre s'étant montrée dans le Sud-Sud-Ouest, à sept ou huit lieues de distance, il vint aussi-tôt l'attaquer. C'étoit une terre basse; mais d'un aspect enchanteur. La verdure, les fleurs, les ruisseaux, & une grande nape d'eau, ombragés par des forêts de cocotiers & d'autres arbres, faisoient, de l'Isle entière, un jardin délicieux. Elle embrasse un lac d'une étendue considérable; son circuit est d'environ dix lieues: mais la mer se développe avec fureur sur presque



toutes les parties de la côte, où l'on n'apperçoit qu'un rivage, couvert de fange.

IL prolongea le rivage en rondissant le long de la côte; & lorsqu'il fut au vent de l'Isle, il envoya les bateaux reconnoître les sondes, & un lieu propre au mouillage. Les bateaux de retour sans avoir trouvé de fond, furent renvoyés une seconde fois, pour prendre terre, & se procurer, s'il étoit possible, quelques rafraîchissemens.

LES bateaux débarquèrent; mais ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés; & ils rapportèrent environ deux cens noix de coccos, qui, dans le besoin urgent où l'on se trouvoit, furent regardés comme un trésor inappréciable.

L'OFFICIER qui commandoit la descente, informa le Commodore qu'il n'avoit découvert aucun vestige qui annonçât que cette terre eût jamais été habitée. Les oiseaux aquatiques étoient les possesseurs paisibles de cette



terre féconde. Il en vit par milliers perchés sur les arbres, au haut desquels ils construisent leurs nids. Ces oiseaux étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient prendre sur leurs nids. La terre étoit couverte de crabes; mais il n'apperçut aucune espece de quadrupèdes.

LE Commodore prit d'abord cette Ile pour celle qui est désignée dans le Neptune François, sous le nom de *Maluita*, & placée environ à un degré à l'Est de la grande Ile *Sainte-Elisabeth*, qui est une des principales Isles de Salomon. Mais ayant eu ensuite la conviction du contraire, il l'a appelée l'*Ile du Duc d'York*. Il n'est pas apparent qu'elle ait jamais été visitée par aucun Navigateur Européen.

M. BYRON observe ici que la position des Isles de Salomon, telle qu'elle est désignée dans les Cartes Françaises, n'est fondée sur aucune autorité. Il doute que ce Navigateur célèbre ait



laissé des mémoires propres à les faire jamais retrouver.

IL continua de courir à l'Ouest sur le même parallèle dans le dessein de découvrir ces Isles fameuses; mais parvenu à dix degrés à l'Ouest de la position qu'on leur donne, il crut devoir abandonner cette recherche, & fit voile au Nord pour passer la ligne & porter ensuite sur les Larrones.

APRÈS huit jours de course dans cette direction, il eut de nouveau, la vue d'une terre qui étoit encore une Isle basse, plate, couverte d'arbres & de verdure. Toutes les apparences annonçoient une terre riche & féconde: mais un rivage fangeux, sur lequel les lames brisoient avec violence, fit craindre qu'elle ne fût inaccessible aux vaisseaux. Il vint prolonger la bande du Sud-Ouest, qui est d'une étendue d'environ quatre lieues; & la multitude d'habitans qui se montra sur le rivage, prouvoit que cette terre étoit ex-



trêmement peuplée. Bientôt près de soixante pirogues se détachèrent du rivage & voguèrent sur les vaisseaux.

LE Commodore fit mettre en panne pour les recevoir, & elles vinrent se ranger en cercle autour d'eux.

CES pirogues étoient bien travaillées, & si nettes, qu'elles paroissent sortir du chantier. Chacune d'elles ne portoit pas moins de trois personnes, ni au-dessus de six.

CES Indiens s'arrêtèrent quelque tems à considérer les vaisseaux avec une surprise mêlée d'admiration. L'un d'eux se jeta enfin dans la mer, nâgea vers le vaisseau, grimpa sur un des côtés, avec la légèreté d'un chat, & parvenu au plat-bord, il s'assit dessus, en éclatant de rire. Sautant ensuite sur le pont, il parcourut le vaisseau, cherchant à se saisir de tout ce qui se présentait sous sa main; mais comme il étoit nud, il lui étoit impossible de pouvoir rien cacher.



On le vêtit d'un caleçon & d'une jaquette, ce qui le rendoit très-plaisant; son air, ses gestes & tous ses mouvemens étoient exactement ceux d'un singe nouvellement dressé. On lui donna un morceau de pain: il le mangea avec voracité; & après avoir fait une infinité de mines, toutes plus comiques les unes que les autres, il s'élança par-dessus bord avec son nouvel accoutrement & regagna sa pirogue à la nâge.

PLUSIEURS autres furent tentés d'imiter son exemple: ils nâgerent vers le vaisseau, s'introduisirent par les sabords, & se saisissant de tout ce qu'ils pouvoient atteindre, ils s'élançoient immédiatement avec leur butin, dans la mer, & nâgeoient à une distance considérable, les bras au-dessus de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils avoient dans les mains.

CES Indiens, d'une taille avantageuse & déliée, ont le corps droit, la



jambe & le bras bien tournés; ils sont, en général, bien proportionnés dans tous leurs membres, légers, actifs & dispos. Ils sont de couleur de cuivre-bronzé. Dans leurs traits, qui n'ont rien de désagréable, on découvre un mélange d'intrépidité & d'enjouement. Ils ont des cheveux longs, noirs, & relevés sur le sommet de la tête en une grosse touffe, ou en trois nœuds, suivant la fantaisie & le caprice. Les uns portent la barbe longue, quelques-uns n'ont que des moustaches, & d'autres se contentent d'un petit bouquet à la pointe du menton.

Ces Insulaires vont nuds. Les coquillages sont leur parure: ils en font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous ont les oreilles percées, & d'une extrême longueur, ce qui annonce le poids des ornemens dont ils les décorent.

L'UN de ces Indiens qui paroissoit jouir d'une haute considération, avoit  
une



une ceinture garnie de plusieurs rangs de dents humaines. C'étoit, sans doute, là les dépouilles glorieuses de ceux à qui il avoit fait mordre la poussière. Ce trophée étoit à ses yeux, d'un grand prix. Tout ce qu'on put lui offrir ne put l'engager à s'en défaire.

LA plupart de ces Indiens étoient désarmés ; mais quelques-uns avoient les armes les plus dangereuses qu'il soit possible d'imaginer. C'étoit des especes de lances, très-larges à un bout, & armées de dents de requins aussi aigues que des lancettes.

ON desiroit obtenir d'eux quelques rafraîchissemens. On leur montra des noix de coco, en leur faisant signe d'en apporter ; mais on s'apperçut qu'on ne devoit rien en espérer, & qu'ils n'étoient propres qu'à enlever les fruits & les provisions des vaisseaux.

LES bateaux qui avoient été expédiés pour prendre les sondes, informèrent le Commodore qu'ils avoient



trouvé trente brasses d'eau à deux encablures du rivage ; mais que le fond étoit de roche de corail ; & que la proximité des brisans rendoit le mouillage très-dangereux.

CE rapport ne permit pas au Commodore de s'arrêter plus long-tems : il fallut faire voile de cette Isle, sans pouvoir en tirer aucune espece de rafraîchissement. Cette terre fut nommée *l'Isle de Byron* : elle est située par le premier degré dix-huit minutes de latitude australe, & par deux cens trois degrés quarante-neuf minutes de longitude. La déclinaison de l'aiguille aimantée fut ici d'une pointe vers l'Est.







## CHAPITRE XIX.

*Découverte d'un Détroit qui divise la Nouvelle - Bretagne ; description de plusieurs Isles situées dans le détroit & sur le passage de la Nouvelle-Bretagne à l'Isle de Mindanao.*

LE détroit qui fait deux Isles de la nouvelle Bretagne, est une découverte très-importante : elle ouvre une route plus courte & plus agréable de la mer du Sud, dans celle des Moluques ; & les Navigateurs peuvent désormais éviter de passer au Nord de cette terre à travers quantité de petites Isles, qui rendoient la navigation de ces parages très-périlleuse.

CETTE précieuse découverte est dûe à M. Carteret, que nous allons suivre dans les détails intéressans de sa navigation, jusqu'à la vue de l'Isle Mindanao.



Se trouvant à la hauteur de l'Isle de Saint-Jean, il eut la vue de la côte de la nouvelle Bretagne, qu'il vint attaquer. A l'approche de cette terre, un fort courant, qui portoit à l'Ouest, l'entraîna dans un grand enfoncement qu'il reconnut bientôt pour être la baie que Dampierre a nommée *la Baie de Saint-Georges*.

NE pouvant s'élever au Nord, il vint laisser tomber l'ancre dans une baie, voisine d'une petite Isle, distante d'environ trois lieues du cap Saint-Georges, dans la direction du Nord-Ouest. Cette Isle fut nommée *l'Isle de Wallis*.

IL reconnut que le cap Saint-Georges est situé par les cinq degrés de latitude australe & par cent soixante-neuf degrés cinquante-quatre minutes de longitude, ce qui le place environ à deux milles cinq cens lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique. Cette position est la même à très-peu de chose près, que lui assigne M. de Bougain-



ville, qui vint mouiller dans cette même baie, qu'il a nommée *le Port Praslin*, & qui eût occasion d'y observer une éclipse de soleil.

IL étoit d'une grande importance de faire connoître le gissement de ce cap. Jusqu'à ce moment rien n'étoit plus incertain que l'étendue en longitude de la mer Pacifique qu'il est facile de déterminer aujourd'hui d'une manière sûre, par les observations astronomiques qu'on peut faire à la côte du Pérou.

LES bateaux envoyés pour reconnoître la côte, étant de retour avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un mouillage plus commode pour faire de l'eau & du bois, M. Carteret leva l'ancre & fit voile à une petite anse qui étoit éloignée de trois ou quatre milles, qu'il nomma l'*Anse aux Anglois*.

TANDIS qu'on s'occupoit des réparations dont le vaisseau avoit le plus urgent besoin pour remettre en mer, les bateaux fortoient chaque jour pour



aller faire la pêche en différens endroits. Toute la côte paroissoit être très-poissonneuse , mais la pêche étoit très-ingrate ; ce que M. Carteret attribue à la limpidité des eaux , & à leur fond de roche , & peut-être à défaut d'adresse. Malgré le peu de succès de la pêche , on s'en occupoit nuit & jour ; ne prenant rien ou presque rien avec la seine , on se mit à pêcher à la ligne ; mais on eut la mortification de voir les poissons dédaigner l'appât qu'on leur présentoit.

ON vit quelques tortues qu'on ne réussit pas mieux à prendre que les poissons. Les Anglois, comme Tantale dévoré par la soif au milieu des eaux , avoient le chagrin de voir tout ce qui pouvoit flatter leur appétit se soustraire à toutes les tentatives qu'ils faisoient pour y atteindre.

CEPENDANT à mer basse ils trouvèrent des huîtres , quelques pétoncles d'une grosseur prodigieuse ; & à terre



quelques cocotiers leur fournirent des noix de coco avec leurs choux. Ces choux, dont la substance est blanche, juteuse & cassante, mangés cruds, ont presque le goût de la châtaigne; mais bouillis, ils sont de beaucoup préférables aux meilleurs panais. Il étoit fâcheux qu'on ne put se procurer ces choux sans couper les arbres dont ils formoient les cimes. Mais la nécessité rend tout légitime. Avec ces rafraîchissemens, qui furent du plus grand secours, on eut encore quelques pommes de mangles & des prunes de monbin, qu'on nomme aussi prunes de la Jamaïque.

LE débarquement n'offroit dans les environs de la baie qu'une plage de roche, & la contrée présentait une chaîne de montagnes où le roc se montroit presque à nud; mais elles étoient couvertes de grands arbres propres à différens usages. Entre ces arbres on voit quantité de muscadiers: les noix qu'on en cueillit n'étoient point dans leur



maturité, & l'espece n'en paroît pas fort bonne; ce qui peut être attribué à ce qu'ils croissent sans aucune espece de culture, & sur-tout à l'ombre de grands arbres touffus. Le cocotier est ici dans sa plus grande perfection, mais l'espece n'en est pas abondante. On y voit des palmiers de toutes les especes, le bétel, l'areca, le jonc des Indes, une espece d'aloës, le bambou, & beaucoup d'autres entièrement inconnus en Europe; mais on n'y trouve point de plantes rafraîchissantes.

DANS la belle & intéressante description que M. de Bougainville a donnée de cette côte, il observe que le pays est en général peu riche en Botanique. Les bois sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux; on y voit des pigeons d'un superbe plumage, des tourterelles, des perroquets, des veuves, un gros oiseau à plumage noir, dont le cri imite l'aboïement d'un chien à s'y méprendre; & beaucoup d'autres oiseaux inconnus.



ON n'apperçut aucune espece de quadrupède , à l'exception de deux animaux d'assez petite taille , qu'on prit pour des chiens ; mais ils parurent très-sauvages , & très-ombrageux : ils courent avec tant de légèreté & de vitesse qu'on les perdit à l'instant de vue.

EN parcourant la contrée, on trouva quelques habitations, qui paroissoient, d'après les débris des feux & des coquillages encore frais, avoir été récemment abandonnés.

L'ANSE aux Anglois est située au Nord-Est un demi-rumb à l'Est de l'Isle de Wallis, dans un éloignement de trois ou quatre milles. A droite est une petite bature, mais visible. La marée ici ne monte & descend qu'une fois en vingt-quatre heures. Le flot commence vers les neuf ou dix heures : le vif de l'eau est entre trois & quatre heures après midi ; le jusant succède & l'on a la marée basse sur les six heures du matin. Le flot s'élève d'ordinaire à la hau-



teur perpendiculaire de neuf pieds. L'aiguille aimantée déclina de six degrés trente minutes vers l'Est.

DURANT le séjour qu'on fit dans cette baie, un des bateaux envoyé pour reconnoître les baies & les anses que forme la côte, rapporta de son expédition, une petite cargaison de noix de coco, qu'il s'étoit procurée dans un très-beau port, distant de quatre lieues à l'Ouest-Nord-Ouest du mouillage. L'Officier qui y avoit débarqué, avoit observé quelques habitations dans le voisinage de ces cocotiers dont la plupart étoient marqués. Ces circonstances ne permirent point à M. Carteret d'y renvoyer le bateau; mais comme ces rafraîchissemens étoient de première nécessité, il résolut d'y aborder avec le vaisseau, pour être en état de protéger la descente.

IL fit voile pour cette baie; il y arriva le soir même. On amassa un millier de noix de coco, & autant de choux qu'il



étoit possible d'en conserver. Il nomma cette baie le *Port de Carteret*. Il est formé par deux Isles & la principale terre. La plus grande, qui est au Nord-Ouest, fut appelée l'*Isle des Cocotiers*; l'autre moins considérable reçut le nom de *Leigh*. Entre ces deux Isles est un bas-fond, & chacune d'elles forme une entrée dans le port. Il court Sud-Est quart de Sud & Nord-Ouest quart de Nord. Il a près de trois milles de longueur sur une largeur de quatre longueurs de cables.

SORTI de ce port, M. Carteret se propoisoit de doubler le cap Sainte-Marie; mais les vents forcés de l'Est-Sud-Est dans une direction précisément contraire à cette route formoient un obstacle insurmontable, joint à ce qu'un fort courant l'entraînoit dans le fond du golfe que Dampierre nomme la baie de Saint-Georges, à laquelle il donne vingt-cinq lieues de profondeur, & qui est bornée à l'Ouest par le cap Oxford.



DANS l'impossibilité de s'élever du golfe contre les vents & le courant, il se vit dans la nécessité de tenter un passage à l'Ouest à travers le golfe même, & il y fut encouragé par le courant, qui sembloit assurer le succès de la tentative. Etant à cinq milles environ dans le Sud-Ouest de l'Isle des Cocotiers, il gouverna au Nord-Ouest & ensuite au Nord-Nord-Ouest, direction à-peu-près parallèle à la côte. Il eût bientôt lieu de croire que cette prétendue baie de Saint-Georges, qu'on croyoit être formée par les deux pointes d'une même terre, n'étoit qu'un détroit entre deux Isles; ce que l'évènement vérifia.

AVANT le coucher du soleil, il eût la vue d'une Isle assez considérable, qui se trouve dans le milieu du détroit & forme deux canaux. Cette Isle, autour de laquelle sont plusieurs Iflots, reçut le nom de *Duc d'York*. Sur le côté le plus méridional de la principale



terre, la plus grande des deux Isles séparées par le détroit, & à laquelle M. Carteret laissa le nom de Nouvelle-Bretagne, on voit trois hauteurs ou mondrains remarquables & voisins l'un de l'autre ; ils furent nommés *la Mere & les Filles*. Derrière la Mere, qui est le mondrain du milieu & le plus élevé, il apperçut une immense colonne de fumée, ce qui lui fit conjecturer que l'un de ces mondrains étoit un volcan. Par un tems serein on peut fort bien les découvrir à vingt lieues de distance, d'où on les prendroit pour des Isles. Ils sont fort reculés dans les terres : la Mere est à l'Ouest de l'Isle d'York. A l'Est de ces mondrains, la terre forme une pointe qui fut nommée le *Cap Paliser*. Il y en a une autre à l'Ouest, qui fut appelée le *Cap Etienne*. Ce dernier cap est la terre la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au Nord du cap est une Isle qu'on nomma *l'Homme*.



ENTRE les caps Palliser & Etienne, qui gissent Nord-Ouest & Sud-Est l'un de l'autre, est une baie. La terre basse & unie le long du rivage, s'élève en plan incliné, & forme en se retirant vers la Mere & les Filles, de très-hautes montagnes. Toute la contrée est couverte de forêts, qui laissent entrevoir des clairières qu'on prendroit pour des terres cultivées.

L'ISLE du Duc d'York est située entre les deux caps Palliser & Etienne. Le détroit, les deux canaux compris, n'a pas ici, moins de quinze lieues de largeur. Les terres de l'Isle du Duc d'York sont unies, & de la plus agréable apparence. L'intérieur en est planté de grands arbres, les maisons des Indulaires sont bâties le long du rivage de la mer, à l'ombre des cocotiers, & toute la contrée est embellie de mille grâces champêtres dont le coup-d'œil est séduisant.

ON vit plusieurs pirogues travaillées



avec art : elles voguèrent sur le vaisseau ; mais poussé par un vent frais, elles demeurèrent loin derrière.

L'ISLE est située par les quatre degrés neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-huit degrés cinquante-cinq minutes de longitude ; & elle est à vingt-cinq lieues de distance du cap Saint-Georges.

M. CARTERET ne côtoya pas le rivage de la Nouvelle-Bretagne ; mais il donna dans le canal formé par l'Isle & la côte la plus septentrionale du détroit ; canal qu'on peut regarder comme son premier goulet : d'où il gouverna Nord-Ouest-quart-Ouest, toute la nuit, & au point du jour, il avoit perdu de vue les terres les plus septentrionales de la Nouvelle-Bretagne ; ce qui étoit une pleine conviction que la baie supposée étoit un détroit. Il nomma ce détroit *le Canal de Saint-Georges* ; & la grande terre qui forme le côté le plus septentrional du détroit, reçut le nom de *Nouvelle Irlande*.



LE ciel étant obscurci par de gros nuages, les vents forcés & soufflant par raffales, il prolongea la côte de la nouvelle Irlande à la distance d'environ six lieues, jusqu'à ce qu'il en eût amené la pointe la plus occidentale: alors, changeant la direction de sa route, il courut à l'Ouest-Nord-Ouest, & sur le soir, il découvrit une Isle d'une très-belle apparence, qui formoit un détroit avec la nouvelle Irlande.

LE courant le porta, avec rapidité, à travers ce second goulet, qui a environ cinq lieues de largeur. L'Isle paroît être bien peuplée & d'une grande fertilité. Il l'a nommée *l'Isle Sandwich*, du nom du premier Lord de l'Amirauté. Elle est beaucoup plus considérable que l'Isle du Duc d'York. La côte semble d'un facile accès, & présente plusieurs baies & havres, où l'on trouveroit d'excellens mouillages. Sur la partie septentrionale, il y a un pic remarquable par sa forme conique; & précisément



cisément à l'opposite de la côte de la nouvelle Irlande, on en voit un autre à peu-près de la même forme. Ils gissent entr'eux Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb à l'Est, & Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest.

TANT que M. Carteret fut à la hauteur de cette Isle, il entendit dans la nuit, le bruit d'un tambour & des cris de réjouissance. Se trouvant en calme au sortir du passage, dix pirogues se détachèrent du rivage de la nouvelle Irlande, ayant à leur bord environ cent cinquante hommes, & ramèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Indien ne voulut risquer de monter à bord du vaisseau.

CES Insulaires préféroient le fer aux plus brillans colifichets. Leurs pirogues longues, étroites & à balancier, sont proprement travaillées. Il y en avoit une qui n'avoit pas moins de quatre-vingt-dix pieds de longueur; cepen-



dant, elle sembloit être faite d'un seul arbre : l'avant & l'arrière étoient ornés de sculptures, & elle étoit conduite par trente-trois rameurs.

CES Indiens sont noirs : leurs cheveux sont frisés & laineux comme ceux des Nègres ; mais ils n'ont pas, comme eux, le nez écrasé & les lèvres épaisses. Ils ont une grande ressemblance avec les habitans de l'Isle d'Egmont : ils vont de même, exactement nuds, à l'exception de quelques ornemens de coquillage qu'ils portent en bracelets, en colliers, & quelquefois autour de la jambe. « Ils avoient fait, dit M. Carteret, une toilette aussi recherchée, que celle de nos petits Maîtres d'Angleterre. Tous avoient les cheveux, ou plutôt la laine, poudrée à blanc.

LA mode de se couvrir la tête de farine est probablement d'une plus haute antiquité & beaucoup plus étendue qu'on ne le suppose d'ordinaire. Les Européens ne portent pas cette mode si loin que les



Insulaires de la mer Pacifique, qui se poudrent les cheveux & la barbe. La poudre n'est pas la seule parure de leur tête. L'un de ces élégans portoit, un peu au-dessus de l'oreille, une aigrette de plumes de coq domestique, ce qui annonçoit qu'on sert de la volaille sur leurs tables ».

Tous étoient armés de lances & de longs bâtons; mais on ne vit parmi eux, ni arcs ni flèches; peut-être les avoient-ils à bord, & prenoient-ils soin de les dérober à la vue. Ils rôdoient autour du vaisseau, passant continuellement de l'avant à l'arrière; mais on étoit attentif à tous leurs mouvemens. On crut s'appercevoir qu'ils fixoient particulièrement leurs regards sur les canons, comme s'ils en eussent appréhendé quelque danger. Ils avoient avec eux des filets dont le travail faisoit honneur à leur industrie.

LE pic qui se trouve sur l'Isle Sandwich, est par les deux degrés cinquante-



348 DÉCOUVERTES

trois minutes de latitude méridionale, & par cent soixante-six degrés quarante-sept minutes de longitude. De-là M. Carteret gouvernant un peu à l'Ouest aperçut une pointe de terre, qui étoit l'extrémité du Sud-Ouest de la nouvelle Irlande. Il la nomma *le Cap Byron*. Elle est par les deux degrés trente minutes de latitude Sud, & par cent soixante-six degrés trente-sept minutes de longitude.

EN face de la nouvelle Irlande, à l'Ouest du cap Byron, est une Isle assez considérable, à laquelle il donna le nom de nouvelle Hanovre. Entre cette Isle & la nouvelle Irlande, il y a un passage qui court au Nord-Est. Dans ce passage, on trouve plusieurs petites Isles, sur l'une desquelles est un pic remarquable: elle fut nommée *l'Isle de Byron*, & le passage ou canal reçut le nom de *Détroit de Byron*.

LA nouvelle Hanovre offre un coup-d'œil charmant. Ses terres d'une grande élévation, couvertes de superbes ar-



bres, coupées par de profonds vallons, tapissées d'une rianteverdure, forment des payfages variés qu'embellissent les ruisseaux, & qui reçoivent un nouveau prix d'un grand nombre de riches plantations.

LA pointe du Sud-Ouest de cette terre féconde, est un promontoire qui forme une énorme faillie. Elle fut appelée *le Promontoire de la Reine Charlotte*. Ce promontoire & les terres voisines sont remarquables par plusieurs petits mondrains; mais la mer grosse, un tems orageux & par grains, ne permirent pas à M. Carteret de la mieux reconnoître. Il fit voile à l'Ouest toute la nuit, & le matin, une brume épaisse ne lui laissa qu'une vue très-imparfaite de la nouvelle Hanovre.

Il apperçut à l'Ouest de cette terre, environ à huit lieues de distance, six ou sept petites Isles, qu'il nomma *les Isles du Duc de Portland*. Entre ces Isles, il en remarqua deux d'une certaine étendue. « Les lames qui se montrèrent de



l'avant, dit M. Carteret, m'annoncèrent, que j'avois doublé toutes les terres, & je trouvai que le canal de Saint-Georges offroit un passage, soit de l'Est ou de l'Ouest, bien plus court que la route au Nord de ces terres. La nécessité m'a en quelque manière forcé à faire cette découverte, qui ne peut manquer d'être utile aux Navigateurs. On ne peut pas douter que par cette nouvelle route, on ne puisse se procurer diverses especes de rafraîchissemens des Naturels qui habitent les deux grandes terres du détroit, ou les Isles voisines, si l'on a des verroteries & des merceries à leur donner, provisions nécessaires, & dont nous étions malheureusement dépourvus ».

LE promontoire de la Reine Charlotte, la partie Sud-Ouest de la Nouvelle-Hanovre, gît par les deux degrés ving-neuf minutes de latitude australe & par cent soixante-six degrés deux minutes de longitude : & le milieu



des Isles Portland peut être placé par les deux degrés vingt-sept minutes de latitude Sud & par cent soixante-cinq degrés trente-huit minutes de longitude.

LA longueur du canal Saint-Georges depuis le cap Saint-Georges jusqu'au cap Byron, l'extrémité du Sud-Ouest de la Nouvelle-Irlande est d'environ quatre-vingt lieues. La distance du cap Byron au promontoire de la Reine Charlotte est de près de douze lieues ; & depuis le promontoire aux Isles de Portland il y a bien huit lieues de distance. Ainsi toute la longueur du canal de Saint-Georges est d'environ cent lieues, ou trois cent milles.

LE passage de ce canal auroit fourni une infinité d'observations curieuses, utiles & du plus vif intérêt, si M. Carteret se fut trouvé dans des circonstances plus favorables ; mais sa santé tellement altérée qu'il pouvoit à peine se traîner, la moitié de son équipage sur



les quadres , un vaisseau délabré & manquant de toutes les choses nécessaires à un voyage de long cours , ne lui permettoient pas de visiter les côtes , d'y faire de fréquentes descentes , d'en reconnoître les productions , le caractère , le génie & les mœurs de leurs habitans.

APRÈS avoir doublé toutes les terres qui forment le canal de Saint-Georges , il prit sa route à l'Ouest. Bientôt il eût connoissance d'une terre dans l'Ouest-Nord-Ouest. C'étoit une Isle d'une considérable étendue. A l'Est de cette Isle il en apperçut une autre qui ne paroissoit être qu'un grand rocher qui s'élevoit au-dessus de l'eau. La force des courants & les brumes épaisses qui régnoient depuis plusieurs jours , l'empêchèrent de reconnoître avec précision le gissement de ces Isles. Poursuivant sa route à l'Ouest , il découvrit de nouvelles terres au Sud de la grande. Elles formoient un groupe de plusieurs Isles.

COMME il continuoit de courir à



l'Ouest, un nombre considérable de pirogues portant plusieurs centaines d'Indiens voguèrent sur le vaisseau. Il y en eût une qui se détacha des autres pour les devancer; elle s'approcha d'assez près pour hâler le vaisseau, & lui fit plusieurs signes qui ne furent pas bien compris. On leur répondit par d'autres signes, & on les invita à monter à bord en leur montrant quelques colifichets.

A la vue de ces bagatelles brillantes, la pirogue s'approcha; on ne douta pas qu'ils n'eussent des intentions pacifiques, & qu'ils ne fussent disposés à se rendre à bord pour traiter amicalement; on se trompoit.

Aussi-tôt qu'ils se virent à portée du vaisseau, saisissant leurs lances, ils les firent voler avec force, sur l'endroit du pont où il y avoit le plus de monde. M. Carteret crut qu'il valoit mieux prévenir l'attaque de toutes les pirogues réunies, que d'avoir à s'en dé-



fendre; il fit tirer sur ceux qui avoient commencé les hostilités. A cette décharge dont quelques-uns furent tués ou blessés, ils forcèrent de rames pour rejoindre les autres pirogues.

IL fit alors mettre en panne pour attendre l'issue de leur conférence. Et il eût la satisfaction de les voir se disposer à faire retraite. Pour les y engager encore plus efficacement, & leur ôter le desir de retourner à la charge, il fit pointer par-dessus leurs têtes un canon de six, qui produisit tout l'effet qu'on en attendoit; car les Indiens hissèrent à l'instant leurs voiles pour regagner plus promptement le rivage.

LE moment d'après plusieurs autres pirogues, parties d'un autre côté de l'Isle, ramèrent sur le vaisseau. Comme les premières, elles s'arrêtèrent à une certaine distance, & l'une d'elles s'avança seule. On fit aux Indiens tous les signes d'amitié possibles pour gagner leur bienveillance; on leur montra tout



ce qu'on crut pouvoir leur plaire, en les engageant par de pressantes invitations à se rendre à bord.

MAIS l'éloquence la plus persuasive n'auroit pas adouci ces peuples féroces, qui s'imaginoient que toutes ces belles invitations n'étoient que l'effet de la crainte qu'ils inspiroient. Dès qu'ils furent à portée du vaisseau ils firent pleuvoir une grêle de traits, qui heureusement ne blessèrent personne.

UNE fusillade fut la réponse à ce brutal salut. L'un des Indiens tomba sans vie, le reste sauta dans la mer, pour rejoindre à la nage les autres pirogues, que cet événement dégoûta de tenter une plus sérieuse aventure; & toutes reprirent la route du rivage.

A l'instant on mit le canot en mer pour amener à bord la pirogue qu'ils avoient abandonnée. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites de celles qui se disposoient à attaquer le vaisseau. Elle étoit



à balancier, mais grossièrement travaillée & faite d'une seule tige.

ON trouva dans cette pirogue six beaux poissons, une tortue, quelques iniams, une noix de coco, & un sac tout rempli d'une espece de fruit dont la pulpe étoit farineuse & d'un goût très-agréable. Ce fruit, qui étoit une espece de prune, avoit un noyau applati, & différoit de tous les fruits qu'on eût encore vus. Il se mangeoit crud avec plaisir; mais bouilli, ou cuit dans la cendre chaude, il étoit d'un bien meilleur goût. Cette barque contenoit encore deux pots de terre, & une quantité de nattes dont ces peuples se servent pour leurs voilures & les tugues ou pavillons de leurs pirogues. Les pots étoient façonnés à peu près comme nos cruches : ils avoient une large ouverture, mais point d'anse : dans l'un étoient les apprêts de leur dîner, qui cuisoient à un petit feu qu'ils avoient à leur bord.

CES Indiens ne paroissoient pas beau-



coup différer de ceux qu'on avoit vus sur la côte de la Nouvelle-Irlande & à l'Isle d'Egmont. Ils étoient de couleur de cuivre profondément bronzé, sans être aussi noirs que les Nègres d'Afrique. Leurs cheveux n'étoient qu'une laine frisée. Ils mâchent du bétel & vont entièrement nuds, si l'on excepte quelques coquillages, enfilés, qu'ils portent en bracelets & en colliers comme un ornement. Ils étoient poudrés à blanc, & avoient le visage peint de plusieurs traits de même couleur; on ne s'apperçût pas qu'ils eussent de la barbe.

APRÈS s'être dégagé de ces peuples belliqueux, M. Carteret continua sa route à la vue de plusieurs autres Isles, qui étoient au nombre de vingt-cinq ou trente, toutes d'une grande étendue; l'une en particulier est assez considérable pour former un grand Royaume. Il les nomma les *Isles de l'Amirauté*. Il eût les plus vifs regrets de ne pou-



voir s'y arrêter. « Je les aurois bien volontiers visitées , dit-il , si j'eusse été dans une situation moins cruelle. Dans l'état de dépérissement où je me trouvois , & manquant de tous les articles dont on peut traiter avec ces peuples , je ne pouvois faire aucune tentative ».

« TOUTES ces Isles se présentent sous un aspect enchanteur : l'œil parcourt avec ravissement , un heureux mélange de terrains bas , de côteaux & de montagnes , des plaines , des bosquets , des collines , des vallées , qu'arrosent de très-jolies rivières. Ces beautés variées de la nature , qui annoncent la richesse & la fécondité de la terre , sont encore enrichies par des plantations de cocotiers & d'autres arbres fruitiers , des enclos cultivés , des habitations ramassées en villages ou dispersées le long des côtes , qui basses & unies près du rivage , se relèvent pour former des chaînes de collines que recouvrent des tapis de verdure , &



que couronnent de grands & superbes arbres ».

« LA nécessité , la plus impérieuse des loix , me forçoit de m'éloigner de ces belles contrées sans les visiter. Il seroit, sans doute, aisé de lier commerce avec ces peuples , & d'en tirer tous les rafraîchissemens dont on pourroit avoir besoin. Ils s'y porteroient d'eux-mêmes, une fois convaincus de la supériorité de nos forces, des suites funestes de leur résistance, & des avantages que leur procureroient les échanges ».

« LE milieu de la plus grande de ces Isles gît par les deux degrés dix-huit minutes de latitude australe, & par cent soixante-quatre degrés dix-neuf minutes de longitude, & à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte sur la nouvelle Hanovre, dans la direction de l'Ouest un demi-rumb au Nord. Tout près du côté méridional de cette Isle, on en découvre



une très-petite, qui s'élève en forme de pain de sucre, & fait un pic très-élevé. La latitude de ce pic est de deux degrés vingt-sept minutes Sud, & il se trouve à cinq degrés trente minutes à l'Ouest du cap Saint-Georges sur la nouvelle Irlande.

LA côte méridionale de la grande Ile, que M. Carteret a prolongée, s'étend Est & Ouest, l'espace de dix-huit lieues; il ne fait pas jusqu'où elle peut aller au Nord; mais elle court au-delà de tout ce que la vue peut atteindre, & d'après les apparences, il y a lieu de croire qu'elle est d'une considérable étendue.

On ne peut guère douter que ces Isles ne produisent la canelle, le gérofle, la muscade & toutes les précieuses épiceries des Moluques, puisqu'elles sont situées sous le même climat & le même parallèle. On est d'autant plus porté à le croire que le poivrier & le muscadier croissent sur les côtes de la nouvelle Irlande, qui,



qui, comparée à ces Isles fertiles, n'est qu'une chaîne de rochers arides qu'un peu de terre recouvre.

EN perdant ces Isles de vue, M. Carteret courut sur l'Ouest-quart-Nord-Ouest, & découvrit bientôt deux petites Isles, basses, unies, couvertes d'arbres & de verdure. L'une, qu'on n'apperçut que du haut des mâts, fut nommée *l'Isle Durour*. Elle est par le premier degré quatorze minutes de latitude australe, & par cent soixante degrés cinquante-six minutes de longitude. Il donna à l'autre le nom de *Matty*. Il la côtoya de nuit, & il vit les habitans accourir sur le rivage avec des flambeaux. Le côté qu'il prolongea gît Est-quart-Nord-Est, & Ouest-quart-Sud-Ouest, dans une étendue d'environ six milles. L'obscurité de la nuit, & le desir de profiter d'un vent favorable, ne lui permirent pas d'y faire des reconnoissances particulières. Elle est située par le premier degré quarante-



cinq minutes de latitude australe , & par cent soixante degrés trente-sept minutes de longitude.

D'AUTRES terres se montrèrent dans le Sud-Ouest ; mais la force des courans & une trop foible brise l'empêchèrent d'en approcher plus que de quatre ou cinq lieues. A cette distance il n'en découvrit que les arbres & la verdure, sans pouvoir dire si elles sont habitées. Ces deux Isles gissent entr'elles Nord-Ouest-quart-Ouest , & Sud-Est-quart-d'Est. L'une n'a guère que trois milles de diamètre , & l'autre six environ : elles sont séparées par un canal qui peut avoir deux milles de largeur. Leur situation est par les vingt-deux minutes de latitude australe , & par cent cinquante-six degrés quatorze minutes de longitude. Elles furent appelées les *Isles Stephens*.

DE-LA , faisant voile au Nord-Ouest-quart-Ouest , il découvrit la terre de l'avant , qu'il reconnut être trois Isles.



Dès qu'il fut dans leur proximité, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage, ramèrent vers le vaisseau, & ne montrant que des intentions pacifiques, ils se rendirent à bord sans marquer ni crainte ni défiance.

CES Insulaires n'avoient avec eux que quelques noix de coco, qu'ils échangeaient avec joie contre des morceaux de fer. On s'apperçut bientôt que ce métal ne leur étoit pas inconnu : ils le nommèrent *Parram*, & firent entendre qu'un pareil vaisseau avoit touché à leur Isle pour y prendre des rafraîchissemens.

L'UN d'eux à qui M. Carteret donna trois morceaux d'un vieux cercle de fer, reçut ce présent avec une sensibilité qui tenoit de l'extase. « Je ne pus m'empêcher, dit M. Carteret, de partager en quelque manière la joie de cet Indien, & d'observer avec satisfaction les changemens que ce léger don produisit sur tous ses traits. Le fer



est aux yeux de ces peuples ce qu'il y a au monde de plus précieux. Je suis assuré que pour des outils de fer, nous aurions eu de leurs Isles tout ce qu'il auroit été possible d'en emporter ».

« CES Indiens sont de couleur de cuivre; ils ont de longs cheveux noirs & de petites barbes. Leur physionomie n'a rien de désagréable; leurs traits sont réguliers & leurs dents unies & blanches comme l'ivoire. Ils sont d'une taille médiocre, mais bien faits, robustes, agiles & dispos à un degré surprenant. Ils grimpoient au haut des mâts avec une légèreté qui étonnoit les matelots les plus lestes. Il seroit difficile de voir des hommes d'un caractère plus ouvert & plus franc: ils acceptoient sans hésiter tout ce qu'on leur offroit pour manger, & ils étoient aussi familiers & aussi enjoués avec tous les gens de l'équipage, que s'ils eussent été nos plus anciens amis. Ils n'étoient pas exactement nus comme les peuples



du canal de Saint-Georges & des contrées voisines ; une ceinture de nattes artistement tissues leur couvroit les parties naturelles ».

« LEURS pirogues font honneur à leur industrie ; elles sont proprement travaillées & d'une construction fort bien entendue. Les côtés de la pirogue, relevés par deux bordages, joignent parfaitement sur le fond , qui est un tronc d'arbre creusé : un balancier sert à la rendre moins volage , & sa voile est faite d'une très-belle piece de nattes. Nous admirâmes l'art avec lequel sont faits leurs cordages & leurs filets ».

« CES honnêtes Insulaires nous firent les plus pressantes instances pour nous engager à descendre à terre , s'offrant de laisser à bord un égal nombre des leurs comme un ôtage de la sûreté & de l'accueil que nous devions trouver parmi eux. J'y aurois consenti avec plaisir , s'il eût été en mon pouvoir ; mais la violence des courans me jet-



toit à une si grande distance , que je n'eus pas même occasion de chercher un mouillage , & la nuit qui tomboit déjà , m'obligea à continuer ma route ».

« Les Indiens s'en étant apperçus , l'un d'eux demanda à rester avec nous , & il ne fut pas possible de le détourner de ce dessein ; il s'opiniâtra à ne pas retourner à terre , malgré les remontrances de ses compagnons. Comme j'imaginai qu'il pourroit nous faire faire d'utiles découvertes , je ne voulus pas employer la force pour le renvoyer , & je lui laissai la liberté de nous suivre ».

« Il nous informa qu'il y avoit au Nord d'autres Isles , dont les habitans avoient l'usage du fer , & qu'ennemis irréconciliables de ses compatriotes , ils les massacroient quand ils les rencontroient en mer. Je ne pus voir sans un vif chagrin le dépérissement de la santé de ce généreux Indien , qui , pour nous suivre , abandonnoit ses plus intimes



liaisons , & ce qu'il devoit avoir au monde de plus cher. Son état empira chaque jour , & il mourut à notre arrivée sur la côte de Célèbes ».

*Fin du Tome II.*





# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce second Volume.

CHAPITRE PREMIER. *NOUVELLE-ZÉLANDE ; incidens arrivés aux Anglois à leur atterrage sur ces côtes. Page 1*

CHAP. II. *Description de la Baie de Pauvreté & de l'aspect de la contrée adjacente ; navigation de cette baie jusqu'au cap Turnagain , & en retournant jusqu'au cap Tologa ; divers incidens arrivés sur cette partie de la côte. 26*

CHAP. III. *Suite de la navigation autour de la Nouvelle-Zélande ; incidens arrivés dans cette course ; description des villages des habitans. 79*

CHAP. IV. *Navigation de la Baie de*



TABLE DES CHAPITRES. 569

*Mercuré à la Baie des Isles ; description de cette partie de la côte & de ses habitans.* 126

CHAP. V. *Navigation de la Baie des Isles au détroit de la Reine Charlotte ; description de cette partie de la côte.* 165

CHAP. VI. *Curieux incidens arrivés à la Baie de la Reine Charlotte ; passage dans le détroit qui sépare la Nouvelle-Zélande en deux divisions ; navigation autour des côtes de la seconde division.* 178

CHAP. VII. *Description de la Nouvelle-Zélande ; sa situation , son étendue , son climat & ses productions.* 211

CHAP. VIII. *Description des habitans de la Nouvelle-Zélande ; de leurs habitations & de leur genre de vie.* 224

CHAP. IX. *De la Marine , de la Culture des terres , des Armes , du Gou-*



570 TABLE DES CHAPITRES.

*vernement, de la Religion, &c. des habitans de la Nouvelle-Zélande; doute sur l'existence d'un Continent méridional.* 251

CHAP. X. *Descente sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande; incidens qui y sont arrivés; description de la contrée & de ses habitans.* 276

CHAP. XI. *Description de la côte depuis la Baie de Botanique jusqu'à celle de la Trinité; ses habitans & ses productions.* 311

CHAP. XII. *Situation critique des Anglois dans leur route depuis la Baie de la Trinité jusqu'à la rivière de l'Endeavour; description de la contrée adjacente; ses habitans, ses productions.* 353

CHAP. XIII. *Description particulière de la côte & de la contrée adjacente, depuis la rivière de l'Endeavour jusqu'à*



TABLE DES CHAPITRES. 571

*l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande.* 391

CHAP. XIV. *Description particulière de la Nouvelle-Hollande ; de ses productions & de ses habitans.* 428

CHAP. XV. *Description des Isles & Côtes reconnues par les François à l'Ouest du deux cent-vingtième méridien jusqu'à la Nouvelle-Bretagne.* 449

CHAP. XVI. *Conjecture sur les Isles Salomon ; découverte des Isles de la Reine Charlotte ; description de ces Isles & de leurs habitans ; incidens arrivés à l'Isle d'Egmont.* 470

CHAP. XVII. *Description de quelques Isles reconnues par M. Wallis dans son passage à Tinian.* 508

CHAP. XVIII. *Description des Isles situées sur le passage des Isles du Roi Georges à Tinian.* 518



572      TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XIX. *Découverte d'un Détroit  
qui divise la Nouvelle - Bretagne ;  
description de plusieurs Isles situées  
dans le détroit & sur le passage de la  
Nouvelle - Bretagne à l'Isle de Min-  
danao.*

531.

Fin de la Table des Chapitres.



---

## APPROBATION.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Hydrographie de la Mer du Sud, ou Histoire des Découvertes des Isles & Côtes connues dans la Mer du Sud*; & dans lequel je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Novembre 1773.

ROBERT DE VAUGONDY.

---

## PRIVILÈGE DU ROI.

**L**OUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conseils Supérieurs, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé le sieur FRÉVILLE Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Hydro-*



*graphie de la Mer du Sud, ou Histoire des  
Découvertes des Isles & Terres connues dans  
la Mer du Sud, s'il nous plaisoit lui accorder  
nos Lettres de Permission pour ce nécessai-  
res. A CES CAUSES, voulant favorablement  
traiter l'Exposant, nous lui avons permis &  
permettons par ces Présentes, de faire impri-  
mer ledit Ouvrage autant de fois que bon  
lui semblera, & de le faire vendre & débi-  
ter par tout notre Royaume pendant le tems  
de trois années consécutives, à compter du  
jour de la date des Présentes. Faisons défen-  
ses à tous Imprimeurs, Libraires & autres  
personnes, de quelque qualité & condition  
qu'elles soient, d'en introduire d'impression  
étrangère dans aucun lieu de notre obéis-  
sance. A la charge que ces Présentes seront  
enregistrées tout au long sur le Registre de  
la Communauté des Imprimeurs & Libraires  
de Paris, dans trois mois de la date d'icel-  
les; que l'impression dudit Ouvrage sera  
faite dans notre Royaume & non ailleurs, en  
bon papier & beaux caractères; que l'Impé-  
trant se conformera en tout aux Réglemens  
de la Librairie, & notamment à celui du  
10 Avril 1725; à peine de déchéance de la  
présente Permission; qu'avant de l'exposer*



en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier , Chancelier , Garde des Sceaux de France , le sieur DE MAUPEOU ; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle dudit sieur de MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & ses Ayans-cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris , le quinzième jour du mois de Décembre l'an mil sept cent soi-



xanté-treize, & de notre Regne le cinquante-neuvième. Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

J'AI cédé mon droit sur la présente Permission à M. DE HANSY le jeune, Libraire à Paris, suivant les conditions du Traité fait entre nous. A Paris, ce 30 Décembre 1773. FRÉVILLE.

*Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris la présente Permission, & ensemble la Cession, N° 2819, fol. 195, conformément au Règlement de 1723; qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'article 108 du même Règlement. A Paris, ce 11 Janvier 1774.*

C. A. JOMBERT pere, Syndic.

---

*Achevé d'imprimer pour la première fois le 25 Avril 1774.*

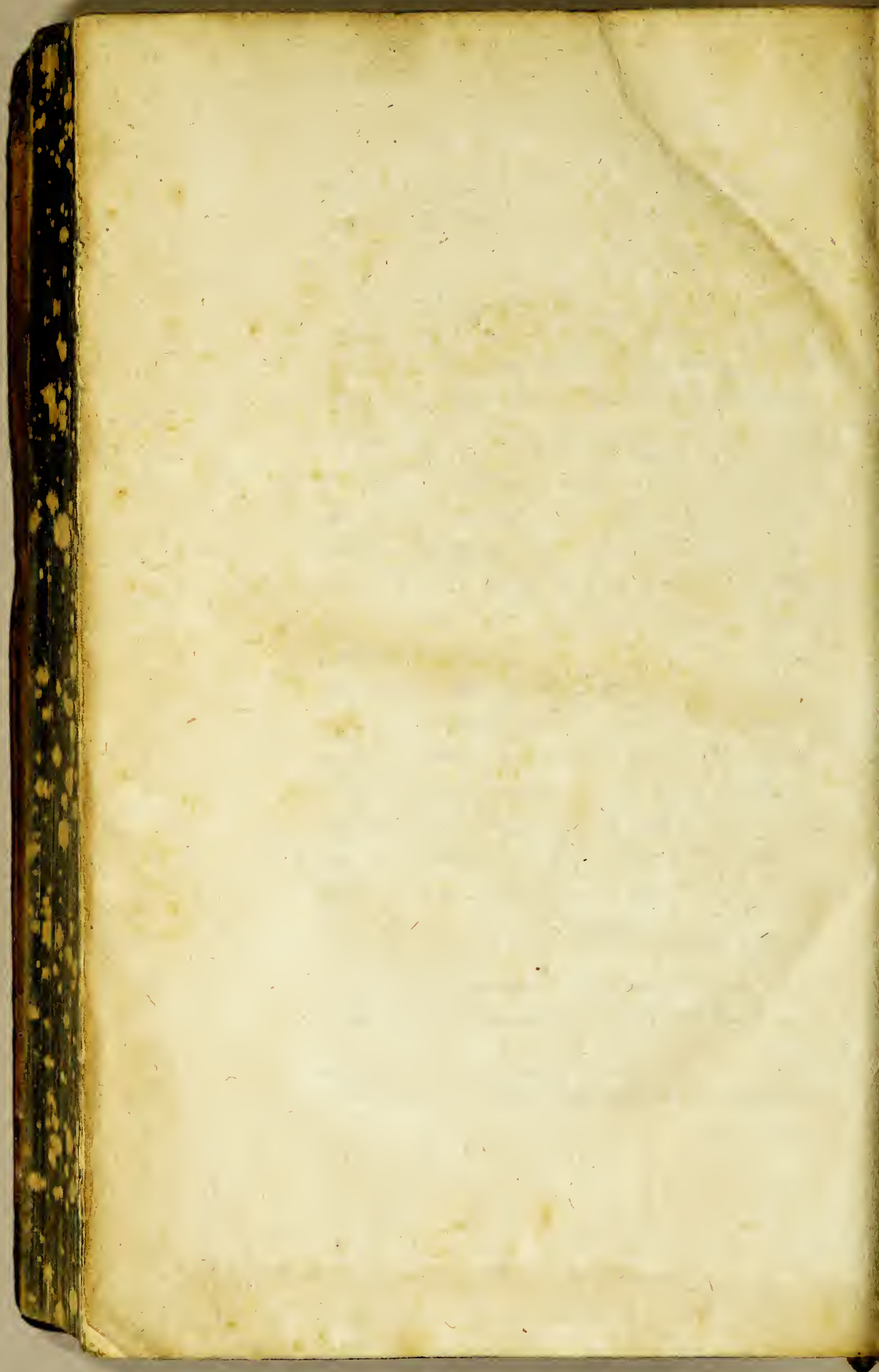
---

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue S. Jacques.











E774

F891h

v. 2

3 vol 6850



